

530 P42c

vendredi 5 février 1937.
seizième année, n° 46

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

10 FÉV. 1937

publication hebdomadaire
un an : 75 fra; six mois : 40 fra
le numéro : 2 fra

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Aristocratie et Fierté

Problèmes actuels

Le roi Albert et son peuple

En quelques lignes...

Une œuvre monumentale et exemplaire « Portugal »

Le problème des colons belges au Congo

La théologie en veston : Etreennes liturgiques

Lectures.

Comte Eugène de GRUNNE

Hilaire BELLOC

Charles d'YDEWALLE

* * *

Robert POULET

Victor JACOBS

Dr Denys GORCE

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

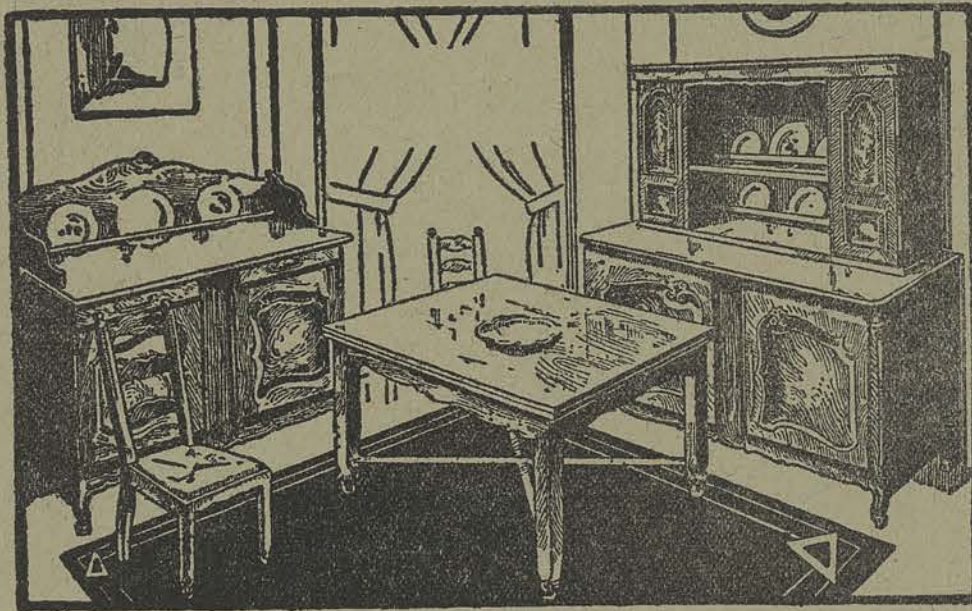
Compte-chèque posta 489 16

meubles
d'art

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermitte. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chässe de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhauss
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Machines p^r Boulangeries
et Pâtisseries

Fours, Pétrins, etc.



Broyeurs pour tous produits

Maurice Herion

Rue des Cotillages, HUY

A. LECOQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.89.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommes
et réglissés, etc.)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” Au Baton ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” La Bella ”

3 fils

ET

” Opera ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” Sepco ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge

En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattejar, à JUMET Téléphone. Charleroi 509.94

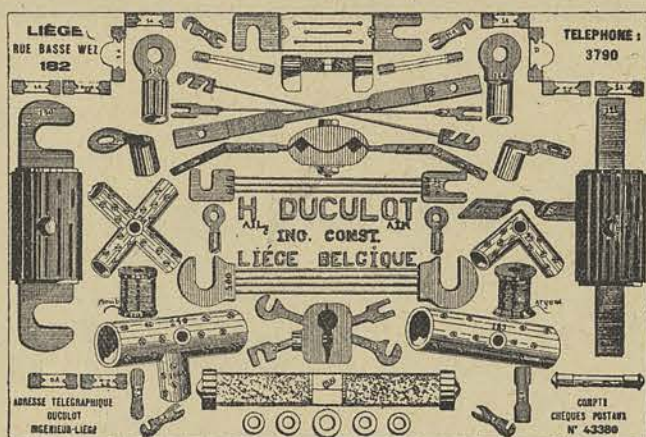
Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE À CHAUD



Fusibles — Serre-câbles — Fil de résistance et chauffage

Sté Ame L'Outil

143, rue du Lavau, LIÈGE

Fondée en 1902

Registre du Commerce de Liège n° 784

Téléphone 116.74

Outillage pour tous métiers

Estampage - Emboutissage - Découpage

Vie — Chaînes — Câbles — Appareils de levage

Les Glaces de Sécurité spéciales

POUR

Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SECURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'
UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvélais;

S. A. Glaver, à Bruxelles;

Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franière;

S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvélais;

S. A. des Glaces d'Auvélais, à Auvélais;

S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;

S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;

Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;

S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

Le produit idéal pour revêtements

La Marmorite

(Glace opaque polie mécaniquement)

POUR Revêtements de murs,
Dessus de Tables et de Bureaux,
Salles de Bains et Installations sanitaires,
Comptoirs - Dessus de lavabos,
Étagères - etc., etc.

Toutes épaisseurs (6 à 35 mm.), toutes teintes et dimensions

PROPRETÉ — NON-POROSITÉ — INALTÉRABILITÉ

S. A. GLACES ET VERRS (GLAVER)

4, Chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Verres à vitres L. O. B. de 1 à 8 mm.,)

Verres spéciaux martelés, striés, losangés, etc.

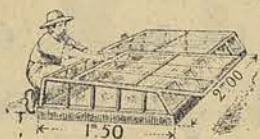
Verres cathédrales, verres imprimés, verres cannelés, verres
armés blancs et teintés.

Verres opalescents. - Briques, dalles et pavés en verre.

Tubes et baguettes en verre.

COUCHE en FER

N° 44 SOUDÉE,
CHASSIS
GLISSANTS
BREVETÉS



CONSTRUITE
EN PANNEAUX
DE 2x1m.50

Panneaux sans pignon : 217.80 fr.; encadrement démontable en béton armé : fr. 38.00.
Panneaux avec un pignon : fr. 246.00; encadrement démontable en béton armé : fr. 52.25.
Panneaux avec deux pignons : fr. 274.20; encadrement démontable en béton armé : fr. 66.40.
Y compris verres coupés à dimensions, et mastic, emballage gratis, mis sur wagon Blandain.

S'adresser à :

DELECŒULLERIE (N. BODART Soc.) Serres, Blandain
Grand Prix Florales Gantoises 1933 (Téléph. : 495 Tournai)

**LES PRODUITS REFRACTAIRES DE
GAND E. J. DE MEYER**

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928 — Compte Ch. Post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande.

**CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES
EN TOUS GENRES**

Installations de manutentions mécaniques

A. JAURET

CONSTRUCTEUR
COURCELLES (Belgique)

Téléphone : Charleroi 80.177

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme

HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spéciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-chrome - Fonte au molybdène-chrome - Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

**SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

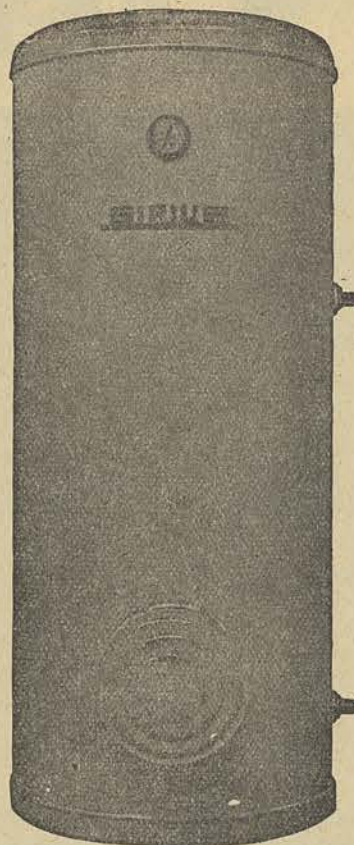
Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée
Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

SOCIÉTÉ LIEGEOISE D'ESTAMPAGE S. A.
A SOLESSIN-LEZ-LIÈGE

Le chauffe-eau électrique SIRIUS convient pour toutes les applications : salles de bains, cuisines, laboratoires, buanderies, etc.



Il est économique grâce aux tarifs spéciaux.
Il est pratique étant absolument automatique.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Solaigneaux Belgique. Téléphone : Andenne 14 (quatre lignes)


ZINO OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINO BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN — PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN PLOMB — LAINE ET FIL DE PLOMB — ACIDE SULFURIQUE
Arseniate de plomb - Sulfate de zino - Cadmium électrolytique

REMISE A NEUF DES FAÇADES
par le
SILEXORE L. M. de Paris

*Peinture directe inaltérable sur ciment sans brâlage
Protège les murs contre les intempéries. — Réaliste à l'air
salin. — Application facile et économique.*

| | |
|---|---|
| <p><i>Distributeur général pour la Belgique</i></p> <p>LES FILS LEVY FINGER 32-34, rue Edm. Tollenaere BRUXELLES</p> | <p><i>Agent général pour le Hainaut S. A.</i></p> <p>Établiss. FIDELE MAHIEU 98, aven. de Philippeville MARCINELLE</p> |
|---|---|

NOMBREUX DÉPOSITAIRES
*Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.*



Les Isolants électriques

H. Janssen-Foulon

41-43, rue Rubens, BRUXELLES 3
Registre du Commerce : N° 4536
Téléph. 15,32.16 Télégr. ISOLA-BRUXELLES
Codes A. B. C. 5th Ed. - LIEBER

TOUS LES ISOLANTS

Pour l'Electricité... l'Automobile... la Radio...
l'Industrie...

MICA Spécialité de mica pour la Poèlerie...

SOCIÉTÉ ANONYME

Établissements LUOR
Hubert DOCHEN

| | |
|-------------------------------------|---|
| <p>Rue Honlet, HUY Tél. 833</p> | <p>Dépôts : LIÈGE, 13, rue St-Pierre Bruxelles, rue de Lausanne</p> |
|-------------------------------------|---|

Fabrique de Couleurs
Vernis — Émaux — Siccatis
Pinceaux en tout genre

Etablissements Lavenne Frères

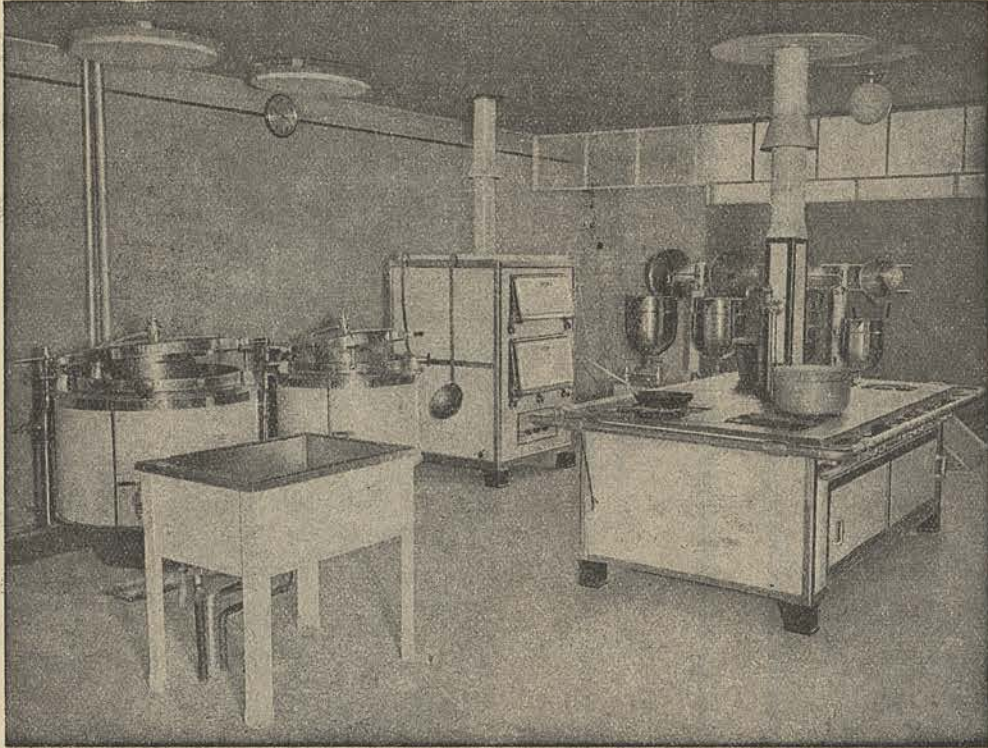
DOUR Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis
BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
Couleurs préparées « VATALINE »
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la

S. A. LE CHAUFFAGE



Siège social :
55, Cantersteen, Bruxelles
Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :
93, r. de la Cathédrale, Liège
Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :
Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.
Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers
Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :
Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.
Hôpital Civil d'Anderlecht.
Hôpital Civil de Charleroi.
Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale Jociste. Etc., etc.
Principaux restaurants à l'Exposition

**ÉTUDE, DEVIS & PROJETS
SANS ENGAGEMENTS**

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)

sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS

DE LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES

VERS L'ÉGYPTE, OÉYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON
PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES
Prix de passage réduit, aller/retour
en 1^{re} classe de MARSEILLE au JAPON - £ 125.—

DE LOS ANGELES ET SAN FRANCSICO
VIA HONOLULU

VERS LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 18,500 TONNES

DE SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B. O

VERS LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE
EN CORRESPONDANCE
AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,

COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.

A ANVERS

Plaine Faloon, 18.

A GAND

40, rue Flévé.

ou à la

NIPPON YUSEN KAISHA

88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, qual de Mariemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°
20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

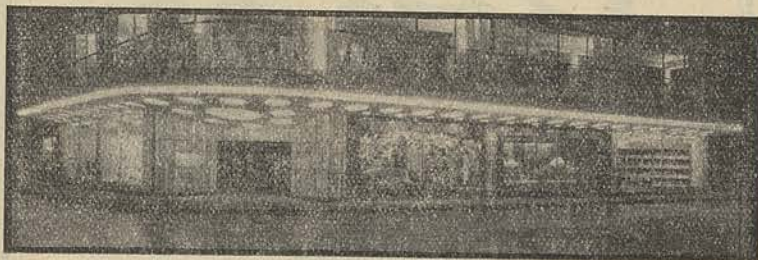
GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins

Décoration. — Travaux d'après dessins.



INSTALLATIONS FRIGORIFIQUES

DKW

Ateliers Raymond STRICKAERT

1-3, rue de l'Acétylène, BRUXELLES

Téléphone 21.04.48

Chèques postaux 1274.27

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

EXPOSITION UNIVERSELLE BRUXELLES 1935
Médaille d'Argent — Diplôme d'Honneur

BRULEUR AU MAZOUT

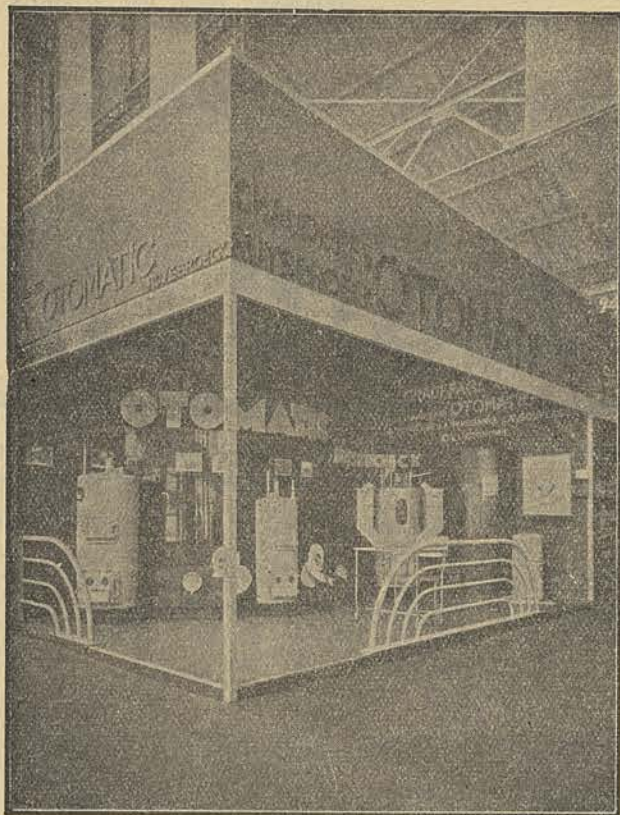
Gazhuile

SPÉCIALITÉS : Cuisinières : ménagères, restaurants, ba-
teaux (avec distribution eau chaude), Ré-
chauds, Cuves cuivre à bouillir linge,
Chaudières tubulaires (pour chauffage cen-
tral et distribution eau chaude).
(Fonctionnant avec notre brûleur mazout
sans force motrice.)

ÉCONOMIE
PROPRETÉ
FACILITÉ

Rue Florent Dethier, 84, NAMUR

TÉLÉPHONE 1548



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus **FACILEMENT**
et à **MOINDRE FRAIS**

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{té} A^{me}

RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

BOIS DE TOUTES ESSENCES

Établissements «Louis BODSON»

138, rue de Visé, JUPILLE-LIÈGE

TÉLÉPHONES : 705.12 - 705.31

Toujours en stock bois pour menuiserie et ébénisterie

Bois du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem

BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

DEMY

MEUBLE et DÉCORE
EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION

Rue Méan, 23, Liège

Tél. 274.97

ATELIERS-BUREAUX

Val-St-Lambert

Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.

S. A. MARBRES BELGES

à BASÈCLES (Hainaut)

Tous marbres belges et étrangers

Fabrication de cheminées, capucines,
lambris, carreaux de pavement, etc., etc.

Maison spécialisée dans les
grands travaux d'art religieux.

Références : Eglise St-Martin à Ypres, N.-D. du Sacré-Cœur à Anvers, Nouvelle église de Moll, Chapelles des Frères maristes à Bonsecours, des Sœurs de la Verte-Feuille à Tournai, Couvent des R. P. Jésuites à Enghien, etc., etc.

CARRIÈRES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“MARCHAUX” Société anonyme
à PÉRUWELZ (Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

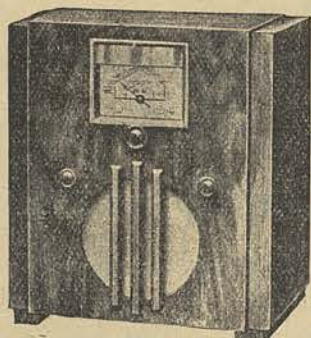
Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

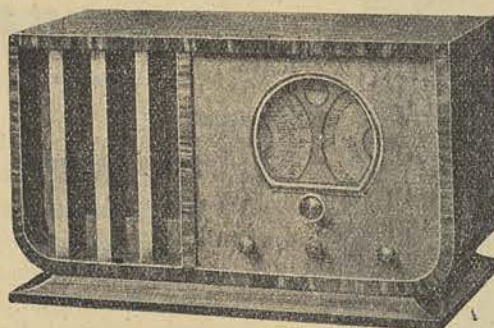


A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Gouvjons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes : 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

ÉDITIONS
TOURNAI



CASTERMAN
PARIS

LA COLLECTION
« JEUNESSE ET PATRIE »

ne contient que des ouvrages de toute première valeur, destinés à la jeunesse de notre pays, dans le but de développer en elle le sens de la grandeur de la Patrie.

Léopold II, ce géant

par F. Desonay.

La Légende d'Albert I^{er}

par P. Werrie.

Astrid, la reine au sourire

par J. Cappe.

Chaque ouvrage est richement présenté et illustré, sous couverture pleine toile.

Prix par exemplaire : 20 francs; les 3 volumes sous étui : 60 francs

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents

— Fondée en 1868 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

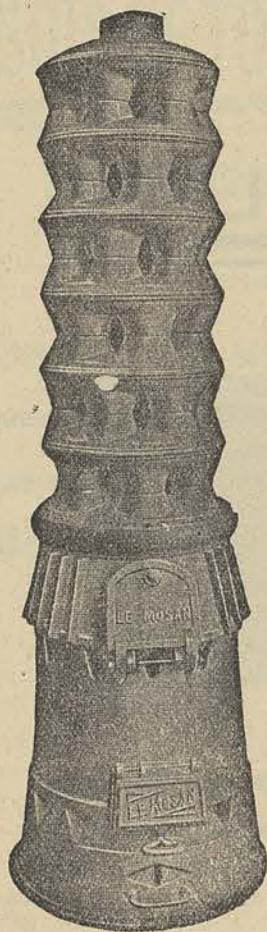
Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies

BRUXELLES



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "MOSAN"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans
danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

E. de MARNEFFE & C^{ie}

LIÈGE, Place St-Lambert, 30
ANVERS, Meir, 101
GAND, rue du Lion, 44

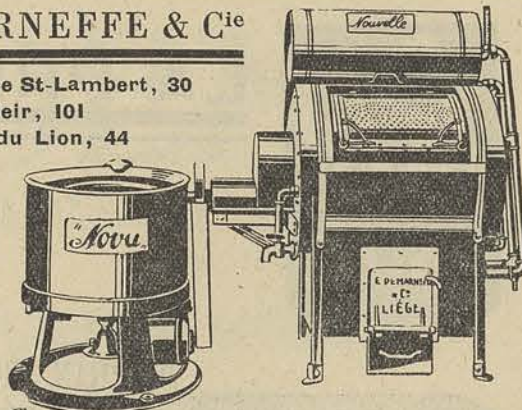
Pour ménages

Prix avantageux

Demandez
références

Franco mis en
marche
toute la Belgique

Facilité paiem.



Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Qualité garantie

La revue catholique des idées et des faits

Aristocratie et Fierté
 Problèmes actuels
 Le roi Albert et son peuple
 En quelques lignes...
 Une œuvre monumentale et exemplaire « Portugal »
 Le problème des colons belges au Congo
 La théologie en veston : Etrennes liturgiques
 Lectures.

Comte Eugène de GRUNNE
 Hilaire BELLOC
 Charles d'YDEWALLE
 * * *
 Robert POULET
 Victor JACOBS
 D^r Denys GORCE

ARISTOCRATIE ET FIERTÉ⁽¹⁾

Ayant à traiter un sujet qui fait l'objet de préjugés parfois romantiques, notre premier souci doit être de le bien définir; cherchons donc à savoir d'abord *en quoi consiste l'aristocratie?*

Pour ceci, rien de tel que de remonter aux Grecs, qui possédaient un talent inégalable de classer les notions dans un ordre logique.

Or, les Grecs distinguaient trois espèces de gouvernements légitimes, c'est-à-dire de gouvernements soumis à des lois : *la Monarchie, l'Aristocratie, la Démocratie*; caractérisés, le premier par la prépondérance d'un homme, le second par celle des meilleurs d'entre les citoyens, le troisième par celle du plus grand nombre ou du peuple.

Chacun de ces régimes avait ses règles, ses avantages, ses inconvénients. Chacun aussi avait sa contrefaçon, comme chaque médaille a son revers.

Ainsi la monarchie, autorité réglée d'un souverain, a pour contrefaçon, la tyrannie, c'est-à-dire le pouvoir fantaisiste d'un individu qui se croit supérieur aux lois et aux traditions de son pays.

L'aristocratie, gouvernement légal des meilleurs pour le bien de tous, peut se transformer en oligarchie, qui est l'exploitation d'une nation par une coterie; et il arrive à la démocratie de dégénérer en démagogie, c'est-à-dire en soumission aveugle à tous les entraînements et à toutes les passions de la foule.

L'*aristocratie*, au sens étymologique du mot, signifie donc « gouvernement des meilleurs », formule assurément merveilleuse, mais qui, comme toutes les formules politiques, ne nous avance à rien, puisque la difficulté commence précisément au moment où il s'agit de savoir qui sont les meilleurs.

Or, depuis plus d'un siècle, la notion même d'aristocratie a subi, dans les pays de culture française, une déformation particulière, résultant du fait que, sous Louis XIV, une partie de la noblesse française se laissa réduire au rôle de noblesse de Cour, plongée, comme disait le duc de Saint-Simon, « dans une mortelle et ruineuse oisiveté » — et dissimulant sous des façons charmantes une « incapacité grandissante à s'occuper des affaires ».

La noblesse en France ne se releva jamais entièrement de cette servitude — et sauf de glorieuses et d'ailleurs très nombreuses exceptions, elle continua pendant le XIX^e siècle à mener une vie

d'émigré dans son propre pays, exclue de la plupart des charges publiques, excepté de l'armée, où comme le dit encore Saint-Simon, « elle continua à se faire tuer à travers les insultes des commis ».

De ces circonstances particulières et très différentes de celles qui prévalurent en Belgique naquit le type, fréquent dans les feuilletons à l'usage des concierges, le type du noble comte ou marquis bien tourné, polisson, coureur de dot, type dont on voit un spécimen caractéristique dans le roman le plus bête et par conséquent le plus lu de tout le XIX^e siècle, je veux dire *Le Maître de Forges*, de Georges Ohnet.

Or, ce type représente l'aristocratie à peu près comme un pékinois représente la race des chiens, ou une orchidée le règne végétal.

Pour vous en convaincre, essayez d'imaginer ce que pouvaient être des gaillards tels que Godefroid de Bouillon ou Baudouin à la Hache, et si l'imagination nous manque, pour remonter si loin, évoquons la figure des hommes d'Etat anglais : des Lansdowne, Balfour, Salisbury, celle des deux présidents Roosevelt, issus de vieille souche néerlandaise. Pensez à Bismarck et Bülow, Hindenburg et Mackensen. A l'autre bout du monde, souvenez-vous des ministres et des amiraux japonais et vous comprendrez aussitôt qu'une véritable aristocratie peut être quelque chose de très vivant même et de très imposant.

Disons donc un adieu définitif à des représentations caricaturales, comme il nous faut dire un adieu non moins définitif à certaines idées toutes faites au sujet de la forme idéale de gouvernement, pour l'excellente raison qu'il n'existe pas plus de gouvernement idéal qu'il n'existe de costume idéal. Tout dépend de la saison; et la politique étant l'art de gouverner les hommes, c'est-à-dire un nombre immense d'être faibles et changeants, une poignée de coquins et une pincée d'individus supérieurs, la politique sera toujours l'art du moindre mal; exactement comme la stratégie, disait Napoléon, est l'art de faire moins de bêtises que son adversaire.

Bref, cessons de considérer l'aristocratie comme un vice, une survivance ou un préjugé; reconnaissons, au contraire, qu'elle peut être une chose utile et même, dans certains cas, la meilleure de toutes les formes de gouvernement. Pour nous dispenser d'autres preuves, constatons simplement que les deux plus grands empires du monde : Rome et l'Empire britannique, furent des

(1) Conférence faite à la tribune des Conférences Cardinal Mercier et Grandes Conférences Littéraires.

Etats essentiellement aristocratiques, que sous nos yeux grandit le Japon, puissance nouvelle, formidable et non moins aristocratique que ses grandes aînées; et enfin, pour dissiper certains préjugés d'ordre clérical, rappelons que la « Féodalité », régime aristocratique dans son essence, vit les « Croisades », les cathédrales et la plus belle efflorescence religieuse qui ait jamais existé en ce monde.

Ceci n'est pas pour défendre ma chapelle, mais pour bien poser la question qui fait l'objet de la présente causerie.

* * *

En quoi peut donc consister cette institution tant décriée et cependant origine ou contemporaine de si grandes choses?

Pour saisir les réalités humaines, il existe mille méthodes. Choisissons-en une qui vaut ce qu'elle vaut, et qui a du moins le mérite de créer une classification et d'éviter la confusion des idées.

Cette méthode part du fait que tout être, quel qu'il soit, possède un côté spirituel et un côté matériel. Sans entrer dans des considérations philosophiques, force nous est de reconnaître en l'homme certaines énergies qui ne se mesurent ni en kilogrammes, ni en mètres. Napoléon, par exemple, tout gringalet qu'il fût, accomplit un « Tour d'Europe » plus important que le « Tour de France » de Sylvère Maes. Des voyages de saint Paul, qui n'était qu'un avorton, naquirent des institutions et des cathédrales, dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles nous offusquent parfois par leur immensité, et de ceci résulte que, si chez les hommes, les forces dépendent de l'argent et de l'estomac, ont beaucoup d'importance, cependant les énergies spirituelles en ont encore davantage.

Commençons donc par le côté spirituel de l'aristocratie.

* * *

Je me trompe peut-être, mais l'une de ses qualités spécifiques me semble pouvoir s'exprimer dans le mot : Fierté, qu'il ne faut pas confondre avec le Dédain, la Morgue ou la Fatuité. Fierté peut dégénérer en ces défauts, et à la limite, elle rejoint l'insolence qui est, à proprement parler, erreur de parvenus; ainsi que l'observait il y a trois mille ans déjà Clytemnestre, fille des Atrides, l'une des plus fines canailles mais aussi l'une des plus grandes dames de l'antiquité, lorsque recevant Cassandre, sa captive, elle lui disait :

« C'est un bonheur pour toi — de tomber chez des maîtres riches de vieille date. — Ceux qui sans s'y attendre ont soudain fait fortune — sont durs pour leurs esclaves, et rigoureux toujours. — De nous, tu peux t'attendre aux égards coutumiers. »

La fierté d'une aristocratie digne de ce nom ne s'exerce pas à l'égard des petits, mais des grands.

C'est l'orgueilleuse fierté de Périgord devant le suzerain qui lui demandait : « Qui t'a fait comte? » répondant du tac au tac : « Qui t'a fait Roi?... »

Mieux encore, c'est la fierté sans peur et sans reproche du chevalier Bayard, dont la chronique dit que « jamais ne se trouva gentilhomme qui plus fièrement ait combattu contre cruels et puissants, ni qui plus doucement et plus humainement ait vécu parmi les petits, les humbles et les dames ».

C'est la fierté du paysan castillan, répondant à l'orgueilleux capitaine : « Ma fortune est au Roi, mais mon honneur est à moi », fierté que dans sa devise « Plus d'honneur que d'honneurs » l'une des vieilles maisons de chez nous exprima avec autant de grâce qu'elle la pratiqua toujours avec grandeur dans chacun de ses actes.

Cette noble qualité, cette légitime conscience de sa propre valeur a dans la vie publique, et pour le service des peuples, une conséquence précieuse qui se nomme « indépendance ».

A une époque où tout se courbe sous les tyrannies et sous les passions des foules, il faut cultiver l'indépendance, indépendance à l'égard de la violence, indépendance à l'égard de l'injustice, indépendance à l'égard de la calomnie et surtout de la calomnie quand elle s'étale, quand elle triomphe, et qu'elle se croit tout permis.

Sans doute l'indépendance conduit souvent à la défaite, mais il existe des défaites *magnifiques*, comme des victoires déshonorantes.

Le sacrifice des Spartiates aux Thermopyles; le sacrifice plus sublime encore des cinq cents conscrits de chez nous, qui plutôt que de capituler s'ensevelirent avec leur commandant sous les énormes blocs de Loncin, auront à tout jamais plus de valeur pour l'âme humaine que les victoires les plus éclatantes de Ludendorff ou de Napoléon.

Or, de cette noble indépendance qui ne recule devant aucun sacrifice, l'aristocratie belge a connu des exemples avec le prince de Ligne se faisant porter mourant au Sénat et votant *contre son propre parti* parce que celui-ci trahissait sa mission.

L'aristocratie française en a connu avec cette dame, dont vous m'excuserez d'être fier parce que son sang coule dans les veines de mes enfants et qui illustra sa famille et son sexe, le jour où prenant congé de son mari, le chancelier d'Aguesseau, qui s'en allait au Parlement braver l'omnipotence de Louis XIV, elle l'embrassa en disant : « Allez, oubliez que vous avez femme et enfants et ne pensez qu'à la justice de votre cause. »

Et le chancelier perdit tous ses honneurs et ses charges; mais en ces fiers magistrats, le despotisme royal trouvait quelquefois des limites, tandis que sous le nivellement républicain l'arbitraire des élus du peuple n'en connaît plus aucune.

Elle se résume, cette indépendance, dans une ancienne chronique inscrite autour de la salle des gardes en un vieux château de Bourgogne et dont voici les termes :

« Le duc Charles (il s'agissait du Téméraire) ne mesurait toutes choses qu'à l'aune de sa volonté et de son profit particulier et fit proposer aux Etats de nouveaux subsides et impositions étranges.

» Mais les sires de Jonvelle, de Charny, de Mirebeau et autres, vrais Bourguignons, firent la réponse pour tout le corps des Etats :

« Dites à Monsieur le Duc, que nous lui sommes très humbles » et très obéissants sujets et serviteurs; mais quant à ce que vous » nous demandez de sa part, il ne se fit jamais, il ne se peut faire, » il ne se fera pas. » Petits compagnons n'eussent pas osé tenir ce langage.

En ces derniers mots tient toute la morale de l'histoire, car à moins d'être des héros — et les héros sont très rares — la moyenne des hommes ne peut se risquer à l'indépendance vis-à-vis des puissances du jour.

Petits compagnons doivent gagner leur vie, celle de leur famille, et ne peuvent, pour la défense aléatoire de causes incertaines, risquer le pain quotidien. Il n'en ont pas les moyens, et peut-être même pas le devoir, mais les grands compagnons sont *faits pour cela*; ainsi que le rappelait Pie XI, qui tout pape qu'il fût, était resté de bonne compagnie; et un jour, tandis qu'on parlait de l'abandon de Notre-Seigneur par les apôtres au Jardin des Oliviers dit en souriant : « Aussi pourquoi s'entourait-il de gens de rien! » et c'est vrai. Si à la Pentecôte le Saint-Esprit n'eût réparé les faiblesses de la nature humaine, ces petits compagnons n'auraient pas fait trop bonne figure dans l'Histoire,

Les grands, au contraire, ont pour mission de courir des risques; ils ont pour mission de défendre la liberté et la dignité de l'homme

sans devoir pour cela pratiquer l'héroïsme — car si un tyran ou si le peuple les cassent aux gages, ils se retirent dans leur propriété, attendent des jours meilleurs tout en maintenant haut et ferme les droits de l'âme et de l'honneur, et c'est pourquoi l'un des plus grands périls pour la Liberté réside dans la destruction des patrimoines familiaux, car avec eux disparaît le rempart le plus efficace contre les entraînements des foules et contre les prosternements des nations devant leurs propres idoles.

* * *

Dans une véritable aristocratie la fierté s'accompagne d'un autre sentiment, d'un goût et même d'une passion qui s'appelle : « le dévouement au service de l'Etat », non pas au service d'un individu, mais au service noble et désintéressé du pays.

Sans doute l'aristocratie, pas plus que les autres classes, ne pratique le détachement des biens de ce monde, mais appartenant à des familles aisées, beaucoup de ses membres n'ont pas sucé avec le lait de leur mère le souci d'argent... et ceci n'est pas dit par mépris de l'économie, vertu pour laquelle j'éprouve une tendresse particulière, qualité caractéristique des agriculteurs. Mais malgré notre estime pour les paysans, force nous est de reconnaître que la dureté de leur métier leur inspire souvent une certaine âpreté au gain.

Quant aux petits commerçants et industriels, ils ont pour devoir de se plier aux caprices de la clientèle et de penser sans cesse au prix de revient.

Au contraire, dans les familles de fortune héréditaire les occasions de penser à l'argent sont moins pressantes et c'est bien pourquoi ces gens sont parfois d'assez médiocres hommes d'affaires; mais dans la vie publique leur état d'esprit a ses avantages, car il entretient une hauteur de vues et, pour tout dire, un désintéressement qui font parfois défaut dans les régimes populaires.

Lorsqu'une nation possède un certain nombre de lignées où, de père en fils, se transmet l'ambition de bien servir l'Etat, elle possède en ces familles un trésor inestimable.

Vous êtes-vous parfois demandé pour quelles raisons à travers les vicissitudes et la décomposition de tant de régimes, l'armée française conservait invariablement une valeur extraordinaire? Il ne faut, à mon avis, pas en chercher le motif ailleurs que dans l'existence d'innombrables familles où le service militaire a pénétré jusque dans la moelle de la race au point que certains ne conçoivent même plus d'autre existence; tel ce père de six fils qui disait plaisamment : « Je laisse à mes enfants la liberté la plus absolue dans le choix de leur carrière : le premier est artilleur; le deuxième, fantassin; le troisième, cavalier; le quatrième, aviateur; le cinquième, colonial et le sixième, marin. Tout à fait comme ils l'entendent... »

De même l'efficacité et, pour tout dire, l'éminente valeur de l'administration allemande, ne résulte-t-elle pas du fait qu'elle se trouve peuplée de ces hobereaux qui, de père en fils, pauvrement mais ponctuellement servent l'Etat, dans l'administration aussi bien que sur les champs de bataille? Je vois même dans ce fait une des nombreuses raisons pour lesquelles il serait vain d'imiter en Belgique ce qui se fait outre-Rhin, car, sauf d'honorables et nombreuses exceptions, nous ne possédons guère ni n'encourageons dans notre pays une classe d'hommes servant le gouvernement par vocation, je dirais par religion. Et c'est pourquoi du plus profond de notre cœur, nous devons honorer ceux qui, comme M. de Borchgrave, ne se contentèrent pas de suivre la lettre de leur mission, mais qui, par dévouement et point d'honneur, allèrent jusqu'au sacrifice suprême, risquant et donnant leur vie pour le salut de compatriotes égarés.

Une troisième vertu de l'aristocratie réside dans la magnificence ou libéralité, pour la pratique de laquelle la fortune est indispensable, car une aristocratie sans fortune ne peut produire plus de fruits qu'une terre sans engrais. Mais fortune seule ne suffit pas plus que les engrais seuls ne suffisent dans la culture.

Il y eut au XIX^e siècle autant de riches qu'à toute autre époque, mais un petit nombre d'entre eux surent user de la richesse.

Beaucoup pratiquèrent l'économie. Mais quoique d'une générosité parfois immense pour les bonnes œuvres, plusieurs ne savaient pas vivre ni recevoir et ne soupçonnaient même pas la vertu de magnificence.

Quelques autres participaient à la nature de ces gouffres dont parle Platon; gouffres qui s'emplissent et se vident de jouissances grossières, et ces hommes-là n'étaient que des « barons Zeep » au lieu de « barons tout court ».

Aussi ce siècle — comme il était fatal à une époque de tumulte créé par le développement subit de la grande industrie — laissa-t-il sur le visage de l'Europe une empreinte ineffaçable dans l'envahissement des mornes banlieues industrielles, dans l'irréparable confusion des faubourgs tels que Saint-Josse-ten-Noorde, dont le nom même résonne comme un cri de détresse lancé à des urbanistes absents; et plus encore, ce siècle laissa son empreinte dans ces constructions prétentieuses : châteaux et villas à tourelles, machicoulis et créneaux, féodalité de 1850, étalage effroyable de toutes les vanités.

En Belgique, hélas! ce siècle de paix et d'opulence a plus fait pour défigurer le pays que cent ans de guerre, et il ne nous reste presque plus de ces villes ou villages tout simples, de ces nobles demeures qui sont, entre les maisons, ce que les gens de bonne éducation sont au milieu des parvenus, c'est-à-dire qui sont ce qu'elles sont : magnifiques parfois, modestes d'autres fois, mais toujours harmonieuses, discrètes, — vestiges délicieux d'une époque où la richesse ne s'étalait ni ne se cachait; beautés fragiles et qui s'écroulent, l'une après l'autre, sous les assauts du fisc et le grignotement du partage égal.

J'y songeais encore il y a quelques jours en regardant le cortège d'une jeune mariée regagnant par les prés et le long d'un ruisseau le château de ses ancêtres.

Les briques roses, les pierres blanches, un tir à l'arc rappelaient que nous étions au pays de Breughel; et ce cadre charmant appartenait aux passants et aux villageois autant qu'à son propriétaire, car dans certain genre de magnificence les défauts mêmes des hommes servent le public à peu près autant que leurs qualités. Et lorsqu'un grand seigneur dépensait sa fortune en parc et en châteaux, il en restait pour le pays, ces merveilles qui se nommaient les délices du Brabant et ceux du pays de Liège.

Mais que restera-t-il des fortunes galvaudées dans les ignobles casinos et les outrageantes villas de nos villes d'eaux et de nos bains de mer? Et que restera-t-il des millions engloutis dans les coffres-forts ou dans les équipements aussi hideux qu'inutiles de la super-industrie et du super-outillage?

* * *

Enfin une dernière qualité de notre aristocratie idéale a pour nom Politesse ou Courtoisie.

Je ne sais quel homme écrivit que la politesse est le signe extérieur de la charité, comme à l'armée le salut militaire est le signe extérieur de la discipline.

Dans ce cas, la pauvre charité serait bien malade en nos pays; car existe-t-il rien de plus affligeant que l'accès et le premier accueil de nos grandes villes, de la première d'entre elles, surtout je veux dire Paris, source autrefois et fleur de toute civilisation,

et aux abords de laquelle cent ans de démagogie ont imprimé un premier aspect de mauvaise grâce qui remplit notre cœur de regret pour le passé ?

Dans un autre domaine existe-t-il spectacle plus décevant que celui des assemblées politiques, que certains s'efforcent de discréditer par une impolitesse sans retenue ? Le Parlement anglais, ainsi qu'il vient encore de le montrer, demeure le dernier refuge des convenances. Lorsqu'on y pénètre, l'on éprouve l'impression d'un club de gens d'affaires, tandis qu'ailleurs règne parfois une atmosphère de ménagerie; à tel point que si tel nouveau groupe, au lieu de renchérir sur les défauts de ses aînés avait voulu prendre comme règle, une invariable politesse, il aurait étonné et gagné bien des suffrages.

Or, de tous temps, Politesse et Courtoisie passèrent pour traits distincts de cette catégorie d'hommes qu'on appelait « Fleur de la Nation », et je sais bien que certains ne voient dans les fleurs que des ornements inutiles et vains; mais, une fois de plus, les raisonneurs pourraient bien se tromper, car si les fleurs sont la parure et l'épanouissement de la plante, elles en assurent aussi la vie, et je me demande si dans les sociétés il n'en va pas de même et si la disparition de la beauté et de la politesse n'est pas le signe avant-coureur du dépérissement.

Permettez-nous donc d'insister un instant sur cette exquise vertu qui se nomme *Courtoisie*.

N'est-elle pas la marque d'une âme maîtresse d'elle-même ?

Quand après la bataille de Poitiers le Prince Noir met un genou en terre devant son royal prisonnier... sa bonne grâce diminuait-elle sa victoire ?

Dans l'épopée japonaise des quarante Ronins ou chevaliers, quand un loyal serviteur s'apprête à venger son maître, il commence par se prosterner devant le coupable, parce que celui-ci est un homme âgé et lui dit : « Votre Seigneurie ruina mon maître. Nous sommes venus le venger selon le devoir de vassaux fidèles. Je prie donc votre Seigneurie de reconnaître notre honnêteté. Et maintenant, Monsieur, je vous supplie d'accomplir le harakiri. J'aurai l'honneur de vous servir de second, et quand, en toute humilité, j'aurai coupé la tête de Votre Seigneurie, j'irai la porter à qui je dois. »

Quand par égard pour le haut rang du coupable, poursuit la chronique, les Ronins l'eurent traité avec la plus grande courtoisie, le suppliant de consentir à s'ouvrir le ventre en véritable gentilhomme, toute leur bonne grâce ne les empêcha pas, à la fin, de lui trancher très poliment la tête, parce que tel était leur devoir.

Plus près de nous, lorsque devant la bouche des fusils prêts à partir, les gardes françaises levaient leur chapeau et disaient à leurs collègues anglais : « Messieurs, à vous l'honneur ! », cette galanterie empêche-t-elle le triomphe de Fontenoy ?

Une des choses affligeantes à notre époque est le règne de la muflerie. Elle inaugure son règne, cette muflerie, dès le début du siècle quand, avec des procédés de soudard, Napoléon prostituant son génie et défigurant les glorieux bulletins de sa Grande Armée par d'ignominieuses insultes à l'adresse de la belle reine Laure de Prusse dont l'unique tort consistait à trop bien défendre son pays.

Quel contraste avec les mœurs d'une époque dite barbare quand au temps des Croisades l'émir Saladin arrivant devant la forteresse du sire de Châtillon, son mortel ennemi, commençait par s'enquérir du logis de la châtelaine, afin de ne pas troubler cette jeune mariée par le tir de ses engins.

Elle persista, cette muflerie, jusqu'en 1914 par l'exaltation dans la presse des passions les plus grossières, au point que durant la nuit du 24 au 25 décembre, lorsque les combattants, après s'être honnêtement entre-tués, concluaient d'instinct la trêve de Noël, les Pharisieus du patriotisme criaient à la trahison !

Aujourd'hui, enfin, la muflerie triomphe, et s'il est certains procédés dont nous ne parlerons pas, car ils n'arriveront jamais à la hauteur de notre dédain, il y en a d'autres contre lesquels, en tant que patriote soucieux des traditions de notre pays, — et comme chrétien disciple d'une religion dont charité et sincérité sont les vertus essentielles, — il y a, dis-je, certains procédés contre lesquels nous lutterons poliment.

Dans ce domaine notre classe bourgeoise ne doit pas s'en prendre au peuple. C'est plutôt nous qui, entraînés par l'appât du lucre ou aigris par la lutte pour la vie, oublions les égards dus aux faibles.

Depuis que le malheur, ou le bonheur des temps, me fait voyager en troisième classe, je suis frappé de voir combien il règne de courtoisie et de gentillesse chez les ouvriers, et souvent, tandis que je rêve assis sur les banquettes de bois, les vers du Dante me reviennent à l'esprit :

Oh Florence

*La race des parvenus et les gains trop rapides
Ont engendré chez toi tant de sauvagerie
Que déjà ton visage en est défiguré.*

* * *

Ainsi : Fierté, Dévouement à l'Etat, Magnificence et Courtoisie, voilà certaines qualités essentielles à toute aristocratie et qui constituent l'âme même de cette classe.

Hélas ! toute chose en ce monde a son revers et les qualités peuvent dégénérer en leur contraire.

L'aristocratie écrivit Chateaubriand a trois âges : l'âge de la supériorité, l'âge des privilèges et l'âge de la vanité. Sortie du premier, elle dégénère dans le second et s'éteint dans le troisième.

Ainsi Fierté peut s'éteindre dans la vanité : les titres, les armoiries ou les quartiers; et sans vouloir faire de peine à personne, sans vouloir surtout diminuer en rien la valeur d'une institution qui reste un lien précieux avec le passé, un ornement et une très méritoire œuvre de bienfaisance, j'espère cependant que les amis cesseront de m'en vouloir, si j'ose faire une distinction entre l'ordre très honorable des actuels chevaliers de Malte et ces marins aventureux dont les galères au XV^e siècle repoussaient les flottes de Soliman le Magnifique.

Ainsi les choses changent les ailes de l'aigle peuvent muer en plumes de paon, l'indépendance peut se transformer en paresse, le dévouement envers l'Etat, en service d'antichambre, la magnificence en prodigalité, et la finesse et la courtoisie peuvent dégénérer en parfumerie, frottaillerie et autres arts portés par nos salles de bains à un degré de perfection, qui n'exclue pas toujours la vulgarité de l'esprit et de cœur puisée aux lectures trop faciles et aux sentiments en série engendrés dans les cinémas.

L'amour, par exemple, fût-il jamais plus maltraité qu'au dernier siècle ? Tandis que je livre à vos réflexions cette échappée à la fois ardente et discrète, tirée de la vieille *Chanson de Roland* :

Quand l'empereur Charlemagne s'en revint de l'Espagne

Il monta au palais, et vers lui s'en vint, Aude

La Belle Demoiselle. Demandant à son roi :

Où est Roland le capitaine,

Qui tant de fois jura de me prendre pour sienne ?

L'empereur en ressent une grande douleur. Tirant sa barbe blanche :

« Chère amie, lui-dit-il, d'homme mort tu demandes.

T'en donnerai un autre bien meilleur en échange,

Louis, mon propre fils, il aura mon royaume. »

Mais Aude lui répond : « Ces mots me sont étranges.

Qu'à Dieu ne plaise. Ni ses saints, ni ses anges

Qu'après Roland, je ne demeure en vie. »

Elle perd sa couleur. Aux pieds de Charles tombe.

Dieu reçoive son âme.

Tous les barons français la pleurent et la plaignent.

Et sans ajouter un mot, le vieux jongleur tire le rideau sur cette noble douleur.

Aujourd'hui, hélas! les sentiments les plus délicats sont par certaine presse détaillés et livrés à des curiosités malsaines.

* * *

Si l'homme était pur esprit, les qualités morales suffiraient, mais nous sommes des corps et par conséquent l'esprit aristocratique a besoin pour se soutenir de conditions matérielles dont la première est la puissance.

« La puissance », on aurait tort de la confondre avec la force, car elle serait dans ce cas des plus fragile. En réalité, elle reposera toujours et nécessairement sur les services rendus et le prestige qui en résulte.

Un exemple probant fut celui de la noblesse française en 1789.

Dans une partie du pays elle ne rendait plus aucun service, se contentant de toucher ses revenus, de les manger à Versailles, et au jour de la tourmente ces nobles émigrèrent et leurs châteaux flambèrent.

Mais dans les régions où l'aristocratie avait gardé sa raison d'être, et vivait en contact étroit avec les paysans, on vit au jour du danger les villageois courir au château, non pour le brûler, mais pour supplier les seigneurs de se mettre à leur tête. Comprenant le péril, ceux-ci commençaient le plus souvent par refuser, mais les paysans insistaient et enfin, par point d'honneur, les gentilshommes bretons et vendéens allaient se faire tuer à la tête de leurs hommes.

La puissance supposant la richesse reposait autrefois sur la propriété terrienne, quelquefois aussi, comme à Venise, sur le commerce et la banque, exactement comme dans l'Angleterre et le Japon contemporains, et dans notre pays même nous voyons, grâce à Dieu, se créer peu à peu des grandes lignées, issues des affaires et de l'industrie du siècle.

Seulement richesse ne suffit pas, car elle est pleine de périls. Après fortune faite, toute famille doit franchir un cap, qui peut s'appeler le Cap de Bonne-Espérance, mais aussi le cap des tempêtes; les tempêtes étant les gendres, les filles et les belles-filles, parmi les jeunes appétits desquels il faut conserver les vertus primitives, tout en développant les qualités nouvelles appropriées à des situations accrues. Beaucoup sont appelés; peu sont élus. Des innombrables fortunes créées au XIX^e siècle un petit nombre se perpétuent de génération en génération. Car, dans l'ordre physique lui-même, la richesse exige la vertu au sens que les Grecs attachaient à ce mot, c'est-à-dire une certaine santé, un équilibre entre le corps et l'esprit, chose rare en nos pays où, sous l'influence d'idéologies fausses, l'éducation ne vise qu'au développement du cerveau et néglige la volonté.

Or l'exercice de la richesse suppose avant tout des qualités de caractère; et l'éducation virile des pays anglo-saxons est sans doute une des raisons pour lesquelles ces pays arrivent à créer et conserver de véritables aristocraties.

Dans ce domaine l'intelligence ne joue qu'un rôle secondaire. Une excellente lignée peut durer des siècles sans génie; mais je défie bien une famille de tenir cent ans sans bon sens, sans vertu ni santé.

Bref, si l'esprit d'une aristocratie réside dans les qualités que nous avons tâché de décrire, son corps est fait de puissance, qui ne se peut séparer de la richesse sans se confondre avec elle; et la conservation même de celle-ci exige la vertu au sens primitif du mot.

Maintenant que nous avons achevé la description d'une race idéale ou Fierté et Dévouement, Magnificence et Courtoisie voisinerait avec Puissance, Richesse et Santé, demandons-nous, pour finir, comment de telles familles peuvent se créer et se maintenir à travers les siècles.

Rien n'est nouveau sous le soleil et dans l'espèce des hommes comme dans les autres, les bonnes dispositions ne s'acquièrent et ne se conservent que par l'hérédité.

Une famille, avec l'ensemble de ses qualités, n'est l'œuvre ni d'un jour ni d'une génération.

L'aristocratie ne se débite pas dans des manuels ou sur des bancs d'école. Elle se crée par la chair et par le sang; elle grandit sur les genoux d'une mère inspirant à ses fils le courage et le goût des grandes choses. Elle s'inspire de l'exemple des pères et se fortifie de ces mille liens qui autrefois unissaient les châteaux et les villages, les maîtres et les serviteurs, — et retenaient les cœurs bien nés sur la pente des jouissances égoïstes.

Dans cette perpétuité, les mères, les sœurs, les tantes et toute la gent féminine jouent un rôle essentiel, le rôle de ménagère, si bien décrit par le plus ancien de nos chroniqueurs liégeois, que je ne résiste pas au plaisir de vous lire un récit de sa façon :

« Le bon Seigneur de Hemricourt écrit-il, ne songeait point à s'enrichir, mais il mettait toute son application à chercher les occasions de signaler son courage, à quoi il faisait une dépense prodigieuse.

« Mais quelques sommes qu'il dépensât, Madame sa femme épargnait autant pour le moins qu'il pouvait dissiper. C'était une grande ménagère qui s'appliquait à quantité de nourritures de bestiaux en Hesbaye où elle avait des bêtes à laine en grand nombre et beaucoup d'autres espèces, qu'elle tenait partout à l'insu de son mari, de sorte qu'ayant coutume d'engager ses terres, sa vaisselle et ses bijoux, Madame ne s'y opposait pas, afin que la considération de cette grande dépense superflue le retînt une autre fois, et qu'il se crût incommodé par cet engagement de ses biens, qu'il croyait perdus, ne les retirant pas au terme; ce que la dite dame prenait bien soin de faire en temps et lieu.

« Or un jour que ce bon seigneur revenait d'un tournoi et retournait le long de la rivière pour aller à Hemricourt, il aperçut un grand troupeau de moutons, et s'enquit à qui il appartenait. Le berger lui répondit que c'était à la dame de céans, dont il fut fort surpris — puis avançant, il en trouva un autre et ayant fait pareille demande, il eut la même réponse.

« Il commença alors de faire quelques réflexions et arrivant à son logis voici ce qu'il dit : « Madame, je crois avoir dépensé tout mon bien; mais à votre égard il n'en va pas ainsi, car vous avez la réputation d'être riche et moi je passe pour un gueux. »

« Ce discours affligea extraordinairement la bonne dame qui l'aimait. « Certes, Monsieur, lui dit-elle, nous avons des grâces à rendre à Dieu qui nous a préservés de la pauvreté, mais je ne prétends pas que je sois riche sans que vous le soyez pareillement. »

« Le seigneur la voyant dans cette grande tristesse lui dit : « Madame, j'ai trouvé en mon chemin près d'ici deux beaux troupeaux de moutons. Les bergers m'ont dit qu'ils étaient à vous, mais trouvez bon, s'il vous plaît, que j'entende y prendre ma part.

« Alors la bonne dame s'apercevant qu'il se voulait divertir lui répondit aussi joyeusement et d'abondance de cœur : « Vraiment, Monsieur, vous n'avez pas encore vu tout ce que vous avez. Ne soyez point en peine de la dépense que vous avez faite. J'ai dégagé vos héritages, pierreries et vaisselle, j'ai racheté tout cela avec des vaches et des moutons; car je n'ai pas moins de joie à

fournir à votre dépense que vous n'en avez à vous signaler dans le monde.

» Je partage avec vous l'honneur que vous en recevez, quoique tout seul vous souteniez les fatigues et les blessures, il est bien juste aussi que vous ayez part au profit de mon ménage.»

» Ce fut alors seulement qu'il commença de comprendre comment sa femme se gouvernait avec lui, il l'aima davantage et eut pour elle plus de déférence que de coutume. »

Sans remonter aussi loin, je revois dans mes premiers souvenirs, une grande dame, la femme du fondateur, en France, de la liberté d'enseignement. Telle « une beauté qui purifie l'air », ainsi que disait d'elle M. de Lamartine, elle avait traversé les salons de Paris et de l'Europe, — mais nous, ses petits-enfants, nous la voyions surtout sous les traits d'une ménagère.

Pendant l'été, au moyen de carottes, de fruits piqués et des rebuts du potager, elle préparait une confiture détestable, nommée « Résiné », que je n'ai jamais retrouvée ailleurs et qui, étendue sur du pain sec, formait avec de l'eau rougie notre pitance de quatre heures, car à cette époque nous ignorions le thé et ses douceurs.

Or, l'une de mes visions d'enfance me représente ma grand' mère sortant de la chambre aux provisions et laissant échapper de ses mains une immense terrine de ce fameux résiné, qui, sur les dalles de notre vieux château de la Roche en Brenil, forma un véritable monticule rougeoyant et coulant, pour la plus grande joie de nous autres, la troupe des tout-petits.

Ainsi par l'économie domestique, laquelle n'excluait pas la magnificence lorsqu'il s'agissait de l'Eglise ou de la patrie, ainsi se maintenaient les vieilles lignées.

Aussi Saint-Simon, a-t-il bien raison lorsqu'il écrivait que les femmes font et défont les maisons et, quant Tacite, invectivant les Romaines dans le luxe dévorant, ruinait les vieilles familles, quand Tacite sans galanterie (et je m'en excuse, Mesdames) parle de « ce sexe imbécile et d'autant plus méchant qu'il est plus faible », ces grands esprits se rencontrent pour exprimer le rôle essentiel joué par Eve dans la création et la destruction des races.

Que de fois depuis le Paradis sur les pas d'une jeune femme toute rayonnante d'intelligence et de courage l'esprit de vie ne vint-il pas ranimer un vieux tronc prêt à périr !

Alors les rejetons se multiplient et avec eux les joies; ces joies familiales, les seules éternelles, joies dont une de nos meilleures maisons vient encore il y a quelques jours de nous donner un exemple, quant à la splendide couronne des soixante-dix enfants et petits-enfants, le matin même, une petite fleur toute fraîche vint s'ajouter afin de rendre plus joyeuses les noces d'or du prince et de la princesse de Ligne.

Mais que de fois, hélas! sous les grâces de sirènes sans esprit ou sans cœur, l'ange de destruction ne vint-il pas frôler de son aile une antique demeure!

Alors, petit à petit les prières se taisent, les rires s'éteignent, le petit village perd son intérêt, des villégiatures lointaines, un intellectualisme de surface remplacent les fêtes traditionnelles au cours desquelles, autour d'un arbre de Noël, propriétaires et fermiers se coudoyaient dans une affectueuse cordialité. Enfin, la vieille maison se met en vente et quelques déracinés de plus s'en vont dans un building à appartements multiples traîner une existence anonyme et sans but.

Cependant un problème se pose... Une famille ne vit point de l'air du temps. A force de libéralité les bourses s'aplatissent. A force de bleuir les sangs s'appauvrissent. Ainsi que le dit mon ami Van Severen, il y a des aristocraties qui ne sont plus que la mise en conserve de certains vices, comme cette famille d'Espinhal dont la devise portait : « Gens méchantes et perverses, mais de bonne maison. »

Les finesses à force de s'additionner amènent la dégénérescence, comme chez ces demoiselles d'illustre généalogie, mais peu favorisées de la nature qui, à leurs compagnes, belles et robustes Américaines, déclaraient avec hauteur : « Nous sommes seize fois Bourbon » et s'attiraient cette réponse dépourvue d'aménité : « Oui, et seize fois guenons. »

Pour éviter ces inconvénients, il faut du nouveau, ainsi que le comprennent les Anglais, chez lesquels on doit toujours retourner pour prendre des leçons d'aristocratie vivante, et dont les classes sociales subissant un flux et un reflux perpétuels, tout ce qui s'élève dans la nation pénètre dans la noblesse et les cadets de celle-ci retournant à la nation, tandis que sur le continent, persistent des notions stérilisantes et périmées au sujet des mésalliances.

Mésalliance! Oui, il y en a.

Il y a mésalliance, quand à un bon sang vient s'en ajouter un mauvais, mauvais parce qu'il charrie des tares ou des vices.

Introduire un tel virus dans les veines de ses enfants, greffer un rameau dégénéré sur une bonne souche; oui, cela est une mésalliance! Et est un crime, parce que même si le virus charrie avec lui beaucoup d'or, celui-ci, a vite fait de se dissiper, mais le mal reste — comme chez ces gens dont Saint-Simon disait : « Les X... sont anciennement et solidement mésalliés, sans en être plus riches; l'argent s'en va, mais la crasse reste. »

Mais introduire un sang rouge, mais lancer dans un fleuve majestueux, un courant plus vif, apportant avec lui l'énergie, le bon sens et ces magnifiques vertus bourgeoises si florissantes en Belgique, et qui, greffées sur de vieux troncs, s'épanouissent en fleurs aristocratiques, cela n'est pas de la mésalliance, c'est du bon élevage.

De tout temps, les vraies aristocraties le pratiquèrent et quand le Père du Taciturne épousait la fille du banquier, et fondait ainsi l'une des plus illustres lignées d'Europe, il ne faisait qu'imiter l'exemple de Booz, grand-père de David, épousant Ruth, la belle Moabite, car l'inverse n'est pas moins vrai, et au lieu de chercher des suppléments de rentes, les nouvelles fortunes feraient mieux d'assurer leur ascension et leur succession par des alliances avec ces races dont les qualités leur permettraient de maîtriser leur argent au lieu d'en rester les éternels esclaves.

Ainsi se forment les civilisations, ainsi se forma cette nation franque dont nous sommes tous issus par l'union de Clovis le jeune barbare, l'énergique parvenu, avec la douce Clotilde, héritière de la civilisation romaine et chrétienne.

En cette matière, les inclinations personnelles doivent même parfois céder à l'intérêt général. La nation anglaise vient de nous en donner une fois de plus un exemple mémorable, car dans un sens la lignée a plus d'importance que l'individu.

Sans doute un fils de forgeron, un peintre en bâtiments, peuvent d'un bond s'élever au rang suprême, mais transformer l'exception en règle, serait absurde. Pour un homme de génie dix aventuriers ou dix fous tromperont ou domineront les foules, et quand le génie individuel disparaît, la question se pose toujours : « Comment assurer la succession?... »

Au lieu d'une explosion de brillants météores, nous préférons le régime où, du haut en bas, de la nation, les capacités s'additionnent et se transmettent de père en fils au sein de familles stables, et permettent la formation continue de sujets d'élite dans les divers domaines.

Cette tendance correspond à l'instinct le plus profond de la nature humaine, l'instinct de la création et de la conservation. Un État bien conduit devrait le favoriser, cet instinct, au lieu d'y contredire par une fiscalité dévorante et par des lois absurdes, telles que le partage égal.

Le fisc — inutile d'en parler, puisque tout le monde est convaincu. Mais j'avoue n'avoir jamais compris l'attachement de

certaines familles et des meilleures pour le partage, c'est-à-dire l'inévitable destruction des patrimoines, surtout des petits et des moyens patrimoines. J'avoue ne rien comprendre à cette obligation que se forgent certains parents de laisser à chacun de leurs enfants une situation rigoureusement équivalente. Ce fétichisme de l'égalité est le chef-d'œuvre de l'esprit démocratique dans ce qu'il a de plus destructeur,

Qu'il y ait un intérêt majeur à conserver des biens de famille avec les fonctions et les charges qui les grèvent, tout esprit non prévenu arrive à le comprendre; mais que le premier des fils soit propriétaire, le deuxième charpentier, le troisième jardinier, voilà le cadet de nos soucis.

Rien de plus honorable que les métiers de charpentier et de jardinier, puisque ce furent ceux de notre premier père et de notre premier patron.

La seule chose vraiment désolante consiste à voir à chaque génération se reposer l'insoluble problème de la conservation de la famille. En France et en Belgique la destruction s'étend tous les jours. Déjà l'on peut compter sur les doigts les belles demeures où papiers, vertus et traditions se transmirent de génération en génération.

Nos pays ressemblent à ces forêts où des propriétaires besogneux ont abattu l'un après l'autre les chênes millénaires, gloire et richesse du voisinage, et où ne subsiste plus qu'un taillis vigoureux mais désordonné, à travers lequel on ne peut plus trouver qu'avec difficulté ces pièces énormes, ces bois rares et précieux, indispensables dans les circonstances exceptionnelles, en attendant le jour où le sol apauvri sera livré à la stérilité définitive.

Partage et fiscalité, tels sont les deux points où les pouvoirs publics pourraient quelque chose pour la conservation des familles.

* * *

Cependant ne cultivons pas d'illusions. Ni homme, ni classe ne subsistent jamais par autrui. Le droit à la vie se démontre en vivant; et comme pour vivre un arbre plonge ses racines dans le sol, ainsi, pour exister, une aristocratie doit s'enraciner au cœur de la nation et s'identifier avec elle. Jamais il n'en fut autrement. Henri IV devint le meilleur des rois de France, parce qu'il resta toute sa vie l'un de ces gamins béarnais au milieu desquels il avait passé son enfance et la dynastie anglaise demeure incontestée parce que chacun de ses princes boxe et reçoit le fouet avec ses camarades d'Eton.

Sortons donc définitivement de nos têtes tout rêve de coterie fermée partageant entre ses membres les revenus publics comme les financiers d'aujourd'hui se partagent les conseils d'administration.

La noblesse de Cour a fini son temps; celle des banques, je l'espère, va finir le sien.

Mais l'esprit aristocratique, en ce qu'il a de bon, loin de périr, ressuscite sous nos yeux.

Les fétiches du nivellement, de la licence, de la Volupté (avec un grand V, comme on disait en 1890) du matérialisme tombent en poussière, et les vérités éternelles retrouvent leur éclat. Famille et Patrie, Justice et Devoir, Grandeur et Sacrifice, voilà les sentiments au nom desquels se soulèvent aujourd'hui les nations. Voilà les ressorts qui donnent aux régimes autoritaires tant d'emprise sur les peuples. Qu'on ne s'y trompe pas. Certains s'imaginent que parce qu'ils manquent de saucisse ou de beurre, l'Allemand ou l'Italien gémissent sous des jougs détestés. Ceux qui s'imaginent cela se trompent!

Tel le Spartiate se glorifiant de son brouet noir et de son armure de fer devant le Persan vautré dans l'or et la pourpre, tels le fasciste et le nazi méprisent la mollesse et se sacrifient avec joie à la grandeur de leur pays, comme le patriote de 1792 s'immo-

lait pour la liberté, les grognards de la garde pour leur Empereur et comme aujourd'hui même pour des idées, hélas! détestables, plusieurs hommes de chez nous meurent avec un courage auquel tout cœur bien né doit rendre hommage, et que j'aimerais voir imiter plus souvent pour des causes meilleures.

Sans doute il y a des idéals faux et des mystiques destructrices. Nous n'en voulons pas pour notre pays; mais nier l'idéal, donner pour seul but à la vie le confort et la satisfaction des jouissances matérielles est plus faux encore.

Une religion, un but supérieur à l'égoïsme individuel sont indispensables à l'homme, et c'est pourquoi je salue la chute des faux dieux et le retour à la conception vraie de la société, la conception monumentale suivant laquelle une nation n'est pas un monceau de grains de sable strictement équivalents dans une égale insignifiance, mais un monument grandiose, une cathédrale, dont les parties les plus hautes comme les plus basses, les plus fines comme les plus grossières se lient étroitement entre elles.

Or, dans la reconstruction qui se prépare l'aristocratie (et par là j'entends ce qui a gardé quelque vie dans l'ancienne noblesse et toutes les familles qui par travail et services rendus ont gagné leurs éperons dans la moderne chevalerie), dans cette reconstruction l'aristocratie peut jouer un grand rôle.

Au XIX^e siècle la noblesse vivote dans un perpétuel *dime-nuendo*, au milieu d'un champ d'influences tous les jours rétréci. Aujourd'hui un ouragan a passé. Chacun doit gagner sa vie, et ce sera, je l'espère, le gage de la résurrection.

Armée, magistrature, administration, journalisme, affaires se peupleront de fils de famille. Des fortunes s'édifieront. Des alliances se contracteront et le ferment se trouvant de bonne qualité et les nouveaux venus lui apportant leur intelligence et leur énergie, toute la pâte lèvera.

Mais attention! Ne nous faites pas dire des bêtises. Au XX^e siècle, il ne s'agit pas de concevoir l'aristocratie comme une classe de guerriers dominant les chaumières du haut de leurs châteaux. Tout s'oppose à une inégalité trop grande des conditions.

Mais l'autorité, fille du dévouement, la grandeur, qui est la même chose que la magnificence, l'ordre et la discipline cousine de politesse et courtoisie, doivent être remises en honneur.

Pour vivre, pour rester humains et libres, nos Etats doivent se pénétrer d'esprit aristocratique, à l'exemple des puissantes démocraties anglo-saxonnes et de ces Etats-Unis d'Amérique où, par le jeu même de la liberté, des lignées centenaires, des chênes modernes, comme on dit en foresterie, croissent avec ces familles qui ont nom: Roosevelt et Vanderbilt, Rockefeller et Dupont de Nemours.

C'est là une des nombreuses raisons qui nous font préférer ces régimes aux mornes despotismes où tout plie, tout rampe, tout applaudit ou tout se tait, sous les ordres d'un maître tout-puissant.

Pour vivre, la démocratie doit répudier cette honteuse licence, qui permet aux vices de s'étaler orgueilleusement, tandis que la vertu, le courage, la fécondité joints à une noble pauvreté baisse honteusement la tête; à cette licence pervertissant les esprits, au point qu'aujourd'hui certains conservateurs rivalisent avec les communistes, dans la destruction du respect qui se doit à toute autorité légitime.

Pour vivre, la démocratie doit renoncer à la mesquinerie qui, en Belgique, fait payer un ministre dix fois moins qu'un directeur de banque, et un chef des grands services nationaux, beaucoup moins que l'employé de la compagnie pétrolière voisine.

La démocratie doit retrouver la grandeur dont le roi Léopold II marqua notre politique, grandeur qui osa le Congo — qui sur les hauteurs de Koekelberg jeta les fondations du dôme le plus splendide du monde, et que nous n'osons pas achever;

grandeur qui créa cet Arc de Triomphe dont une administration mesquine laisse aujourd'hui écraser la perspective par de hideux buildings à quatorze étages.

Pour vivre, la démocratie doit retrouver la fierté, fierté nationale, fierté d'un glorieux passé, la fierté de la race et de la langue maternelle, la fierté du métier et du travail.

Le fils du forgeron, devant son enclume, doit se sentir aussi grand qu'un roi dans son palais, et le laboureur, espérons-lé, pourra bientôt travailler son champ en grand seigneur, parce que le progrès, comme disait un vieil oncle, lui permettra de conduire sa charrue d'une main en lisant la *Revue générale* de l'autre.

Tout cela est très joli, dira-t-on, et peut-être ressemblai-je à cet orateur qui promettait la terre au cultivateur et la mine au mineur, jusqu'au moment où un vidangeur vint arrêter ce flot d'éloquence en disant : « Eh bien, Monsieur, comme vidangeur, je vous offre mon lot », et encore ! qui sait. La chimie fait tant de progrès.

Quoi qu'il en soit, une chose est bien certaine. Pour communiquer à la nation ses propres vertus, l'aristocratie doit rester en contact étroit avec elle.

L'ère des castes fermées, des Quartier-Léopold, ou des avenue Louise, comme facteurs de puissance, paraît finie, et au point de vue aristocratique on aurait tort de la regretter, car rien n'était moins aristocratique que ces quartiers-là.

A l'époque où la noblesse jouait un rôle, elle n'habitait pas de quartiers séparés. Ses palais, ses hôtels s'élevaient dans les ruelles, au milieu de sa clientèle, et le dernier vestige qui nous en reste, le vénérable hôtel d'Ursel, par son voisinage étroit avec la rue Vieille de la Bergère, symbolise parfaitement les relations cordiales qui, dans le Vieux-Bruxelles, existaient entre les grandes familles et le peuple des environs.

Ne regrettons pas le siècle finissant. Il était tout ce que l'on veut, excepté aristocratique.

En tout cas, il meurt. Les fleuves ne remontent pas à leur source. Les vétustés de certains cercles et les futilités de certaines conversations prouvent à suffisance que la vie ne se crée point par la séquestration et l'isolement.

Est-ce parce je suis bourgmestre, mais une parole de Cambo me revient souvent à la mémoire « Un simple alcade de village : a souvent, disait-il, une expérience plus humaine et plus riche que bien des intellectuels. » Il y a du vrai dans cette remarque.

Pour être quelque chose, il faut sentir sa nation, parler sa langue, partager ses aspirations.

Les aristocraties de Flandre ne joueront aucun rôle tant qu'elles ne sentiront pas cette noble aspiration à la grandeur qui fait bouillonner aujourd'hui leur race, une des plus fortes et des mieux douées de toute l'Europe. Le cœur d'une noblesse doit battre à l'unisson de sa nation.

A cette condition-là, le peuple belge n'éprouve aucune pré-vention contre les grands.

Ce peuple, un des plus fiers et des plus indomptables de la terre, loin de rejeter les supériorités, au fond les aime et les honore. Il est prêt à avoir des égards pour ceux qui n'exigent pas de lui des hommages.

Seulement il faut l'avouer, souvent ce n'est pas le peuple qui manque à l'aristocratie, mais l'aristocratie qui manque au peuple.

Puisqu'il faut parler de ce que l'on connaît, n'est-il pas extraordinaire de rencontrer encore aux portes de Bruxelles ces mœurs patriarcales qui poussent certains villageois à forcer de jeunes messieurs à se mettre à leur tête ?

N'est-il pas étonnant d'entendre cette parole touchante dans sa simplicité : « Vous êtes le père de la commune. » Et lorsque le père excédé de querelles de ménage veut se soustraire à la corvée, il s'entend dire qu'il n'a pas le droit de laisser ses enfants dans le

pétrin. Cette confiance qui ne s'adresse pas à nous, mais aux vertus de nos ancêtres, n'a-t-elle pas quelque chose de respectable ?

Oh, sans doute, le peuple belge n'a rien d'un peuple de moutons... il ne vient pas, comme une procession d'esclaves d'Orient, baiser la frange de notre robe. Les mains dans les poches, rogue, la casquette vissée sur la tête il ressemble plutôt à ces marchands de légumes, qui habitent devant notre grille.

La première fois que je leur demandai de ne pas jeter de trognons de chou sur le trottoir, c'est tout juste s'ils ne me traitèrent pas moi-même comme un vieux trognon.

Mais un petit service leur ayant été rendu toute cette maisonnée d'enfants plus beaux les uns que les autres les yeux brillants, les cheveux ébouriffés, assis avec leur mère monumentale autour d'une immense table, le soir, après avoir épluché leurs choux de Bruxelles, disent une prière pour leur bourgmestre et si jamais des malveillants voulaient démolir notre grille, je crois qu'ils attraperaient d'abord à la figure une volée de trognons de chou pas ordinaire.

Tel est notre peuple. Et puisque cette conférence m'en donne l'occasion, je fais appel aux jeunes hommes, à ceux de trente ans surtout.

Profitez du renouveau qui secoue le monde *ne restez pas au coin du feu...*

J'en appelle à ceux qui descendirent dans la mêlée, à vous Merode à vous d'Aerschot, qui avez rencontré nos mineurs et nos métallurgistes.

Avez-vous aperçu des visages fermés, et des regards de haine ? Non. Vous avez vu des hommes demandant quelques paroles du cœur, quelques mots de sympathie dans la dureté de leur existence... une voix qui leur ouvrit une porte sur l'espérance, et une échappée sur un monde meilleur.

Sous votre action, peu à peu, la vérité dissiperait les préjugés, la sympathie adoucirait les rancœurs, et un renouveau se produirait... renouveau aristocratique dans le bon sens du mot et tel qu'on peut l'espérer au XX^e siècle, c'est-à-dire que du haut en bas de la société, l'âme humaine, cette âme dont la valeur est infinie, trouvera des défenseurs contre l'abjecte misère, contre de honteuses dégradations, contre d'avilissants despotismes. A tous les échelons renaîtra la fierté, fierté du paysan cultivant sa terre, — fierté de mon ami De Raere, l'imprimeur, glorieux de sa qualité d'artisan, de père en fils depuis trois siècles, — fierté d'Allaerts, le forgeron, dont les ancêtres, de temps immémorial, firent résonner les enclumes. Chez tous ces amis comme chez les capitaines d'industrie et du commerce, chez les chefs et les représentants de la nation renaîtront le goût du travail bien fait, l'amour de « la belle ouvrage », le sens de la grandeur.

Sans doute, après cela, nous traitera-t-on de réactionnaire et de féodal... voilà le cadet de nos soucis, car la véritable aristocratie se confond avec l'âme même d'un peuple pour donner à tous — depuis le Premier Ministre jusqu'à l'agent de police — cette noblesse qui ne referra une société polie où l'on connaîtra de nouveau la douceur de vivre — la bonne grâce chez les dames, la chevalerie chez les hommes et où quand on se battra et l'on se chamaillera (car c'est la loi de la nature), du moins on le fera galamment.

Comte EUGÈNE DE GRUNNE.

P. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

9. Rue Morétus
BRUXELLES
Téléphone: 21.57.83



PROTECTION
ET
DÉCORATION
DU
CHAUFFAGE

DEMANDEZ
DOCUMENTATION



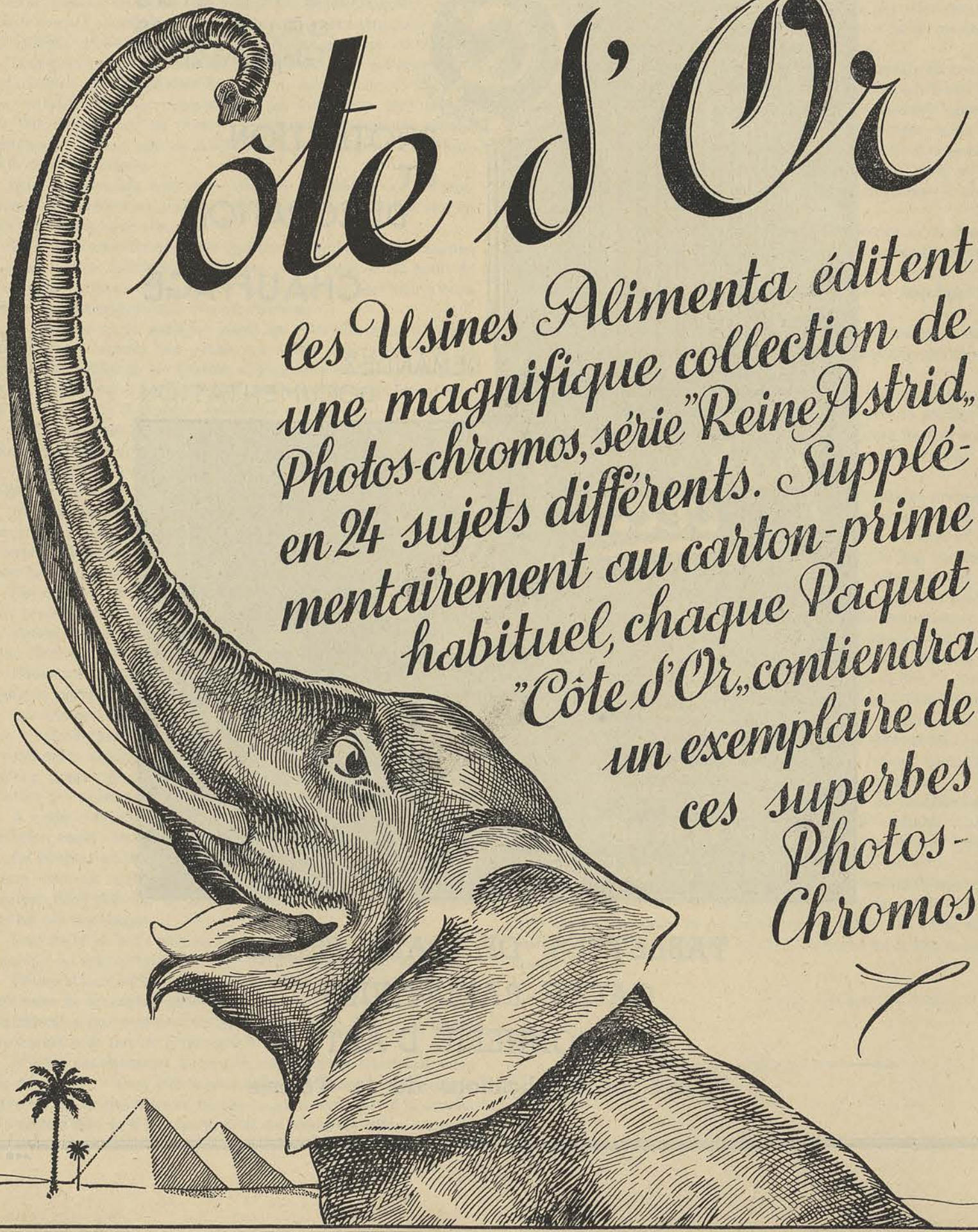
TABLETTES DE RADIATEURS
CACHE-RADIATEURS
FERRONNERIE D'ART

Toutes les Applications de la Tôlerie

70 *A l'occasion du*
MILLIONIÈME PAQUET

Côte d'Or

*les Usines Alimentaires éditent
une magnifique collection de
Photos-chromos, série "Reine Astrid",
en 24 sujets différents. Supplé-
mentairement au carton-prime
habituel, chaque Paquet
"Côte d'Or", contiendra
un exemplaire de
ces superbes
Photos-
Chromos*



Problèmes actuels

PUISSANCE SUR MER

Un mouvement est déclenché — mouvement dangereux — pour faire revenir l'Angleterre à l'idée que la « puissance sur mer » est la condition première de la maîtrise politique. On se met à soutenir que si l'Angleterre retournait au vieux principe d'une flotte supérieure à toute combinaison probable d'autres flottes, non seulement elle serait à l'abri de toute agression, mais elle redeviendrait maîtresse des affaires internationales. Que si ce mouvement nouveau devait réussir et s'étendre, il créerait un véritable danger d'abord, et finirait peut-être par ruiner le pays.

La politique prônée revient en gros à ceci : « La vérité de la vieille théorie affirmant que la puissance sur mer constitue le facteur principal en cas de guerre fut prouvée, dans le temps, par le capitaine Mahan. Il montra qu'une nation ayant la maîtrise des mers devait finir par l'emporter en cas de conflit et par imposer ses volontés. Cette vérité fut quelque peu « secouée » par l'avènement de l'aviation et bien des esprits en vinrent à penser que la nouvelle arme aérienne handicapait à ce point le rôle d'une flotte que la puissance sur mer s'en trouvait déchu de sa qualité de facteur décisif. Mais avec le temps une nouvelle vérité se fit jour. Quiconque commande la mer, commande des « plates-formes mobiles » dont des avions peuvent être lancés contre des points terrestres choisis à volonté. L'armée de terre est limitée, dans son aviation, à des bases particulières situées souvent à de grandes distances. Une flotte choisit ses points d'attaque par air et les change continuellement, c'est comme si l'ancienne artillerie voyait sa portée de tir décuplée. Une aviation opérant avec des bases mobiles (navires porte-avions) sera la maîtresse dans une guerre future. Que l'Angleterre en revienne donc à l'ancienne idée d'une flotte nombreuse et forte, qu'elle en revienne aux conditions tenues pour évidentes et allant de soi il y a trente ans ! Qu'elle soit maîtresse sur mer ! En l'étant, elle sera maîtresse sur terre. »

Diverses raisons militent en faveur d'un succès rapide de pareille idée :

1° Elle flatte l'imagination nationale — et l'imagination anglaise est l'un des traits les plus marqués du caractère anglais. Il est certain que la flotte anglaise est de loin la meilleure et cela depuis quelque six générations. Si cela suffit pour la sécurité de l'Angleterre et pour sa domination, l'idée est en effet fort encourageante ;

2° Elle est... meilleur marché ! Le coût d'une grande armée est de loin supérieur à celui d'une grande flotte, même en ces jours où les principales unités d'une flotte coûtent 7 millions de livres (plus d'un milliard de francs) ;

3° L'Angleterre est une île et les possessions qu'elle « exploite » sont virtuellement insulaires. L'Angleterre ne possède aucune frontière terrestre vulnérable (sauf en Syrie) ;

4° Si la puissance sur mer est tout, inutile de faire des sacrifices individuels. Il suffira d'un nombre relativement petit de « spécialistes » payés, pour manœuvrer des machines sur mer et dans l'air ;

5° Et tout cela cadre fort bien avec la doctrine de Race élue et de Succès prédestiné.

Certes, ces raisons sont puissantes, mais si elles prévalaient l'Angleterre serait perdue...

D'abord, ce n'est pas la puissance sur mer qui décida du cours de l'Histoire. L'idée était populaire en Angleterre (évidemment !) aux temps où la puissance sur mer était son meilleur atout. Les Anglais aimaient entendre dire que les guerres napoléoniennes furent un duel entre la puissance sur mer et la puissance sur terre et que ce fut la première qui l'emporta. Mais ce qui perdit Napoléon ce ne fut pas Trafalgar ; ce fut, d'abord, la faute espagnole — qui eût pu être rétablie — puis la faute russe — qui était incurable.

Dans tous les grands duels de l'histoire, le pays qui dépendait de la puissance sur mer fut finalement vaincu par la puissance sur terre. Ce fut le cas de Carthage et de Rome, d'Athènes et de Sparte, de la Grèce contre l'Orient, et plus tard des Croisades. Sans doute ceci n'est, à première vue, qu'un argument purement empirique. Il arriva simplement qu'il en fut ainsi. Mais il y a peut-être une raison profonde qui fit qu'il en fut ainsi. Ceux qui dépendent de la puissance sur mer mettent leur confiance dans une espèce de talisman, oubliant tout le reste — particulièrement la nécessité d'avoir des soldats.

Mais il y a d'autres arguments plus forts et plus directs. Et d'abord, de nos jours la « maîtrise des mers » n'est plus possible. Peut-être ne le fut-elle jamais, sauf en de très brèves périodes, mais certainement, aujourd'hui, les divers instruments d'attaque contre une flotte rendent la chose impossible. On peut prétendre qu'une maîtrise temporaire de certaines étendues maritimes loin des côtes — maîtrise qui vaudrait ce qu'elle vaudrait — pourrait être établie de façon précaire après une suite de victoires navales. Mais dans un grand rayon de toute côte, les flottes sont en danger. Toute mer étroite met de nos jours en échec la maîtrise des mers, et n'oubliez pas qu'une mer qui a de cinq à six cents miles de large est, à l'heure actuelle, une mer étroite.

Dans le temps il n'existait que deux flottes organisées, l'anglaise et la française. La flotte de la France fut détruite par la Révolution française. Avant sa ruine, la flotte française, avait rendu possible la séparation des colonies américaines d'avec la Grande-Bretagne. Après la ruine de la flotte française plus personne ne put sérieusement défier la puissance maritime de l'Angleterre. Aujourd'hui, toutefois, tout pays bien équipé et intelligent peut créer une flotte. L'Angleterre fit la Grande Guerre pour empêcher l'Allemagne prussifiée de construire une nouvelle flotte, mais par ses erreurs politiques l'Angleterre d'après-guerre permit à cette nouvelle flotte de se recréer. Et à côté de cet effort allemand il y a toujours la puissance maritime française et la puissance maritime italienne. Certes, il est possible de traiter cette rivalité avec dédain, mais le dédain ne remplace pas l'artillerie. Il y a aussi, pour la mentionner en passant, la puissance maritime des Etats-Unis et la plupart des Anglais n'ont-ils pas entendu parler d'une puissance maritime du Japon?...

A l'époque à laquelle les gens hypnotisés par la puissance maritime se reportent sans cesse, ces rivalités n'existaient pas. Il n'y avait pas de rivalité du tout. Si vous comparez, en connaissance de cause, la flotte française d'avant la bataille du Nil, avec celle de Nelson, la comparaison est ridicule. Le Nil était une conclusion prédéterminée. De nos jours aucune victoire ne l'est. Lisez donc l'excellente *Monographie sur la bataille du Jutland* par Frothingham, et vous en serez convaincus.

Enfin n'oublions pas que la conception facile de bombardements aériens avec bases flottantes rencontre bien des difficultés techniques. Le navire porte-avions est lourd, il constitue une bonne cible, sa manœuvre est difficile, il nécessite une escorte habile, enfin on ne sait encore trop comment se servir des plus grands et des plus rapides avions.

En résumé : la flotte anglaise avec ses traditions, son personnel technique et toute la nation anglaise derrière elle, soutenue par une puissance financière qui demeure, est toujours sans pareille dans le monde. *Mais cela n'est pas du tout suffisant* : l'Anglais qui persiste à la croire conduit son pays au désastre.

HILAIRE BELLOC.

Le roi Albert et son peuple⁽¹⁾

Les Belges n'ont jamais vu le roi Albert dans un salon. Cette situation ne convenait pas à sa personnalité étrange. Il ne s'y serait pas senti à l'aise. Beaucoup ont trouvé que c'était mieux ainsi et qu'Albert I^{er} y gagnait en grandeur. En revanche, les gens du monde le lui ont amèrement reproché.

Il faut s'entendre sur cette appellation de gens du monde. On range dans cette catégorie toute cette partie de la société que le nom met en vedette. En Belgique elle ne jouit d'aucune place au protocole, sauf les cinq familles privilégiées qui, par une tradition remontant à 1830, ont place au salon bleu, les soirs de bal à la Cour. Cette société aristocratique, admise ou refusée au salon bleu, forme l'entourage ordinaire des souverains et des princes anglais. Les princes d'Angleterre chassent, jouent au golf et au polo, passent des *week-end* dans les châteaux. On leur connaît des amis et des familiers. La comtesse de Flandre menait ce genre de vie avec un tact exquis. Elle invitait et aimait à être invitée. A ses thés elle donnait de la musique et réunissait des musiciens gens du monde. Il n'était pas indispensable d'être comtesse pour être admise dans le cercle de ses amies, mais par un penchant très naturel elle préférait la société de quelques dames choisies dans ce qu'on appelle à Paris le Faubourg-Saint-Germain, à Bruxelles le Quartier-Léopold. Le comte de Flandre, beaucoup moins sociable et moins généreux, pouvait être très drôle et facétieux. Il chassait et on le voyait aux battues. Sans être mondain, il voyait du monde. Jusqu'à Hasly Horn, en Suisse, les princes invitaient des Belges distingués et recevaient des séries. C'était d'autant plus agréable que leur position ne les obligeait à rien vis-à-vis des ministres. En Belgique le monde politique fusionne peu avec le monde tout court, au contraire de ce qui se passe en Angleterre où tant de ministres ont été camarades de collège à Eton. On eût pu prévoir que le prince Albert et la princesse Elisabeth suivraient la tradition du palais de Flandre. Quand ils furent établis dans leur hôtel de la rue de la Science, en plein Quartier-Léopold, tout le dit Quartier se demanda : « qui vont-ils recevoir ? »

Ils ne reçurent personne. Le futur Roi tenait à consulter beaucoup de monde, mais par le procédé classique du tête-à-tête. Quelquefois il retenait à déjeuner soit Waxweiler soit un étranger de passage. Ni lui ni la princesse n'offrirent de thés, de dîners amusants, de parties de jeunesse. La comtesse de Flandre continua à recevoir ses chères amies et à parler avec elles de choses sérieuses sur le mode enjoué. Cette femme charmante, à défaut de souvenirs nationaux, a laissé celui d'une femme de cœur à l'affût de

toutes les nouveautés de bon goût. Elle et ses filles réalisaient un type de petite Cour éclairée, moins pédante que celle des dynasties savantes du XVIII^e siècle, mais beaucoup plus fines que celles des principicules de l'Allemagne des Hohenzollern. Le roi Albert ne tenta jamais rien dans ce sens. Et si l'envie l'en avait pris, l'influence maussade de Jungbluth eût suffi à l'en dissuader.

On a peut-être trop accablé le général dans ce rôle de misanthrope et de pessimiste. Il est acquis aujourd'hui qu'il excella à enlaidir beaucoup de choses, à jeter le discrédit sur beaucoup de gens. Célibataire endurci, il ne manquait pas seulement de faiblesse, il manquait de charme. Autour de ce ménage tendrement uni un rideau de fer fut tendu très savamment. Le ménage était heureux. Il pensa que ce rideau le protégeait. En fait, il l'emprisonna. Le prince devenu roi maintint cet isolement qui lui convenait trop bien. Ni lui ni la reine ne tenaient spécialement à mener la vie de château et à fréquenter les gens du monde. La Cour y gagna en majesté olympienne et cette monarchie si démocratique devint la plus lointaine de l'Europe, une monarchie enfermée dans un silence et un isolement asiatiques. Quelques provinciaux s'imaginaient encore que les gens titrés, surtout ceux du salon bleu approchaient le Roi plus facilement. Ce fut bientôt tout le contraire.

* * *

Le règne n'a pas été hostile aux aristocrates. Il a eu seulement contre eux un préjugé. Le Roi a dit un jour, en 1930, en parlant des jeunes gens du Quartier-Léopold :

« Ils ont des qualités. Mais elles sont demeurées à l'état statique. Il faudrait leur rendre un peu de dynamisme.

C'était bien le fond de sa pensée. Le Quartier-Léopold était, aux yeux du Roi, le paradis des préjugés. A force de le penser le Roi acquit le préjugé contraire. Dans ces maisons méfiantes et un peu prétentieuses on avait le sens de la vie facile et des larges loisirs, choses qui avaient manqué au Roi dans sa jeunesse. On pratiquait mieux qu'en aucun autre milieu l'art suprême du divertissement de société que le Roi ne désirait pas. Plusieurs de ces messieurs n'avaient d'autres qualités que l'amabilité, la bonne grâce, l'art de ne jamais dire de sottises et de plaire à chacun avec à-propos. Le Roi ne sut ou ne voulut pas reconnaître l'utilité sociale de ce genre de mérites. Il ne fut jamais chasseur, ni bridgeur, ni même dîneur. Jamais, au cours de ses tournées à Paris et à Londres, où il connaissait à fond tant d'hommes remarquables, il ne se plut à composer une table amusante et sérieuse dans un salon de restaurant. Cela dérangeait ses habitudes de tête-à-tête. Enfin le noble Quartier était conservateur en politique, ultraconservateur, et cela aussi le mettait en méfiance. Beaucoup de modes passèrent par le Palais de Bruxelles pendant ces vingt-cinq années de règne. Seule la mode conservatrice n'y passa jamais. On ne l'aimait pas, on craignait soit d'en être prisonnier, soit d'en être critiqué. Le Roi, je l'ai dit, n'a jamais redouté d'être traité d'avancé, mais il était vexé quand les nobles le traitaient de démocrate. Il l'avait voulu, mais n'admettait pas qu'on le constatât. Il lui déplaisait qu'un marquis ne fût pas intelligent, tout en se faisant volontiers répéter ses propos. Mais son cœur était plein d'indulgence aux grosses sottises des petites gens. Il l'était beaucoup moins aux petites bévues des gros personnages.

Je n'ai pas connu les dignitaires de la Cour qui l'entouraient alors. Ils appartenaient à des familles distinguées du Quartier. Tous étaient, une fois installés au Palais, gagnés par l'esprit de la maison, ce qu'on peut appeler sans crainte l'esprit Jungbluth. Cet esprit a vu partout des suspects. Et ceux que les gens du monde démolissent le plus volontiers dans l'opinion du

(1) Extrait d'un ouvrage sur Albert I^{er} qui paraîtra incessamment à la Nouvelle Société d'Édition, Bruxelles.

Pour votre Linge de maison,
Linge de table, Couvertures,
employez les articles marque

“ FOX ”

Qualité - Élé gance - Prix étudiés

Vente exclusive pour la BELGIQUE et le GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

Grande Maison de Blanc

MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

G. VAN THIENEN
28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux

— Dorure pour Ameublement —

Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24 AVENUE LOUISE

Téléphone 11,88,69



Ne soyez pas plus royaliste que le Roi, mais non plus moins royaliste que la Reine.

C'était à « Trianon » que notre regrettée reine Astrid aimait à choisir pour les enfants royaux, comme pour ceux de son adoption, les plus belles poupées d'art...

Comme Elle, toute maman soucieuse d'offrir à ses enfants des jouets d'un goût parfait, retiendra l'adresse de cette Maison renommée :



« TRIANON »

36, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Spécialité de poupées d'art (Wiltry).
Créations de tous genres.
Poupées de style.
Poupées folkloriques et de caractère.
Fantaisies, jouets, etc.



Fournisseur de la Cour

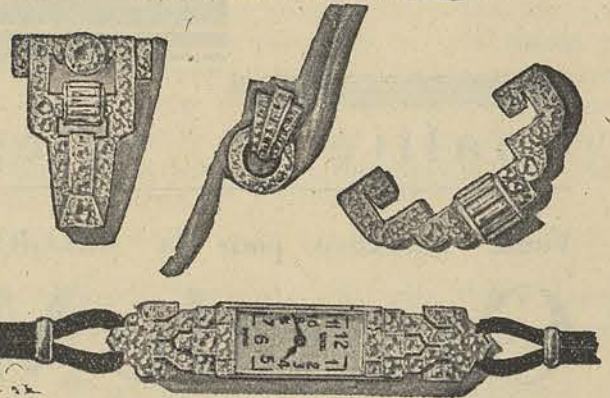
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



La montre DUOPLAN.

Pour votre machine à écrire, à calculer ou comptable,
Pour votre duplicateur rotatif ou plano,

Réclamez les Produits LORA

CARBONES
RUBANS



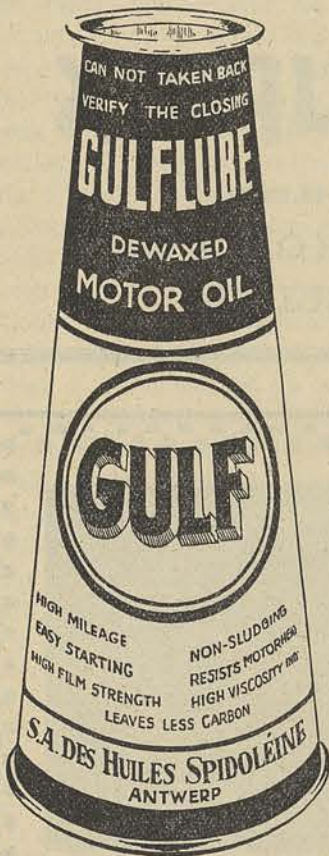
STENCILS
ENCRE

La marque belge de qualité

La marque belge de qualité

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles

maître sont les autres gens du monde parce qu'ils les connaissent trop bien et n'en redoutent plus rien. Parmi les gens du monde de Belgique, les seuls qui furent admis au Palais furent bientôt ceux qui appartenaient au Palais. Autour d'eux ils avaient jalousement fait le vide. La société bruxelloise se rentra dans la foule. On eût pu croire que le magnifique élan qui emporta la jeunesse dorée de Belgique en 1914 allait rapprocher la Cour de l'aristocratie. Il n'en fut rien. Les plus amèrement déçus furent les hobereaux de province, ceux qui ne peuvent offrir au Roi que ce qui n'a aucun rang dans l'Etat, c'est-à-dire le meilleur d'eux-mêmes, la vertu familiale, le loyalisme, les mœurs honnêtes et souvent sévères, les vocations militaires et religieuses des enfants. Depuis de longues années ils donnent à leur province ce qu'elle a de plus beau et de plus respecté. Aux yeux des bonnes gens, ce sont ceux qui sont placés le plus près du cœur du Roi. Celui-ci ne les approcha pas. Il se sentait trop différent d'eux, trop original. La routine de leur vie monotone ne pouvait lui convenir et quand ils avaient des préjugés, c'étaient des préjugés qu'il ne partageait pas.

Le Roi, sans vivre parmi eux, connaissait parfaitement leur vie, studieuse, laborieuse et religieuse. Il connaissait le nombre de leurs enfants et discernait toutes les nuances de leur élévation sociale. Tout cela n'était pas pour lui déplaire. Il ne se serait pas senti dépaycé parmi eux. Il s'y serait seulement ennuyé, tout en leur reconnaissant une réelle raison d'être.

Si le châtelain l'importunait tout en ne lui déplaisant pas, le baron d'industrie importunait le Roi en lui déplaisant. Il appartenait à la catégorie des hommes d'argent. Le Roi eut de grands amis parmi les financiers. Francqui fut un des intimes de la fin du règne à cause de sa grande connaissance des hommes et des pays lointains. Jadot, Le Bœuf et les Solvay furent des amis tout court. A aucun de ces hommes le Roi ne reprocha jamais d'être banquiers.

* * *

Grand par l'esprit, grand par l'élévation sociale, le Roi n'a guère aimé parmi les grands de la terre que ceux de l'esprit. J'ai dit que parmi les capitaines et les hommes d'Etat des pays amis il en a retenu peu pour en faire des amis. Si paradoxal que cela paraisse, il fit une exception pour lord Curson, le moins facile à vivre de tous les Anglais. Mais la guerre finie, il ne garda de rapports suivis avec aucun de ceux qui l'avaient accompagné sur les chemins de la gloire. Les grands de la noblesse, de la finance et de la politique belge ne furent guère plus comblés. Il lui plaisait seulement de converser avec des esprits qu'il trouvait mieux dans le monde de l'Université. Waxweiler fut sans doute son ami le plus cher et il se plaisait à le répéter. Ce règne fut celui des écrivains et des historiens. Au contraire d'autres monarchies qui périrent pour n'avoir pas su conquérir l'*intelligentzia*, celle-ci fut le royaume des intellectuels, des universitaires et des artistes. Le Roi avait du goût et, sans être artiste, s'intéressait assez aux choses de l'art pour assister la Reine dans cette heureuse fonction. Quant aux choses savantes, il s'y sentait chez lui tout naturellement. Un homme de science était pour lui une compagnie, commode parce qu'elle n'exigeait pas de protocole, et agréable parce qu'elle était utile. Lui-même n'ennuyait jamais les savants parce qu'étant affranchi de tout esprit de système, il excellait à découvrir chez chacun le meilleur de lui-même. De sa longue intimité avec Waxweiler il avait gardé le goût de l'étude des phénomènes isolés, qui était la tournure naturelle du vieux maître des sciences sociales. Le Roi aimait aller du particulier au général. Il pouvait se passionner pour une histoire de réseaux de chemins de fer et de là s'élever à toute la question des transports en Afrique. Ou bien il étudiait la réussite d'une industrie

donnée. Quand il en avait énuméré tous les aspects, il pouvait se hausser brusquement à un grand problème social. Son esprit curieux de toutes les théories était très peu théoricien. Je crois que c'est ainsi qu'il a séduit tant de bons esprits savants, en sachant parler à chacun le langage de sa science.

Dans ce milieu des laboratoires et des bibliothèques on vit très simplement, mais on n'est point modeste. Autant l'homme de science affecte de mépriser la réclame, autant il est heureux lorsque les grands de la terre apprécient ses recherches. Généralement mal connus, presque toujours peu payés, il a gardé le culte du mécène, et surtout du Souverain éclairé. Il lui plaît infiniment que ce que le vulgaire ne comprend pas, le Chef de l'Etat prenne la peine de le visiter et de l'étudier. Pour un peu le Roi se mettrait à leur école, et cela lui paraît infiniment touchant. Le roi Albert, comme le roi Léopold III, a plus que le goût de certaines sciences. Il en a la connaissance approfondie. C'est un domaine à lui, où il se délecte. Ici le contraste est trop éclatant avec les hommes politiques du régime parlementaire pour ne point provoquer l'admiration. Cet homme qui a commandé des armées feuillette en connaisseur son *Recueil des Lois belges* (je le vois encore, à côté de son képi de général, dans sa chambre à coucher, le lendemain de sa mort), fait des records d'alpinisme et vit dans l'anxiété perpétuelle des lendemains de l'Europe, peut s'enfermer dans le Musée Colonial de Tervueren ou le Musée National d'Histoire naturelle. Il en connaît tous les coins. En Saxe-Cobourg et en homme de science, c'est un bon sylviculteur. Il sait s'enfermer dans l'étude des grands problèmes biologiques, l'habitat humain, les migrations, les mœurs des primitifs. En le voyant si grand, si myope, distrait et absorbé, j'ai souvent pensé à lord Salisbury, cet homme d'Etat colossal, négligé et sublime, qui ne pouvait s'habituer qu'à une seule fonction dans l'Empire britannique, celle de Premier ministre, à la condition qu'on lui laissât le monopole des Affaires étrangères et à part cela ne trouvait de délassément que dans l'étude de la botanique et des molécules. Jamais, depuis sa fondation, le Musée d'Histoire naturelle de Bruxelles ne reçut la visite d'un seul ministre. Ce pourquoi cette maison, qui ne connut pas la politique, est devenu une maison royale. Albert I^{er} était pareil alors à un grand seigneur savant, dont les travaux font époque, simplement parce qu'il a trouvé en naissant le goût des livres et en grandissant n'a pas cessé de se hausser jusqu'aux plus sublimes d'entre eux.

* * *

Les vrais savants sont ceux qui ont le don suprême de la découverte. C'était un monde où le Roi se sentait estimé pour sa curiosité charmante, et qu'il estimait parce qu'il trouvait sans cesse à y apprendre. La conversation de Henri Pirenne était un jaillissement de trouvailles et de questions inédites. Le Roi était travaillé par le démon de l'inédit. Francqui disait volontiers : « Je connais un peu l'espèce humaine. J'en connais les cinq races : les Blancs, les Rouges, les Noirs, les Jaunes et les Anversois. » Ce que possédait Francqui dans le domaine humain, Pirenne le possédait dans les idées. On ne peut pas reprocher au Roi d'avoir été très sensible à la popularité que lui offraient ainsi les professeurs. Parmi eux il se sentait admis comme l'un des leurs, comme un initié. C'est à ce titre flatteur entre tous qu'il aimait présider à des réunions d'alpinistes. Il y rencontrait des hommes graves, qui parlaient de lieux inaccessibles, connus seulement de leur petit cénacle. Il était lui-même de ce cénacle avec M. Fernand De Visscher, professeur de droit romain à l'Université de Gand; le professeur Lefébure, son initiateur et ami intime; le sénateur de Grunne, le champion de l'ascension du Ruwenzori; le procureur du Roi Ganshof van der Meersch et

même le bon sénateur Lafontaine, le lunatique défenseur de la Société des Nations. La science est quelque chose comme l'alpinisme, une cime que l'on gravit difficilement et d'où l'on ne revient que les yeux pleins de songes.

Le monde savant lui rendit généreusement cette fidèle tendresse. Henri Pirenne a raconté comment dans sa prison du camp de Holzminden, en 1916, il participa à la fête de la reine Elisabeth et le 21 juillet à celle du Roi. « Le jour de la fête de la reine Elisabeth, tous les Belges du camp portaient à la boutonnière une fleur blanche en papier. Depuis de longs jours les femmes du camp avaient confectionné en secret ces petits insignes, auxquels les Allemands ne comprirent rien. Le 21 juillet la photographie du roi Albert se répandit soudain dans le camp. Quand vers 9 heures du matin, l'autorité avertie en arrêta la distribution, plusieurs centaines d'exemplaires avaient été vendus. Malgré toutes les recherches, on ne découvrit ni l'auteur du méfait, un Liégeois, M. Lebrun, ni l'atelier qu'il avait improvisé sous le plancher de la baraque 73. Il fut impossible de se donner rendez-vous le même jour à la chapelle : l'affluence de monde aurait immédiatement excité les soupçons. Quelques-uns d'entre nous seulement s'y trouvèrent réunis, et je me rappellerai toujours la physionomie et les regards de mes compagnons quand, entre les parois de bois nu, s'élevèrent les paroles : *Domine, saluum fax regem nostrum Albertum.* »

Ce témoignage-là, celui du professeur perdu au milieu des ouvriers et des pauvres gens, dans une baraque d'Allemagne, fut certainement un de ceux qui touchèrent le plus le cœur du Roi, parce qu'il venait de ceux qui n'eurent jamais rien à lui demander et qui ne lui donnèrent jamais que le meilleur d'eux-mêmes.

* * *

A un degré différent et sur un autre plan, Albert I^{er} a eu un grand faible pour les Juifs. Vers eux le poussait un premier sentiment irrésistible : la curiosité. Son esprit d'investigation le conduisait invinciblement vers ce qui était hors série et les Juifs étaient de cette catégorie. Quand un horloger israélite réparait pour lui une montre qui décourageait tous les autres horlogers, le Roi observait avec malice : « Encore une fois, il a fallu qu'un Juif s'en occupe. » Ce n'était pas seulement son goût de la mécanique qui le poussait, mais celui de l'énigme. Quel mystérieux destin guidait ainsi les enfants d'Israël à travers le monde ? La Belgique, pays catholique et bourgeois, en a toujours possédé fort peu. Ce pourquoi elle n'a jamais été possédée par eux. A côté de la Hollande, où les Juifs pullulent dans le négoce, et de la France, qui attire tous les émigrés du monde, la Belgique ressemble à une grande province, très dévote et très fermée, d'où les Espagnols ont proscrit les Juifs et qui n'en a admis de nouveaux que depuis fort peu de temps. Par là-même, la haute finance belge n'appartient pas aux Juifs. Quelques grandes maisons de Bruxelles leur appartiennent et ils excellent dans l'industrie diamantaire à Anvers. Léopold II, comme Edouard VII, s'en entourait volontiers et les anoblissait. Albert I^{er} y jouissait d'un prestige tout particulier et les comblait de mille prévenances discrètes. Mais ses préférences allaient aux grands cosmopolites, à tous les enfants vagabonds et tout-puissants de la fameuse tribu. Il les aimait pour leur divination singulière. L'un d'eux était de la suite du président Wilson en 1919. Le Roi trouvait le temps de le mander chez lui à 7 heures du matin, avant que la journée officielle eût commencé. Je tiens de lui que de ce jour-là naquit son aversion pour le traité de Versailles, dont il discernait les imprévisions avec une rigueur implacable : les Juifs sont des critiques effrayants et leur bistouri intellectuel convenait à la passion d'analyse du Roi.

Il va sans dire que ce penchant curieux pour la juiverie suscita des critiques en Belgique. Le plus intéressant, le plus cosmopolite de tous les Juifs de Bruxelles est sans contredit M. Daniel Heinemann. Pour comble, il n'est pas Belge, mais citoyen américain. D'origine purement franckfortoise, il vit en Belgique, Européen mystérieux, au milieu de ses collections et de ses techniciens. Son prestige est immense et inquiétant. Les bourgeois belges racontent sur ce Shylock des choses terribles. Le Roi qui n'aimait pas les hommes d'argent, le Roi qui vivait comme un ascète, avait un faible pour M. Heinemann et ne se gênait pas pour le montrer. Peut-être mettait-il à cette compagnie déconcertante, un peu d'innocente bravade. C'était un snobisme à lui. Ainsi défilèrent au Palais, reçus en audiences particulières, les plus étonnants sémites du monde, depuis les sionistes militants jusqu'au mathématicien Einstein. Le Roi estimait qu'auprès de ces hommes-là il y avait toujours quelque chose à apprendre. Il eût été certainement fort ennuyé de les voir tous s'établir à Bruxelles. Mais il avait la partie belle. Il se contentait de prendre à chacun ce que lui seul pouvait se permettre. De tous temps les rois et les papes ont été très indulgents aux enfants d'Israël. Les papes en ont toujours abrité quelques-uns dans leurs Etats et les rois leur ont confié des missions spéciales. Albert I^{er} y voyait un petit privilège personnel, réservé à l'Internationale des Rois. M. Franqui et M. Empain enrageaient de le voir faire des séjours avec M. Heinemann à Chamonix et le grand public belge se demandait avec inquiétude ce que pouvait avoir à faire M. Weissmann, le grand animateur du sionisme, reçu en audience au Palais. Le Roi s'amusait à laisser aller ces racontars et en tirait une petite satisfaction. Il voyait les Juifs un peu comme il allait en voyage, pour s'instruire et en même temps pour se délasser.

* * *

J'ai tâché de situer les hommes que le Roi voyait avec plaisir et ceux qu'il lui déplaisait de rencontrer. Il restait tous les autres, ceux qui ne l'apercevaient que de loin, et dont la voix ne parvenait pas jusqu'à lui. Le peuple ouvrier le sentait tout proche, parce qu'il avait sans cesse de nouvelles attentions pour lui. A chaque catastrophe minière, à chaque événement dans la vie ouvrière et sociale, le Roi était là. Les ouvriers le savaient Roi populaire. Ils ajoutaient même démocratique. On le voyait aux championnats de petite balle, de football, aux jeux athlétiques. Il félicitait les champions du cyclisme. A ses dignitaires il recommandait une assistance solennelle aux jeux de petite balle, pour qu'on ne pût accuser la Cour de réserver la grande cérémonie au Concours hippique, le rendez-vous classique des gens du monde. En cela, le Roi demeurait dans la tradition des souverains absolus de jadis, qui tiraient à l'arbalète au milieu des bonnes gens endimanchés. Ce côté peuple de la monarchie belge est peut-être celui qui lui a réussi le mieux. On peut regretter qu'elle n'ait pas régné plus au milieu des notables. On peut la louer d'avoir su régner au milieu des hommes aux mains calleuses. Je revois le Roi rue de Laeken, fêtant l'anniversaire d'un antique serment des Archers, au cœur de Bruxelles populaire. Il était très naturel dans ces moments-là et ses hôtes, cafetiers et petits commerçants, l'étaient comme lui. On pouvait dénombrer tous ses gestes. Aucun n'était emprunté, ni appris, ni apprêté. Il répondait aux compliments du président par un petit discours improvisé, sans notes, dit posément, plein d'à-propos, très bien achevé et composé. C'était charmant. Puis il signa au Livre d'Or et participa au concours. Enfin il trinqua le verre en main. Dans ce scénario populaire, il n'y eut pas une fausse note, pas une familiarité déplacée. Tout était du plus haut goût et tout cependant était belge et bruxellois. Ce qui prouve que ce peuple peut être lui-

même sans être bâfreur, hurleur ou relâché. Ses peintres ont une faiblesse pour les tableaux de ripailles. Le Roi détestait tout ce qui était relâchement ou mangeries. Il pouvait cependant être très Belge, aussi Belge que les cafetiers bruxellois de la rue de Laeken. Dans ces moments, où il n'était pas observé par la foule, il était vraiment ce que Lyautey appelle un seigneur, l'égal de tout le monde et vénéré par chacun.

Il lui manqua de savoir briller au milieu des femmes. Il en parlait volontiers, mais trouvait rarement le mot à leur dire. Ses propos, intéressants et piquants, trouvaient mal leur place dans un cercle. Au besoin il se faisait raconter des histoires gauloises par des hommes et en faisait force plaisanterie. Il adorait le potin inattendu, pour la drôlerie. Mais les anecdotes qu'il contait aux dames portaient rarement. Il eût dû se montrer avec elles tout à fait naturel, comme il l'était au milieu de ses bourgeois de Laeken. Alors on l'eût trouvé, ce qu'on appelle dans le monde, un type. Et tel il était en effet. Je ne connais rien de plus digne de lui que ce trait-ci. L'année qui précéda sa mort, il accepta de présider au Palais des Beaux-Arts un concert de charité donné par Paderewski. Un détail fit retarder la date du concert. Le Roi avait accepté de rendre visite aux Souverains anglais et de passer l'inspection des Inniskilting Dragoons, son régiment. Le jour dit, scrupuleusement, le Roi reparut à Bruxelles, et le soir, avec la Reine, il parut en habit au foyer du théâtre, la poitrine barrée du grand cordon de l'Aigle Blanc de Pologne. Le petit salon était rempli de personnalités officielles, M. Hymans, ministre des Affaires étrangères, titulaire lui-même de l'Aigle Blanc, fit remarquer en riant au Roi que ce cordon se portait non de gauche à droite, mais de droite à gauche. Le Roi, ayant constaté qu'il était en faute, prit la chose très au sérieux et tranquillement, devant tout ce monde en tenue de gala, tomba son habit et son gilet, détacha et remit son grand cordon réglementairement cette fois et se tournant vers le ministre de Pologne, M. Jackowski, lui demanda : « Est-ce bien ainsi ? »

Dans ces familiarités déconcertantes il était seul à éviter le ridicule et là où un simple ministre eût été choquant, à demeurer un seigneur. Son rôle était d'être à cheval au milieu de ses troupes. Dans un salon il avait l'air d'un officier démobilisé. Je ne connais qu'une seule circonstance où il préféra la société des dames à celle des soldats en armes. Ce fut à la revue des troupes italiennes qui accompagna les cérémonies du mariage de la princesse Marie-José à Rome. On lui amena le matin son cheval, tout harnaché, mais il le renvoya en prétextant qu'il avait mal au pied, et fut se mettre à la tribune réservée aux reines et aux princesses, affirmant galamment qu'il préférerait faire la cour aux dames. Mais les dignitaires romains ne s'y trompèrent pas. Le mal au pied était une maladie diplomatique... « Tout ce qu'il y a de plus diplomatique, racontait lui-même le Roi plus tard. Je ne désirais nullement que l'on me vît gambader (*sic*) au milieu de ces Allemands. Ma place n'est pas à côté de Ruprecht de Bavière. »

C'était la première fois, en effet, que la Cour de Belgique voyait officiellement les princes ennemis de 1914. Elle y avait consenti pour les cérémonies de salon et de protocole familial. Mais à cheval le Roi redevenait soldat, et il serait reparti pour Bruxelles plutôt que de figurer en armes à côté d'un prince allemand. Devant ces exigences-là il fallait que tout cédât. C'était un seigneur.

Ses costumes étaient faits chez Accent, le meilleur tailleur de Bruxelles. Mais les séances d'essayage du tailleur chez son Roi étaient d'un genre assez original. Le client endossait vivement une veste ou une jaquette et la dépouillait aussitôt en disant : « Oui, ça ira très bien, ça ira très bien... C'est bien suffisant. » Le coiffeur était l'objet d'une sollicitude particulière parce qu'il

causait. C'était par lui qu'on se tenait au courant. Je me demande quels autres charmes le Roi pouvait trouver à ce coiffeur. Peut-être était-ce plutôt un barbier ! En tout cas, le Roi n'en parlait jamais sans éloges, comme des compartiments de troisième classe en Suisse. Il aimait expliquer cette prédilection. « En Belgique, c'est malheureusement impossible. On me reconnaîtrait tout de suite, mais en Suisse j'y trouve un divertissement très agréable. En première classe je n'apprends rien. En deuxième je m'ennuie. En troisième au moins les gens se font liants et gentils. »

Les jardiniers de Laeken ont eu toutes ses préférences. J'ajoute que les jardiniers de Laeken ne sont pas des primaires et que leur chef, M. Paras, qui vit au milieu des plantes royales depuis soixante ans, est à sa manière, un savant, et en tous cas un homme d'une grande expérience. Le Roi en avait fait un véritable ami. Il flânait avec lui au milieu des arbres, comme il flâna un jour à Hambourg, pendant deux heures (c'est la seule fois depuis la guerre qu'il se promena en Allemagne) et une autre fois à Rome, au moment du mariage de sa fille, trouvant un vrai plaisir de collégien à reconnaître ses portraits aux vitrines de toutes les boutiques. Dans ces moments, lui qui n'aimait pas les hommes, se reprenait à les examiner et à les écouter. A Hasly Horn, il aimait prendre le train de Lucerne très tôt, ce qui l'obligeait à partir à pied, tout seul, portant lui-même sa petite valise sous une pluie battante. Dans la montagne il s'associait de préférence à des ascensionnistes jeunes. Là il lui arriva de cheminer avec des jeunes filles. « J'ai lié connaissance avec l'une d'elles, disait-il, une étudiante suisse, et nous avons logé dans le même gîte. Je me hâte de vous dire qu'elle a été parfaitement convenable. »

On l'a vu danser une fois. Encore n'était-ce pas à Bruxelles, mais à la Cour de Madrid et il s'agissait du quadrille des lanciers. Cela lui allait comme un costume de pierrot. Le roi Alphonse excellait à ces divertissements. La reine Elisabeth s'évertuait à guider les pas de son illustre époux, sans aucune espèce de succès. Il se trouvait ridicule et cela ne lui déplaisait pas. Ce même jour, le roi Alphonse voulant plaire à la reine Elisabeth, prit lui-même le commandement d'une compagnie d'honneur et défila à sa tête devant la Reine. Ce fut fait avec élégance, mais avec un certain manque de sérieux et une emphase facile qui convenaient mal au roi de La Panne, en tenue khaki. Celui-ci avait trop souvent risqué sa vie au milieu des compagnies d'infanterie, pour apprécier ces manières de carrousel, quoiqu'il fût reconnaissant au roi d'Espagne de ses généreuses interventions en faveur des Belges opprimés par l'Allemagne. Le courage sous toutes ses formes le séduisait toujours mais il n'aimait pas qu'on en parlât. De Guillaume II il a dit souvent : « Celui-là, je n'en parlerai pas » comme d'une quantité négligeable. Deux ou trois fois il a laissé tomber : « Oui, c'était un lâche » et il passait aussitôt à un autre sujet.

Je ne sais pas de condamnation plus effroyable que cette phrase-là, dite sur un pareil ton.

J'accumule ici ces détails qui édifient ma thèse. J'en retiens encore un. A Charleroi, en 1930, au milieu des acclamations, il a dit et répété à ses voisins de carrosse ? « Pas de casquettes... C'est une foule où je ne vois pas de casquettes... Rien que des bourgeois... » Ce qui était faux. Ces braves gens étaient des ouvriers d'usine, endimanchés et qui criaient *Vive le Roi!* de tout leur cœur en brandissant des chapeaux achetés dans des magasins à bas prix dans les faubourgs. Il voulait voir du peuple partout et le cherchait encore, même quand il était au milieu de lui. Ce fut peut-être le véritable drame du règne.

On le surprit douloureusement quand il apprit qu'un anarchiste avait tenté d'assassiner le prince Humberto, venu pour les fiançailles officielles. Le messager vit le visage du Roi se contracter.

Puis il ajouta : « C'est un Italien. » Le Roi fit simplement « Ah... » et son visage se détendit dans un grand soulagement. C'était un vrai Belge. J'ignore ce que pensaient de lui tout au fond d'eux-mêmes les hommes politiques qui ont le plus usé de sa confiance. Je sais que M. Vandervelde, admis le matin de sa mort à pénétrer dans la chambre mortuaire, en sortit bouleversé, quittant ce spectacle à reculons, dans une attitude d'extraordinaire déférence, et il savait que personne ne pouvait l'apercevoir dans cette attitude, sauf l'officier de service qu'il ne connaissait pas. Je sais que le Roi s'emporta quand il apprit qu'à Bruges des énergumènes avaient sifflé la jeune duchesse de Brabant le jour de sa Joyeuse Entrée! Mais je connais aussi le meneur de ces égarés. Sur sa table de travail une médaille de la reine Astrid préside à ses travaux, une médaille qui ne le quitte plus, comme un remords.

Je pourrais continuer longtemps ce chapitre. Je termine par un seul trait, que je tiens de M. Chapuizat, directeur du *Journal de Genève*. En novembre 1918, quand les trônes tombaient en Allemagne, jetés bas par le grand vent de la défaite révolutionnaire, les nouvelles parvenaient difficilement au quartier général de Lophem. Le Roi reçut M. Chapuizat, dont il appréciait les qualités d'informateur et qui lui apportait des nouvelles d'Allemagne. On énuméra les trônes qui s'effondraient. Le Roi demanda : « Et Wurtemberg? »

« Celui-là, dit M. Chapuizat, il a simplement abdiqué... »

« Ah! dit le Roi! Comme on démissionne d'un conseil d'administration? Dans notre situation, monsieur, on se fait tuer à la tête de ses troupes ou bien on se fait fusiller... »

Conseil d'administration! On se fait tuer! Cela fut dit d'une voix sifflante, avec un mauvais air sarcastique. Si l'on veut savoir ce que le Roi pensait de lui-même et de son peuple, c'est là qu'il faut chercher. On saura alors ce qu'il entendait par « Les gens dans notre position ». C'était un Roi, simplement.

CHARLES D'YDEWALLE.

En quelques lignes...

La dynastie suédoise des Vasas

Gustave V de Suède vient de passer dans nos murs quelques journées qui lui auront permis de mesurer à quel point Astrid, la Reine au sourire, avait su révéler aux Belges le charme poétique de son pays de mouettes et de lacs.

L'adoption de Bernadotte par Charles XIII mettait fin, au commencement du siècle dernier, à cette dynastie des Vasas qui devait laisser dans l'histoire de Suède et d'Europe au moins trois grands noms : Gustave-Adolphe, Christine sa fille et Charles XII.

Les Vasas tirent leur nom d'une botte de paille (en suédois : *vase*) qui figure sur leur écu. Et ce sont bien, en effet, des gentils-hommes campagnards. Longtemps, l'Europe put les considérer comme des hospodars qui chassent sur leurs terres et lutinent, à l'occasion, la fille du fermier. Le chef de la monarchie héréditaire, Gustave I^{er}, a le tempérament aventureux. Il s'est évadé de captivité, a rallié autour de son panache les seigneurs de

Dalécarlie qui s'entendent au noble jeu des armes. C'est ainsi que prend racine une souche de conquérants.

La plupart des Vasas ont le goût de l'aventure, le sens de l'offensive. Ils sont aussi très tourmentés par le problème religieux. Fidèles, en général, au luthéranisme. Bien que le roi Jean, troisième de la dynastie, ait penché en faveur du catholicisme, qui était la foi de sa femme, une princesse polonaise. Contre le roi Jean, le plus jeune fils de Gustave Vasa prendra la tête de l'opposition. Et c'est de lui que naîtra le fameux Gustave-Adolphe. Mais, par un retour ironique des choses, Christine, la grande Christine, fille et héritière de Gustave-Adolphe et du trône des Vasas, abjurera la religion de ses pères. Des Jésuites la convertiront au catholicisme. Et elle terminera sa vie à Rome.

Quelle que soit leur attitude, d'ailleurs, en face du fait politique ou devant le problème religieux, tous ces Vasas, au type nordique si accentué, ne manquent ni d'allure, ni de grandeur. La Suède leur doit d'avoir exercé, aux rives de la Baltique, une influence qui devait se faire sentir jusqu'en Pologne, jusqu'en Allemagne. Le peuple avait compris la consigne de ses princes : il acceptait la « permission de puissance ».

Gustave-Adolphe

Sa mort héroïque à Lützen le fit entrer dans la légende. Le roi-soldat, qui avait si souvent bravé les balles sur le champ de bataille, s'était laissé emporter par son impétuosité naturelle en pleine charge de cavalerie. Des Impériaux l'achevèrent à coups de sabre et de poignard, sous les yeux de son page atterré, comme il gisait sur le théâtre même de sa victoire.

L'imagerie a popularisé le geste de la tête rejetée en arrière. Car ce Vasa se distinguait entre tous par une activité débordante. Gustave-Adolphe avait comme un besoin physique de parler, de convaincre, d'agir. Pour prendre son interlocuteur à témoin de la véhémence de ses opinions, il avait l'habitude de se frapper la poitrine. Ses accès de colère étaient terribles. Et l'on a conservé de lui des harangues où il dit leur fait aux tièdes et aux couards dans un langage dont la verdeur rappelle celle des plus fanatiques « prédicants ». En matière religieuse, d'ailleurs, et quoique fidèle à la Confession d'Upsal, le roi se montrait partisan d'une large tolérance.

La Suède, sous son règne, ne connut guère de repos. Cependant Gustave-Adolphe, qui savait se battre comme un lion, savait aussi apporter, dans les relations diplomatiques, la prudence du serpent.

Longtemps il refusa de prendre femme : « Les fiancées auxquelles j'ai à faire, disait-il en riant, sont les citadelles de Russie. » Un amour de jeunesse pour la fille du Grand-Sénéchal, Ebba Brahe, ne fut point couronné par le mariage. Coïncidence piquante : le propre fils de cette Ebba Brahe, laquelle avait fini par trouver un époux, sera aimé de la reine Christine!

Christine de Suède

Elle a surtout passé à la postérité sous les traits — un peu pédantesques — de la reine des philosophes. Chacun sait qu'elle fit venir à la cour de Suède Descartes qui s'ennuyait dans son « poêle » de Hollande. Mais Descartes avait peur du froid, et il trouvait que les Suédois manquaient de vivacité.

Christine avait tout juste six ans quand son père fut tué à Lützen. Pendant sa minorité, elle fut confiée à un docteur et maître en théologie qui lui enseigna le rudiment. Plus que le rudiment : car Christine écrira en fort bon latin des lettres aux Etats, et elle a lu Tite-Live. En repassant par Paris, après son

premier pèlerinage *ad limina*, Christine ne se sentira pas du tout dépaysée. Au siècle de La Rochefoucauld, elle commettra des maximes qui ont de la solidité et de l'élégance. En voici une, entre beaucoup d'autres : « L'honnête homme n'est jamais offensé que par lui-même. »

Un film célèbre de la vedette Greta Garbo a répandu dans le grand public l'image d'une Christine androgyne, qui porte des vêtements masculins et scandalise le peuple par ses airs garçonnières. En réalité, si elle se déguisa quelquefois en jeune cavalier, Christine gardait toujours sa jupe. Elle connut, au cours des neuf ans et demi de son règne, quelques aventures amoureuses : avec son cousin, avec le fils d'Ebba Brahe. Mais la reine n'oubliait jamais la dignité de la couronne. Les plus malveillants ne purent la convaincre de forfaiture.

On a multiplié les interprétations romanesques du meurtre de Monaldesco. Ce gentilhomme de la suite était un traître. Quand elle eut découvert la trahison, Christine, qui avait l'audace d'une vraie Vasa, n'hésita pas à le faire mettre à mort dans une galerie du château de Fontainebleau, où elle était de passage.

Le conflit entre le trône et la Foi prend, chez cette jeune souveraine de vingt-neuf ans, des proportions shakespeariennes. Cependant, dès qu'elle s'est rendue aux arguments des Pères Jésuites, dès qu'elle a reconnu la supériorité du catholicisme, Christine ne balancera plus un instant. De ses propres mains, elle enlèvera la couronne et, devant le Conseil, elle apparaîtra, pâle et frêle, dans sa robe de satin blanc.

Les dernières années de sa vie, Christine les passe à Rome, dans ce palais Corsini qui domine la colline du Janicule. Elle s'est entourée de Gobelins de prix, de toiles de ces peintres hollandais et flamands qu'elle préfère à tous les autres. Ses livres sont choisis. Elle fonde une Académie.

Elle aurait désiré être enterrée dans une très simple église, sans la moindre pompe. Mais une décision du Souverain Pontife valut à la reine convertie le riche tombeau qui s'élève sous les lambris dorés de Saint-Pierre de Rome.

Premiers crocus

Je les ai vus. Tout à l'heure. Comme je traversais le Jardin Botanique. L'eau de l'étang est encore toute grise. Les jardiniers ont souillé les plates-bandes de paille et de fumier. Les pierrots ne croient pas aux surprises de ce soleil de la Chandeleur. On dirait qu'ils se confient, entre deux « cui-cui », de ces proverbes où il est aussi question, comme chez les hommes, du « soleil qui luit sur l'autel » et de l'« hiver qui reprend vigueur ».

Mais les crocus, pâles et audacieux, sont là. Je les ai comptés. Ils sont douze. Pauvres crocus! Février est le mois des frimas. Et Mars est tout chargé d'un sac de giboulées. Les douze crocus d'un mauve pâle sont condamnés. Je sais bien qu'ils mourront, au prochain souffle glacé. Demain, peut-être?... N'importe! Ils ont voulu, de leur tige frêle, de leur corolle doucement obstinée, ce miracle de braver l'aquilon et d'annoncer le printemps, qui est la consolation des pierrots et la verte espérance des hommes.

Le droit de guérir

Que vaut, au point de vue légal, une ordonnance de médecin? Ce petit bout de papier doit-il être exécuté à la lettre? Contraindra-t-on le patient à ingurgiter, par le haut ou par le bas, les drogues ou les lavements; à subir le fer, le feu, les régimes?

Pour la première fois peut-être le cas vient d'être porté à la barre d'un tribunal. Dans une ville du midi de la France le pensionnaire d'un hôpital traîne à la barre le médecin en chef.

De quoi se plaint-il? Du traitement infligé. Le docteur a mis l'hospitalisé au régime. Trouvant sans doute qu'il a une trop forte pression artérielle, il lui a supprimé la viande, le vin, le sucre, le sel, les épices, le café, tout ce qui donne un peu de ragoût aux digestions monotones.

Résultat : le patient, réduit aux purées et aux nouilles, a réclamé l'ordinaire de ses voisins. Les infirmiers, fort du texte, ont refusé. Quand il demande du bifteck, on lui apporte des épinards. Il leur a jeté au nez cette luzerne en hachis. Il a envoyé du papier timbré au directeur et au médecin.

Cette affaire, les juges l'ont remise à huitaine. Avouons-le : une semaine, ce n'est pas beaucoup, pour ajuster leurs bésicles et en frotter les verres. Le cas dépasse de beaucoup l'anecdote. Les ordonnances médicales ont-elles une puissance sans limite? Dans les hôpitaux, bien entendu! Car chez lui le malade peut toujours renvoyer son médecin et en prendre un plus optimiste, comme il change de pâtissier ou de cuisinière.

On répond :

« Il y va de la santé de l'hospitalisé; s'il continue à absorber carnage et pinard, il périra avant le temps. »

On réplique pour lui :

« Mais s'il aime mieux une vie courte et bonne qu'une vieillesse affamée et maussade! Prenez garde : si vous décrêtez un droit absolu sur son régime, si vous prenez hypothèque sur sa bouche, sur son estomac, il n'y a aucune raison pour que vous ne réclamiez pas, comme vous appartenant, le reste de son corps. Le médecin a-t-il le droit de couper, sans son autorisation, la jambe du patient? Non! Pour un accident d'auto, par exemple, quand le blessé est apporté sur le marbre à moitié mort, on en use comme pour un enfant, comme pour un mineur. Mais s'il s'agit de quelqu'un dans la plénitude de sa raison? A-t-on le droit de faire le bonheur des gens malgré eux? Ce serait la dictature de l'euphorie. Mais alors, quand le cas est désespéré, le médecin aurait-il le droit de supprimer, à l'aide de quelques piqûres, comme s'il s'agissait d'un chien ou d'un chat, les douleurs et la vie du patient? »

Le cas a été jugé plusieurs fois en Cour d'assises. Il s'agissait de mères trop tendres, qui avaient, sur leur demande, tué leur fils atteint de maux incurables et intolérables. On a généralement acquitté ces meurtriers affectueux. Mais la loi divine demeure, malgré le caprice du jury. Tout homme peut dire, après sa majorité : « Mon corps est à moi. »

Hélas! il y a la seconde enfance, où l'on ne sait plus ce que l'on dit.

Monsieur réclame

Les idylles modernes ne s'achèvent pas sous des pétales de roses, comme les antiques, mais sous les feuilles de papier timbré. Ce ne sont pas les anges joufflus qui soufflent, les zéphirs, mais les huissiers. Exemple : Mrs Simpson, ex-reine d'Angleterre, intente un procès à son pseudo-cousin, le mémorialiste qui, d'une plume commerciale, a broché de fades souvenirs sur elle. Il a représenté la cousinette, quadragénaire, en train de se requinquer dans son cabinet de toilette, de s'épiler, de se faire masser, de se farder... Mais l'argent n'effacera pas le ridicule. Et pourquoi la favorite de l'ex-roi d'Angleterre a-t-elle patronné, autorisé cette spéculation pour midinettes sentimentales? A-t-elle eu part à la recette? C'est un bon cousinage que l'argent. Si elle a partagé le chèque, pourquoi ne partagerait-elle pas les déboires? Rien de plus juste!

Et cet excellent M. Simpson fait, lui aussi, un procès. Il poursuit en diffamation une dame de la société anglaise. Il lui réclame

d'imposants dommages-intérêts. De M. Simpson, on ne savait absolument rien, sinon qu'il était le mari de Madame, et en instance de divorce. C'est à cause de ce divorce que M. Simpson envoie du papier timbré à Mrs Joan Sutherland, femme d'un colonel. « L'action intentée par M. Simpson, précise le *Daily Mail*, se fonde sur certaines paroles que Mrs Sutherland aurait prononcées, devant un groupe d'amis, dans un restaurant très fermé et exclusif du West-End, au sujet de la procédure de divorce introduite par Mrs Simpson — procédure qui aboutit, on s'en souvient, à un « décret visi » en faveur de Mrs Simpson, ce décret comportant une seconde décision qui doit le rendre « absolu » dans un délai fixé par le juge. »

Il faut un peu clarifier ce galimatias judiciaire. Les juges d'outre-Manche sont aussi noirs que ceux d'ici, dans leurs explications. Quelles paroles blessantes pour M. Simpson furent prononcées par Mrs Sutherland dans un restaurant qu'on dit très fermé? Que serait-ce si toutes les portes et les fenêtres avaient été ouvertes? Cette Mrs Sutherland est, paraît-il, d'une très grande beauté, et son mari dirige cinq compagnies de thé. Dès qu'il a reçu le papier timbré, il a pris le bateau pour les Indes. L'acte judiciaire lui a produit l'effet d'un thé purgatif. Et Madame a fait comme son mari. Elle s'en est allée de son côté et elle garde le bec cousu. Il est bien temps!

Quelles paroles a-t-elle proférées trop haut? Probablement celles que toute l'Angleterre prononce tout bas : à savoir que le divorce Simpson est un divorce de complaisance. Voilà pourquoi le mari réclame dommages et intérêts. Il entre en scène, il fait la quête. C'est bien son tour. Il dit :

— Eh! quoi! Tout le monde touchera de la galette et jusqu'au faux cousin qui aura sa photographie en vedette dans les gazettes. Et rien ne tomberait pour moi de la corne d'abondance!

Les risques du romancier

Ce romancier a écrit sur les jeunes filles contemporaines un roman à prétentions historiques et hystériques. Il l'a truffé de lettres scandaleuses. Il ne les a pas imaginées, déclare-t-il. Il a simplement cueilli ces scabreuses épîtres dans la collection des poulets qui lui ont été adressés. Résultat : les diffamées se sont jetées sur sa diffamation comme la misère sur le pauvre monde, et l'auteur, qui n'avait jusqu'ici, connu que des succès d'estime, a atteint le grand public avec un livre dont les passages les plus pimentés ne sont pas de lui.

Mais on lui fait un procès. On lui réclame quelque cent mille francs de dommages et intérêts. Qui? Les jeunes personnes dont il a provoqué les confidences équivoques? Non, un héros, triste héros, un velléitaire. Ce personnage est-il d'imagination? L'auteur n'en a pas beaucoup, car l'imagination est une forme de la sensibilité. Le sûr, c'est que ce personnage se trouve, à la lettre, nom et prénom, dans le Bottin mondain. Et il a envoyé au bruyant romancier ses vœux de bonne santé sur papier timbré. Il souhaite que le tribunal lui donne une centaine de billets pour le dommage moral causé à son renom.

Si les juges suivent la jurisprudence à la mode — car il y a une mode pour tout, pour la politique, pour la littérature, pour la jurisprudence — le romancier, diffamateur des jeunes Françaises, devra écrémé sa recette d'une imposante indemnité. En vain plaidera-t-il :

— Je n'ai jamais pensé au plaignant. J'ai imaginé les voyelles et les consonnes qui forment son nom.

On lui répondra :

— Tant pis pour vous! Il fallait, avant de donner le bon à tirer, vous assurer qu'il n'y avait pas dans le monde, un contribuable de ce nom. Vous lui devez une part de la recette.

Aux grands âges classiques, au XVII^e siècle, au XVIII^e siècle, les faiseurs de portraits, les dramaturges, les satiriques, l'avaient bien aisée. Ils affublaient leurs personnages de noms de fabrique grecque ou romaine. C'était Philis, c'était Clélie, Dorival, Floridor... Mais nous sommes des réalistes. Il nous faut pour héros des noms vraisemblables, si vraisemblables que nos auteurs sont poursuivis pour diffamation.

Daudet avait d'abord donné pour nom à son héros dans la revue où il publia la fameuse galéjade, *Barbarin de Tarascon*. Et, de Tarascon, Barbarin lui écrivit : « Me voilà! que vous ai-je fait? » Et Daudet fut obligé de changer Barbarin en Tartarin, bien heureux qu'il n'y eût pas un Tartarin au pays de la tarasque.

En ces âges naïfs, on se contentait de protestation. Aujourd'hui les diffamés veulent de l'or. Il n'est scandale qui ne soit lessivé dans le Pactole.

L'article 1420

De temps en temps, on lit dans un coin de journal provincial que M. Un Tel ne répondra plus des dettes de sa femme, laquelle a déserté le domicile conjugal. Si elle fût demeurée à la maison, fidèle, aurait-elle eu le droit de faire danser l'anse du panier? De se ruer en toilettes, chapeaux, voilettes, robes de jour, robes du soir, lingerie, produits de beauté, d'outrepasser le budget de son pauvre homme? Elle pourrait dire : « Depuis le sacrement, nous ne formons qu'un corps et qu'un cœur. Pour un cœur et pour un corps il ne faut qu'une bourse. »

Le tribunal civil de Paris vient de rendre un jugement qui limitera désormais les imaginations pécuniaires de nos compagnes, s'il n'est pas cassé en appel. Un grand couturier de la rue de la Paix — entre nous, cette rue de la Paix, avec ses bijouteries, ses marchands de frivolités, c'est pour les pauvres maris la rue de la Guerre — réclamait à une jeune femme une douloureuse de 35,000 francs pour fournitures, au cours de l'année, de robes, fourrures, affiquets. Les juges se sont informés du loyer que payait le jeune ménage. Réponse : 11,000 francs.

« Bon! ont-ils décrété. La note du couturier de 35,000 francs sera ramenée à 10,500. Car, ont-ils motivé, lorsqu'un couturier fait à une femme un crédit excédant sensiblement les ressources de son ménage, le mari n'est pas tenu, de par l'article 1420, à payer l'intégralité de la somme réclamée.»

Si j'eusse siégé dans ce procès, je me fusse informé non seulement du loyer de la communauté, mais encore des dépenses vestimentaires de Monsieur. Combien, dans son année, a-t-il déboursé pour ses habits, redingotes, cravates, caleçons, chemises mouchoirs? Y en avait-il pour 35,000 francs?

« Vous n'y entendez rien, me disaient les dames. Ce qui coûte cher du côté du mari, ce ne sont pas ses vêtements, mais ceux de ses poules. C'est très joli de réduire la garde-robe de Madame. Mais si cette Agnès est fichue comme un as de pique, Monsieur lui donnera pour son petit Noël, une paire de cornettes. C'est pour le bon motif que les dames légitimes sont coquettes. » Du moins le soutiennent-elles! Car elles ne devraient s'habiller que pour monsieur. Tout cela est très compliqué. Et le couturier?

Tant pis pour lui! Il a fait le serpent, il a tenté cette pauvre Eve non pas avec une pomme, mais avec des robes à prétentions romantiques. « Voulez-vous voir nos collections, madame et chère cliente? C'est un arc-en-ciel. » Et de faire défiler devant la jeune épouse fascinée l'escouade des mannequins, qui tanguent, cambrées, le sourire professionnel aux lèvres et le petit doigt en pigeon vole :

Voici « premier aveu »... « Brise d'Avril »... Après c'est « Pudeur de Juin »... « Nuit d'Octobre. »

Et puis c'est la note arithmétique, sèche comme une trique.

Une œuvre monumentale et exemplaire

« Portugal »

PAR

GONZAGUE DE REYNOLD

L'avez-vous remarqué? Dans la lutte des idées politiques, laquelle tourne de plus en plus au drame passionnel, avec toute l'absurdité, toute l'inintelligence effrénée qu'évoque cette expression, il est très rare que l'exemple du Portugal soit invoqué par les belliqueux « antifascistes ». Ces messieurs préfèrent de beaucoup fonder leur condamnation des régimes d'autorité sur des arguments relatifs à l'Allemagne, à l'Italie, voire à la Russie soviétique. Sentiment qu'explique à suffisance la résistance qu'oppose M. Salazar aux entreprises de déformation malveillante, auxquelles un Mussolini, par exemple, se prête beaucoup plus complaisamment. Il est difficile de faire passer aux yeux du monde le dictateur portugais pour un abominable tyran, ni la condition actuelle de ses concitoyens pour un dégradant esclavage. De plus, certains aspects de la révolution lusitanienne les plus caractéristiques d'ailleurs, ne sont pas sans gêner considérablement les « catholiques de gauche » qui prétendent identifier en général la cause de la démocratie internationale avec la défense de la personne humaine.

S'il existe quelque endroit où cette défense n'ait que faire, parce que les principes mêmes de l'Etat garantissent les droits qu'elle prétend sauvegarder, c'est le Portugal. Songez donc : on a pu y abolir le système des partis, y remplacer le parlementarisme par la représentation nationale et l'économie libérale par le corporatisme sans y provoquer aucune de ces catastrophes, dont la dignité de l'homme est victime, que prédisent, dans les derniers pays démocratiques, aussitôt qu'il est question d'une réforme politique, tous les partisans du *statu quo*! Depuis que le grand changement de 1926 a fait disparaître, d'Elvas à Oporto, toutes les soi-disant protections intangibles de la liberté, de la moralité et de la personnalité, on ne sache pas que ces valeurs spirituelles aient donné, le spectacle d'un effondrement épouvantable et que, par exemple les intérêts religieux aient subi quelque atteinte que ce soit. Au contraire!... Constatation qui ne fait que couronner une large enquête, portant sur tous les aspects de la vie portugaise, et conduisant bon gré mal gré à des conclusions uniformément optimistes.

Nous en sommes bien fâché pour les chrétiens socialistes et pour les chrétiens libéraux, mais il est impossible de nier que le régime salazarien a abouti d'ores et déjà à de merveilleux résultats, tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre économique, dans l'ordre moral et dans l'ordre social. Il n'y a pas, à l'heure actuelle, une seule nation occidentale qui se porte mieux, de tous points de vue. Et quant à la liberté, ou mieux : quant aux libertés véritables, elles s'y avèrent au moins aussi honorées que sous d'autres régimes qui respectent surtout, à y regarder d'un peu près, la liberté de nuire à autrui, la liberté d'être injuste, la liberté de désespérer du lendemain, de se salir l'esprit ou de mourir de faim.

Ah! bien entendu, tout le monde ne se déclare pas, au Portugal, pleinement satisfait d'un nouvel état de choses. Dans la petite minorité des opposants on remarque notamment, comme par hasard, « certains démocrates-chrétiens dont l'hostilité à Salazar paraît peu intelligente et par ailleurs ingrate : ces messieurs vou-

draient-ils revenir au temps de la république anticléricale et persécutrice?... Ils paraissent de ces gens, très nombreux, pour lesquels il est plus pénible d'accepter le bien que le mal... Mais laissons ces démocrates, qui ne sont que des attardés... » Ces lignes, qui n'atteignent pas seulement certains catholiques lusitaniens, et qui seraient d'actualité dans presque tous les pays du monde, se peuvent lire dans le magistral ouvrage que M. Gonzague de Reynold vient de consacrer au *Portugal*, ouvrage dont cette *Revue* a eu le privilège de publier, en primeur, les principaux chapitres. (Editions Spes, Paris).

* * *

De cet ouvrage extraordinairement lucide on peut dire qu'il résout une fois pour toutes la question portugaise telle qu'elle se pose dans l'imagination des élites occidentales. Dorénavant, tout homme cultivé sait ce qu'il faut penser au juste en l'an de grâce 1937, de la patrie de Camoëns. Le témoignage que nous apporte le brillant auteur de l'*Europe tragique* a d'autant plus de valeur qu'il s'entoure de toutes les précautions qu'inspirent l'esprit scientifique et l'esprit poétique, ce dernier étant entendu au sens de faculté de communiquer directement avec la pensée et la sensibilité humaines. La méthode de M. Gonzague de Reynold ne se serait pas montrée aussi efficace si elle n'avait été mise au service d'une puissante intuition.

C'est à travers la géographie et l'histoire que le « pèlerinage passionné » qu'on nous raconte se dirige vers la nouvelle Lisbonne. Avant de se demander ce qu'est le Portugal moderne, M. de Reynold a voulu savoir ce qu'est le Portugal éternel et comment il s'est fait, défait et refait au cours des âges. Le phénomène Salazar n'est qu'une résultante, à laquelle on pourrait découvrir des précédents singuliers à trois et à cinq siècles d'ici. Car ce n'est pas la première fois que l'antique Lusitanie fait peau neuve. Ce n'est pas non plus la première fois qu'elle se donne un gouvernement autoritaire, ni que la corporation préside à son organisation sociale. Peu de peuples ont eu recours plus souvent à l'expédient de la dictature; expédient qu'il faut se garder de confondre, fait remarquer à juste titre M. de Reynold, avec le mysticisme totalitaire, lequel tend à s'imposer même aux nations dites libérales : l'esprit Front populaire en est l'exemple le plus évident.

Rien n'était plus éloigné du nationalisme sentimental et grégaire que la « tyrannie éclairée » de Pombal, ou que le règne, merveilleusement équilibré et nuancé, de la dynastie d'Avis. Cette maison royale, la plus glorieuse qu'ait connue le Portugal, ressemble fort à notre maison de Bourgogne, laquelle se trouva à l'origine devant le même problème que résolurent les premiers rois lusitaniens : transformer un grand fief médiéval en nation moderne. Là-bas ce furent aussi des princes bourguignons qui menèrent à bien cette entreprise, dans laquelle échoua chez nous la descendance de Philippe le Hardi. Mais le Portugal connut tout de suite une autre épreuve, celle de l'expansion coloniale et des grandes conquêtes fondées sur la puissance maritime.

Aujourd'hui que le grandiose étincellement de l'universalisme portugais s'est éteint, il n'en reste pas moins, dans l'imagination des compatriotes de Vasco de Gama et d'Albuquerque, une exaltante image. Un pays qui fut aussi grand, et dont les habitants n'ont pas renoncé à l'idée de grandeur, demeure digne de tous les retours de la destinée, de tous les renouveaux de la gloire. Pour M. Gonzague de Reynold, l'avenir de ce pays est sans doute l'un de ceux qui nous ménagent le plus de surprises. L'hygiène politique et morale imposée par Salazar est en train de régénérer les petits-fils des héros de *Lusitades*; les vices et les faiblesses de caractère auxquels une longue période de richesse excessive ou d'excessive infortune les avait induits sont en voie de dispari-

tion générale. La vieille chanson des « *saudades* » change de ton : elle se fait allègre, vivace, volontaire. Le danger espagnol, qui a pris récemment un aspect subversif et idéologique, contribue à tenir en éveil un peuple qui s'est trop longtemps complu dans la sécurité. La renaissance universelle des races latines fera le reste.

A l'heure où notre peuple et notre pays sont aux prises avec des nécessités fort pareilles à celles qui ont orienté si heureusement le Portugal, le maître livre de M. de Reynold ne saurait être lu avec trop d'attention par tous nos compatriotes. Ils y trouveront — outre les agréments d'un esprit délicieux et d'une langue diaprée — mille raisons de réfléchir à ce qu'on appelle chez nous la réforme de l'Etat, et aux conditions qu'impose à cette réforme une expérience historique aux directrices de laquelle nous tenterions vainement d'échapper. Il ne s'agit pas de savoir si notre goût nous porte vers le « fascisme » ou l'antifascisme, vers le régime des partis ou vers la disparition des partis. Il s'agit de choisir des moyens propres à nous conduire naturellement au but, — lequel transcende évidemment l'ordre politique, — non des moyens propres à nous en éloigner naturellement. Ce choix est indépendant des circonstances accidentelles, des intérêts immédiats, des théories, des disciplines. Il est affaire avant tout d'indépendance et de volonté. Telle est la « leçon de Salazar ». Puisse-t-elle — nous, Belge, le répétons avec M. de Reynold, Suisse, — puisse-t-elle ne pas être perdue!

ROBERT POULET.

Le problème des colons belges au Congo⁽¹⁾

C'est présentement un axiome que le Congo doit être occupé par des colons belges. L'axiome est basé sur les aspirations des Belges et sur l'évolution des idées en Europe.

Beaucoup de Belges désirent s'établir au Congo : le pays est riche et le Belge est disposé à s'expatrier. Il préfère aller dans un pays qui est le sien, surtout à une époque où les autres pays appliquent de plus en plus le protectionnisme et le nationalisme. Cette préférence est presque une nécessité.

L'évolution des idées en Europe se manifeste principalement sur le terrain économique, social et juridique. Les richesses coloniales doivent être mises en valeur; le commerce et l'industrie sont des facteurs puissants de civilisation; les besoins des Etats civilisés, en produits et en matières premières, doivent être satisfaits; les colonies doivent donc être occupées et exploitées... Les droits acquis doivent, au point de vue juridique, être réglés et conciliés avec les besoins économiques et sociaux; et il n'est plus permis de se prévaloir de droits acquis pour garder des richesses improductives.

La pression des aspirations du peuple belge et de l'évolution des idées est telle que le Gouvernement s'est rallié ouvertement

(1) L'auteur de cet article, M. Jacobs résida, à partir de 1911, pendant près de vingt ans au Congo. Il a fait, en 1936, un voyage en auto par l'Union Sud-Africaine, les Rhodésies, le Congo, l'Uganda et le Kenya. Il en a rapporté des notes qu'il a résumées en partie ici pour exposer le problème des colons belges au Congo.

au principe de l'occupation effective du pays par des colons belges. Il n'a d'ailleurs pas pu perdre de vue qu'à l'intérieur du pays et aussi vis-à-vis de l'étranger le colon constitue le défenseur attitré des droits de la Belgique.

* * *

Situation actuelle du Congo au point de vue colonisation.

Le Congo est occupé entièrement. L'administration s'y étend partout; elle maintient l'ordre; elle protège les institutions indigènes; elle veille aux cultures indigènes; elle a construit des routes, des ponts et des quais; elle s'occupe de l'hygiène, de l'enseignement, du travail; elle protège les missions; elle assiste le commerce et l'industrie.

Les sociétés ont construit des chemins de fer et établi des lignes fluviales, des banques, des exploitations minières, des industries, des plantations...

La justice est organisée et elle jouit d'une grande considération. L'armée assure la tranquillité.

Les richesses coloniales du sol et du sous-sol sont exploitées et les statistiques exposent des mouvements importants de valeurs.

L'exploitation de la Colonie est faite par des sociétés et non pas par des particuliers. Les sociétés amènent au Congo des agents qui ne résident dans la Colonie qu'en vertu de leur contrat et pour le temps fixé par le contrat : deux ou trois ans, rarement quatre ans. Il ne se crée pas entre ces agents et la colonie un lien étroit : leur contrat terminé, ils rentrent en Europe, et la Colonie est à nouveau pour eux une terre lointaine.

En cinquante ans de colonisation il n'y a pas mille colons belges au Congo, alors que dans les pays voisins du Sud, de l'Est et de l'Ouest les colons sont nombreux et ont créé, ou sont en voie de créer, des Etats. Nous déterminerons l'importance, la nature et la signification du problème de l'occupation du Congo par les blancs en examinant sommairement la situation des pays voisins; nous rechercherons les causes de la déficience des colons belges; nous rechercherons les remèdes à la situation actuelle.

I. — Les colonies et pays voisins du Congo.

C'est en Afrique que s'est manifestée de la manière la plus frappante l'expansion de la race blanche au cours des cinquante dernières années. Il y a un demi-siècle l'Afrique au Sud de l'Equateur était terre quasi inconnue. La vapeur, l'électricité, les navires, les chemins de fer, les armes, l'industrie ont permis de réaliser en un siècle des progrès énormes partout, mais, en Afrique, ils ont fait apport à la civilisation de toute l'étendue d'un vaste continent.

Les données ci-après ont été choisies pour montrer la situation des pays au Sud de l'Equateur; les chiffres cités sont en général ceux de 1935; ils sont approximatifs afin de faciliter la lecture, le but étant uniquement d'indiquer des situations.

L'UNION SUD-AFRICAIN

Depuis 1651 les Hollandais occupaient une bande côtière au Cap de Bonne-Espérance. En 1835 se produisit le Grand Trek. La population boer était à ce moment de 50,000 habitants. Le Grand Trek amena 10,000 personnes à passer l'Orange, puis le Vaal et à s'établir jusqu'au Limpopo.

En 1867 se produisit la découverte des diamants dans l'Orange; en 1883 on reconnut la richesse aurifère des gisements du Rand, et deux ans après Johannesburg vit ses premières maisons s'édifier.



« IL NE NOUS AVAIT PAS DIT QU'IL SAVAIT DESSINER! »

Voici, Monsieur le Directeur, notre jeune accusé. Est-il plus ahuri que piteux? On ne saurait le dire, mais son crime est net : Il a du talent, mais déclare l'ignorer et le laisse improductif.

Le hasard seul m'amena à faire cette découverte : Samedi dernier, dans le métro, je remarquais à l'autre bout de ma voiture ce garçon, qui semblait fort absorbé à barbouiller je ne sais quoi avec un bout de crayon sur un carnet dissimulé dans le creux de sa main. De temps en temps un simple mouvement des paupières, et un rapide coup d'œil allait fusiller quelque chose un peu plus loin : je suivis ce regard et découvris le « quelque chose » ; une confortable grosse dame empanachée, binoclée, frisottée, cold creamée, pincée, affalée et digne d'entrer dans la postérité au bras d'un Forain ou d'un Léandre.

M'étant approché de ce sournois jeune homme, je glissai un regard sur son carnet : ce n'était pas encore une caricature : **c'était une « traduction », mais combien intelligente, du curieux modèle.**

Je demandais alors à ce jeune artiste l'autorisation de perquisitionner plus avant et je découvris, au cours des pages, quantité d'images les plus diverses, de figures les plus saisissantes.

— Mais vous ne nous aviez jamais dit...

— Oh! Monsieur, me répondit-il, de simples croquis sans valeur... Et comme ultime excuse il ajouta : « Je fais cela pour m'amuser. »

J'appris, du reste, qu'il avait à son domicile de nombreux cartons bourrés de dessins. Je continuai mon enquête et suivis notre homme chez lui. Je trouvai là, comme je m'y attendais, les productions les plus originales et les plus diverses; à la plume, au pinceau, au crayon : paysages, scènes de la rue, compositions décoratives, illustrations de livres, projets de meubles, et même des essais de publicité pour notre firme, témoin l'esquisse que vous avez sous les yeux. Enfin toute la diversité que l'on peut attendre d'un être qui dessine en amateur et utilise au hasard ses qualités d'observateur, un goût très fin, une imagination un peu folle, et un tempérament des plus chaud qui galope dans tous les sens.

Et pourtant...

Il ne nous avait pas dit qu'il savait dessiner!

— Mais enfin, pourquoi?

— C'est que, Monsieur le Directeur... il y a très peu de temps que je dessine ainsi... quelques mois à peine...

— Quelques mois?... Comment diable avez-vous fait?

— *J'avais toujours désiré savoir dessiner, mais les quelques leçons prises autrefois et les essais tentés ensuite m'avaient à jamais découragé. Lorsque, il y a un an environ, je remarquai une annonce qui débutait ainsi : « Si vous pouvez écrire, vous pouvez dessiner... » et vantait les qualités d'une méthode « entièrement nouvelle, simple, attrayante » pour l'enseignement du dessin, la Méthode A. B. C. Je demandai la brochure explicative. Je fus tenté. Je m'inscrivis*

Le premier cours fut pour moi une révélation. Dès la quatrième mois, j'étais étonné des progrès réalisés : mes dessins « tenaient debout », ils commençaient même à me plaire et je travaillais davantage parce qu'avec plaisir. Ce n'était plus un travail! Les difficultés du début étaient mortes, tout me paraissait simple. Enfin ma personnalité commençait à s'affirmer...

— C'est vraiment merveilleux. Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible d'apprendre le dessin d'une façon aussi parfaite, aussi rapide par correspondance. Et quand comptez-vous avoir terminé vos cours?

— Dans six, sept mois environ?

— Eh bien! revenez me trouver alors, et je vous donnerai les moyens de sérieusement améliorer votre situation...

Le cas de ce jeune homme n'est pas unique; il est loin d'être le seul qui ait dû sa réussite à ses qualités de dessinateur. Aussi avons-nous pensé qu'il y avait le plus grand intérêt à diffuser au moyen de notre méthode la connaissance du dessin et nous avons fait éditer dans cette intention une luxueuse brochure illustrée donnant tous les renseignements nécessaires sur le programme et le fonctionnement de nos cours.

Cette brochure est envoyée gratuitement et franco à toute personne qui en fait la demande.

ECOLE A.B.C. de DESSIN (Studio J. 132)

18, rue du Méridien, BRUXELLES

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

LA REVUE DU CINEASTE

qu'édite le grand spécialiste J. VAN DOOREN
comprend les meilleurs articles des revues
étrangères et est de présentation luxueuse
Son prix n'est que de frs. 3

VAN DOOREN
Sera heureux d'en faire parvenir
un numéro contre envoi de
ce bon 27, RUE LEBEAU
BRUX.



C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

Victor THEUNISSEN & Co

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12

LIEGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

Maison fondée en 1904

SOCIÉTÉS
d'ASSURANCES

A. G.
BRUXELLES

Fondées
en 1824 - 1830

INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - RENTES VIAGÈRES

Agence Générale de Liège

Louis SIMON-ROLLAND

Tél. 11220

23, rue Simonon

C. P. 13041

PRÊTS pour construire ou achats — Intérêts : 5 %



LA VIE EST CHERE

pour celles qui ne savent pas utiliser
au mieux les ressources de l'art culi-
naire.

Si vous voulez faire une cuisine meil-
leure bien que moins coûteuse,
employez sans hésiter l'Extrait de
Viande Liebig qui, sous une forme
concentrée, contient la force et la
saveur de la meilleure viande de bœuf.
Depuis plus de deux tiers de siècle,
les bonnes ménagères en ont fait leur
profit. Faites comme elles, employez

EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE



Depuis 1885 — en un demi-siècle, c'est-à-dire depuis le traité de Berlin — l'Union Sud-Africaine a évolué telle qu'elle se présente aujourd'hui.

Sa population est de 1,800,000 blancs et 6,200,000 indigènes, plus pour l'Ouest Africain allemand 31,000 blancs, 235,000 indigènes.

Ses grandes villes sont : Johannesburg : 425,000 habitants; Capetown : 285,000 habitants; Durban : 223,000 habitants; Bloemfontein : 75,000 habitants; Prétoria : 100,000 habitants.

Sa superficie est de 472,000 milles carrés, plus 233,000 milles carrés pour l'Ouest africain Allemand.

Le pouvoir législatif appartient au Sénat, composé de quarante membres nommés pour dix ans : huit par le gouverneur et huit par les assemblées législatives de chacune des quatre provinces — et à la Chambre des représentants (*House of Assembly*), composée de cent cinquante membres élus, nommés pour cinq ans.

Le droit de suffrage appartient à tout blanc, homme ou femme, de plus de vingt et un ans.

Le pays a 22,500 kilomètres de chemins de fer et ces chemins de fer sont, du point de vue de la construction des voies et du point de vue de l'outillage, comparables aux meilleurs du monde. Cinq cents kilomètres de chemin de fer au Natal ont été électrifiés.

Le cheptel de l'Union Sud-Africaine s'élève à 10 millions de têtes de grand bétail et 40 millions de moutons, produisant par an, au cours actuel, pour 1 milliard de francs de laine.

Le pays est le plus grand producteur d'or du monde : 44 millions de livres en 1934, soit près de 50 % de la production mondiale.

L'enseignement est obligatoire et gratuit pour les enfants de sept à seize ans. Suivant le recensement de 1918, les illettrés au-dessus de sept ans n'étaient que 3 1/2 %. Le budget de l'enseignement s'éleva en 1933 à £ 7,950,000 (soit 1 milliard de francs belges). Il existe huit écoles techniques, avec 17,500 élèves, et quatre universités, avec 5,140 étudiants.

Le budget de l'agriculture s'élève à £ 1,700,000 ou 250 millions de francs belges (chiffre de 1935.)

Les importations s'élèvent à £ 66 millions (soit près de 10 milliards de francs belges); les exportations à £ 60 millions (soit 9 milliards de francs belges).

LES RHODÉSIES

A. *La Rhodésie du Sud* fut occupée en 1890 par la *British South Africa Cy* (B. S. A.), à la suite d'un traité fait avec Lobengula, roi des Matabele, en 1888.

Sa population est de 53,000 blancs; 1,150,000 indigènes; 2,000 Asiatiques.

Ses principales villes sont : Bulawayo : 12,000 habitants; Salisbury : 10,000 habitants.

Sa superficie est 150,300 milles carrés.

Le pays jouit d'un gouvernement autonome. Il est administré par un gouverneur nommé par le roi d'Angleterre et par six ministres élus. L'assemblée législative est composée de trente membres élus. Sont électeurs les hommes et les femmes d'origine britannique ou définitivement établis dans le pays et ayant au moins une instruction élémentaire et quelques ressources. Les femmes sont éligibles.

La Rhodésie du Sud a 4,300 kilomètres de chemins de fer.

Le cheptel est de 1 million de têtes de grand bétail aux mains des Européens et de 1,700,000 têtes aux mains des indigènes.

Le pays produit de l'or; il existe onze cents petites exploitations aurifères, traitant de l'or filonien et produisant par an 700 millions de francs d'or. Le pays produit aussi par an environ 150 millions de francs d'asbeste.

Il y a soixante-huit écoles gouvernementales pour Européens, payées complètement par le gouvernement. L'enseignement est gratuit. En outre, septante-six écoles reçoivent des subsides. Le budget de l'enseignement s'élève à £ 320,000 (45 millions de francs).

Le budget de l'agriculture s'élève à £ 210,000 (30 millions de francs).

Les exportations s'élèvent à £ 7,500,000; les importations à £ 6,000,000 (soit exportations : 1,200 millions de francs; importations : 900 millions).

B. *La Rhodésie du Nord* fut occupée en 1899 par la *British South Africa Cy* (B. S. A.) à la suite d'un traité conclu en 1897 par sir Robert Coryndon avec Lewanika, roi des Barotsé.

Sa population est de 12,000 blancs; 1,400,000 indigènes; 200 Asiatiques.

Ses villes principales sont : Livingstone : 1,000 blancs; Lusaka : 900 blancs; les agglomérations minières de Broken-Hill : 1,400 blancs; Nkana : 2,000; Luanshya : 1,400.

La superficie du pays est de 290,000 milles carrés.

Le pays est colonie de la Couronne. Il est administré par le gouverneur nommé par le Roi, assisté par un conseil exécutif de cinq membres pris dans l'administration. Le conseil législatif est composé de seize membres, dont sept sont élus.

Le droit de vote appartient à tout sujet britannique de naissance, homme de plus de vingt et un ans, femme de plus de vingt-cinq ans.

Le cheptel est de 100,000 têtes de bétail aux mains des blancs et de plusieurs centaines de milliers de têtes de bétail non recensé, aux mains des indigènes.

Le pays était exclusivement agricole avant la découverte du cuivre, mais ses produits sont d'importance médiocre.

La production minière est : cuivre, 150,000 tonnes; cobalt, 400 tonnes; plomb, 200 tonnes; zinc, 20,000 tonnes.

Son seul chemin de fer est de Victoria-Falls à N'Dola avec embranchements sur les mines, soit au total 600 milles, ou environ 1,000 kilomètres.

L'enseignement appartient aux missions, avec un subside annuel de 3 1/2 millions de francs.

Le budget de l'agriculture est minime.

Les importations s'élèvent à £. 4,000,000; les exportations à £ 6,000,000, dont £ 4,5 millions pour le cuivre, au cours de 1935.

L'UGANDA

L'*Imperial British East Africa Cy* (I. B. E. A.) fut constituée en 1887 pour représenter et gérer les intérêts de l'Angleterre dans l'Est de l'Afrique. Les explorateurs, à partir de 1850, s'étaient avancés vers les Grands Lacs. L'Allemagne, en 1884, avait déclaré son protectorat sur ce qui est connu comme *Tanganyika Territory*. Les conflits étaient imminents entre les Allemands, les Portugais et les Anglais. Des traités furent faits entre eux en 1890 et 1891. A la suite de la Conférence de Bruxelles en 1890, l'Angleterre occupa effectivement l'Uganda et le Kenya et s'engagea à y combattre l'esclavage, l'alcoolisme et le commerce des armes. En 1903 l'*Imperial British East Africa Cy* ne pouvant maintenir l'ordre dut remettre le pays au gouvernement britannique.

L'Uganda est composé de plusieurs Etats indigènes, arrivés à un tel degré de développement que le pays ne devint pas une colonie, mais un protectorat sauvegardant les institutions indigènes.

Le pays est fertile et peuplé; toutes les terres sont occupées; il n'y a plus de place pour des colons blancs.

La population est de 2,000 blancs; 15,000 Asiatiques; 3 millions 500,000 indigènes.

Sa grande ville est Kampala.

La superficie est de 95,000 milles carrés.

Le pays est administré par le gouverneur assisté d'un Conseil exécutif de huit membres et d'un Conseil législatif composé des huit membres du Conseil exécutif et de quatre membres en plus. Il n'y a pas de membre élu. Le pays est exclusivement agricole : coton, 73,000 tonnes (ou 320,000 balles) en 1935 pour 350 millions de francs (1), café, sucre... Beaucoup de plantations appartiennent aux indigènes.

L'enseignement appartient aux missions, mais le gouvernement y dépense pour elles par an £ 73,000 (soit 11 millions de francs).

Le Protectorat a son budget propre. Les exportations s'élèvent à £ 3 1/2 millions; les importations à £ 2 millions.

LE KENYA

Il fut occupé de la même manière et en même temps que l'Uganda, et il fit aussi retour au gouvernement britannique en 1903.

Le gouvernement britannique construisit de 1896 à 1902 le chemin de fer de Mombasa à Kisumu (576 milles) sur le lac Victoria, puis l'étendit jusque Kampala, en Uganda (total : 884 milles). Ce chemin de fer, augmenté de ses embranchements, s'étend sur 1,624 milles (soit 2,610 kilomètres).

La population est : 16,500 blancs; 40,000 Asiatiques; 12,000 Arabes; 3,025,000 indigènes. L'importance de la population asiatique et arabe est due à l'occupation ancienne du pays par ces races, surtout le long de la côte (la côte relève encore actuellement de l'Iman de Mascate); elle provient aussi de ce que le gouvernement avait importé, en 1897, 35,000 coolies hindous pour la construction du rail et que, le rail terminé, la plupart de ces coolies refusèrent le rapatriement et restèrent dans le pays.

La superficie du Kenya est 225,000 milles carrés. Un tiers du pays est habité : ce sont les terres fertiles qui, en fait, sont des terres hautes, irriguées. Un tiers de celles-ci est réservé aux blancs; les deux autres tiers sont réservés aux indigènes. La population blanche est très concentrée. La population indigène aussi est groupée et elle a dans ces groupements la densité de la population indigène de l'Uganda.

Les principales villes sont : Nairobi, avec 25,000 habitants, dont 7,000 Européens et 15,000 Asiatiques; Mombasa, île de 5 milles carrés, avec 40,000 habitants, dont 1,200 Européens, 8,000 Hindous, 8,000 Arabes et 22,000 indigènes.

Le Kenya est administré par le gouverneur assisté d'un Conseil exécutif composé de douze membres nommés par le gouverneur avec l'approbation du roi et d'un Conseil législatif, sous la présidence du gouverneur. Ce Conseil législatif est composé de trente-neuf membres : onze membres de droit, neuf nommés par le gouverneur parmi les agents du gouvernement; onze Européens élus, cinq Hindous élus, un membre nommé pour représenter les intérêts arabes, deux membres nommés, en dehors des agents du gouvernement, pour représenter les intérêts des indigènes africains.

Les électeurs sont les habitants âgés de plus de vingt et un ans, inscrits dans les registres pour chaque catégorie de membres :

a) Sujets britanniques, hommes et femmes, d'origine et d'ascendance britanniques;

b) Sujets britanniques d'origine hindoue;

c) Arabes masculins, sujets britanniques.

Le mandat de l'élu est de trois ans.

Le pays est agricole (sisal, café, coton, sucre); les entreprises minières sont à leurs débuts.

Le cheptel européen est de 250,000 têtes. Le cheptel indigène est de 6 millions de bovidés (bétail très petit) et de 7 millions de moutons et de chèvres, principalement dans les zones arides et désertiques du Nord, vers l'Abyssinie.

Le budget de l'enseignement est de £ 200,000, dont profitent les écoles pour Européens, Hindous, Arabes et indigènes.

Les exportations s'élèvent à 2 millions de livres; les importations à 3 millions de livres.

LE TANGANYIKA TERRITORY

L'Ouest Africain fut déclaré Protectorat allemand par l'Allemagne en 1884. Il constitue actuellement un territoire à mandat, confié à l'Angleterre.

Sa population est de 8,200 Européens, 30,000 Asiatiques et Arabes, 5 millions d'indigènes.

Sa superficie est de 360,000 milles carrés.

Sa ville principale est Dar-es-Salam; 33,000 habitants, dont 1,300 Européens.

Le pays est administré par le gouverneur assisté du Comité exécutif.

Les lois sont faites par le gouverneur avec l'avis et le consentement du Conseil législatif composé de treize fonctionnaires et de dix particuliers, dont trois Hindous. Il n'y a pas d'élections.

Le pays a 2,200 kilomètres de chemins de fer.

Son cheptel est de qualité tout à fait médiocre. Le bétail bovin, de très petite taille, est abondant dans certaines régions. Les moutons s'élèvent à plusieurs millions et sont un des facteurs principaux de la vie indigène.

Le budget de l'enseignement s'élève à £ 85,000.

Le pays est agricole et exporte du sisal (£ 900,000); du café (£ 450,000); du coton (£ 275,000) et il produit un peu d'or (£ 200,000).

Les importations se montent à £ 2,350,000 et les exportations à £ 2,650,000 (en 1934).

L'ANGOLA

La côte de l'Angola fut occupée par les Portugais depuis 1505. L'occupation se fit progressivement vers l'intérieur, surtout pour le commerce des esclaves. Celui-ci fut officiellement aboli en 1830, mais, en fait, il continua encore de nombreuses années. L'occupation de l'Est de la colonie se fit vers le milieu du XIX^e siècle.

Le pays a 488,000 milles carrés.

Sa population blanche, importante depuis longtemps par l'installation de colons, s'est développée beaucoup depuis vingt ans.

Elle atteint 60,000 habitants. La population indigène est de 3 millions. Les villes principales sont : Saint-Paul de Loanda (24,000 habitants); Benguela (4,000 habitants); Lobito (1,200 habitants).

Le pays fait politiquement partie du Portugal. Les habitants portugais de l'Angola exercent leurs droits politiques comme les Portugais du Portugal. Il n'y a pas de représentation locale spéciale, sauf pour la gestion des paroisses et des municipalités. L'établissement d'un Conseil de gouvernement est prévu.

L'Angola a 2,600 kilomètres de chemin de fer.

C'est un pays agricole, à grandes possibilités : maïs, sucre, café. Il produit aussi des diamants : 500,000 carats par an.

Son cheptel est composé de 2 millions de têtes de grand bétail indigène et s'élève à 1 1/2 million de moutons et de chèvres.

Ses importations s'élèvent à 250 millions de francs; ses exportations à 360 millions de francs.

VICTOR JACOBS

(La fin au prochain numéro.)

(1) En 1935 les Colonies françaises ont produit 19,000 tonnes de coton; le Congo belge 25,000 tonnes (coton en balles).

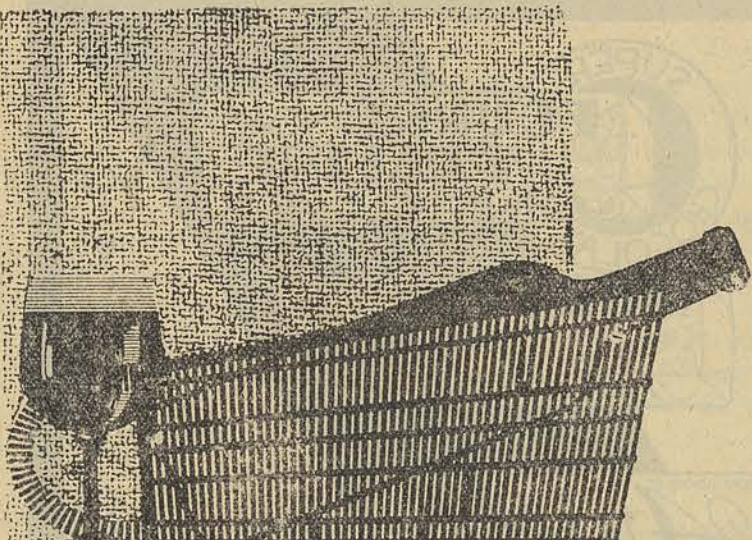
INCOMPARABLES
COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •



JACQUES



VINS

récolte 1931

VINS DE TABLE *parfaits*

PRIX NOUVEAUX

BONS COTEAUX

| | | |
|------------------|-------------------|-----------------|
| | La bouteille Frs. | |
| CLOS ST-GEORGES | | 3 ²⁵ |
| | La bouteille Frs. | |
| COTES DE SAILLAC | | 4 ⁰⁰ |
| | La bouteille Frs. | |
| CLOS DU MANOIR | | 5 ⁰⁰ |
| | La bouteille Frs. | |

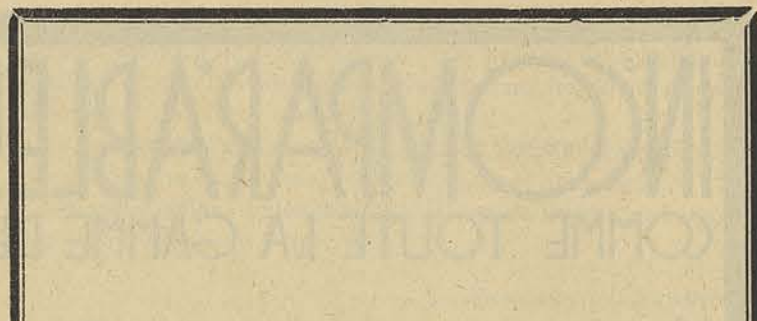
★ Tous nos vins rouges de table sont garantis pur jus de raisin ; ils proviennent exclusivement de vignobles dont la production est soumise à la législation française.

DÉGUSTATION GRATUITE

A NOTRE RAYON DE VINS

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE-CLAES-BRUXELLES



Sylvia DUC



La théologie en veston

Étrennes liturgiques

Des étrennes pour l'homme de prière? Et pourquoi pas? « *Mercies ejus cum eo*, lisons-nous il est vrai dans *Isaïe* : le Seigneur porte avec lui sa récompense (1). » Sans doute, mais il n'empêche qu'il y a des livres qui, par leur présentation, renouvellent pour ainsi dire notre horizon religieux et sont pour notre piété un précieux stimulant. De ce nombre est celui que vient de publier dom Thibaut sous ce titre : *Paroles de vie, en marge du Missel* (2). C'est une année liturgique en miniature en même temps qu'une anthologie révélatrice.

Il s'agit de textes tirés des ouvrages de dom Columba Marmion : *Le Christ dans ses mystères*; *Le Christ vie de l'âme*; *Le Christ idéal du moine*, tous titres désormais familiers à quiconque est tant soit peu averti des choses de la spiritualité.

* * *

Comme aux époques où l'on n'a ni la patience ni le goût de lire, la mode est aujourd'hui aux morceaux choisis. La lecture *ex integro* d'un livre, la seule intelligente en somme, la seule conforme aux saines traditions, avec l'arrière-pensée d'y chercher soi-même sa nourriture, n'est plus de saison, et, sauf de rares exceptions, on y répugne. Aussi les amis de dom Marmion ont-ils pensé mieux servir sa mémoire en pressant dom Thibaut, son savant historien, de publier un recueil de ses plus belles pages.

Sauvegarder la pensée de l'illustre moine : tel est le point de vue qui a guidé notre génial éditeur; tel est le scrupule louable qui a présidé à son choix. Il s'agissait de mettre en évidence les thèmes préférés de dom Marmion, ceux qui constituent à proprement parler son message, c'est-à-dire tout ce qui a trait au mystère de Jésus : sa filiation divine, son incarnation, son caractère d'unique médiateur entre Dieu et l'homme, de première d'une multitude de frères en qui il fait circuler la vie qu'il possède en plénitude et parmi lesquels il établit, par l'action de son esprit et de son Eglise, le règne de la perfection et de la sainteté dans la foi, la confiance et l'amour. L'ensemble se fondant en oraison, se tournant en amour.

* * *

Dom Thibaut n'a point failli à sa tâche et n'a trahi en rien son modèle. Mais les anthologies, si bien faites soient-elles, ont un inconvénient : c'est que, procédant en général d'un choix personnel, il y entre toujours quelque chose d'arbitraire. Comment ordonner ces pages caractéristiques de la pensée et de la piété « columbaniennes » — le mot est du P. Mennessier dans la *Revue des Jeunes* du 15 janvier 1934 — sans détruire ce qui est l'une des beautés de l'œuvre de dom Marmion : la synthèse? Tout le problème était là. Dom Thibaut l'a résolu en les agrégeant au cycle liturgique dont elles forment dès lors comme l'illustration, comme le vivant commentaire.

D'autre part, le *Missel* étant le livre liturgique type, c'est en marge de celui-ci que dom Thibaut nous invite à les lire.

Ce faisant, il leur redonne en somme leur attribution primitive. L'on sait en effet qu'en vrai fils de saint Benoît, dom Columba

se plut toujours à considérer l'Office divin et la liturgie en général comme la source par excellence d'illumination et d'oraison. Ruminer les textes sacrés et faire oraison : c'était tout un pour lui, et les conférences qu'il donnait à ses moines le dimanche n'étaient pas autre chose que des épanchements familiers au cours desquels il leur faisait part des clartés aperçues au cours de l'Office divin ou dans la célébration de la sainte Messe.

* * *

Le grand moine belge ne pouvait assurément trouver, pour ce qui est de ses œuvres, un légataire universel plus averti, je veux dire qui entrât plus pleinement dans sa pensée et en rejoignît l'intime. Qu'on se reporte en effet au cycle temporal ou au cycle sanctoral : le groupement des textes apparaît également heureux. Pour ce qui est du sanctoral, l'on ne peut manquer d'être frappé du sens profond que les textes cités donnent aux moindres fêtes. Elles s'en trouvent en quelque sorte transfigurées. A ce point de vue dom Marmion s'apparente très nettement à Newman; il en a en lui une veine, ce qui ne saurait surprendre étant donné leur commune nationalité et la tournure d'esprit qu'elle implique.

Sicut bucellas : c'est, selon l'image même de dom Thibaut, « par petites bouchées » que la pensée columbanienne nous est livrée en cette exquise anthologie. Petites sans doute, mais combien nourrissantes! *Particulae summi boni*, c'est vrai, mais, en chacune d'elles, qu'on ne l'oublie pas, l'âme du grand « spirituel » est passée et habite tout entière. Cela a un fort goût de revenez-y. J'y reviendrai en effet. L'occasion m'en sera offerte bientôt par la célébration du XV^e anniversaire de la mort de dom Columba.

* * *

Psalms mercede decantet, écrivait saint Jérôme à Gaudentius au sujet de la petite Pacatula. Et, par récompense pour ce labeur spalmodique, il entend les bonbons de miel, les fleurs, les perles et les poupées. J'ai mieux à offrir à ceux qui « se sont dépouillés de ce qui est de l'enfant » et sont parvenus à l'âge adulte de la vie spirituelle : un *Bréviaire romain* comprenant le texte latin et la traduction française par le P. Huguency et, au point de vue matériel, un corps fixe, composé seulement du psautier et du commun, en des fascicules interchangeables s'y ajoutant et renfermant le Propre du Temps et le Propre des Saints (1).

Cette édition marque un progrès sur celle des carmélites, préfacée par dom Gréa, qui, toute pleine de mérites qu'elle est, ne donne que la traduction française. Les familiers de l'Office divin savent par expérience quels obstacles se dressent devant ceux qui ont le noble souci de « psalmodier avec sagesse ». Il est de fait que notre vieux psautier latin, tout vénérable qu'il est, abonde en passages difficiles, voire incompréhensibles et qui s'écartent parfois notablement de l'original hébraïque.

Cela n'altère évidemment pas la substance et le fond du texte inspiré (2), mais cela crée cependant une gêne réelle pour qui cherche à rejoindre la pensée de l'auteur inspiré. N'est-il pas courant par exemple de voir l'attention la mieux disposée s'élever sur les ailes de l'énigmatique colombe qui passe dans le psaume 67? Sans compter maints passages auxquels, — je m'en suis précisément rendu compte à la faveur de l'édition que je recommande, — l'on donne un sens factice et souvent à rebours.

* * *

(1) Aux Editions Labergerie, 11, rue Cujas, Paris.

(2) A noter d'ailleurs que le texte hébreu lui-même est loin d'être toujours clair.

(1) *Isaïe*, XL, 10.

(2) Abbaye de Maredsous et Desclée de Brouwer : 10 francs.

S'attacher à profiter de ce qui est clair et passer ce qui est obscur, ainsi que le conseille Bossuet dans son *Instruction sur l'Écriture sainte* : c'est à quoi beaucoup se tiennent, mais certains malheureusement, avec paresse, et sans chercher aucunement à mettre de la lumière dans l'« obscur ». Il n'est pas nécessaire évidemment de comprendre le *Bréviaire* pour le réciter fructueusement. A beaucoup qui ne savent pas le latin et à qui pourtant incombe la charge de le dire, l'union d'intention avec ceux qui en ont l'intelligence suffit.

Tout différent, par contre, est le cas de ceux qui, par flegme intellectuel, en négligent l'étude. Ceux-là n'ont point droit aux grâces promises, aux âmes de bonne volonté qui, par manque de culture, sont obligées de faire crédit à l'Esprit-Saint.

Aux uns et aux autres le P. Hugueny offre un moyen idéal d'arriver à cette « prise de possession du texte sacré » qui le rend utilisable pour l'oraison. « Avoir sous les yeux, nous dit-il, pendant l'Office, une traduction des psaumes n'est pas seulement nécessaire à ceux qui ne les ont pas étudiés ou qui ne savent pas le latin; c'est nécessaire même pour ceux qui ont lu un commentaire et ont vite oublié le sens des passages obscurs. » Grâce à l'intelligence plus facile du texte sacré, « l'Office deviendra prière agréable autant qu'utile, agréable par l'occupation pieuse qu'il donnera à notre pensée, et utile, non plus seulement par le désir de notre vouloir de fond que suppose toujours sa pieuse récitation, mais par le renouveau de tous les sentiments qu'éveillent les pensées du texte sacré. C'est ce renouveau fécondé par la grâce qui prépare et fait progresser la vie contemplative.

La contemplation est une intuition globale, un *contuitus* de Dieu et des divines réalités de notre vie surnaturelle. Mais une intuition globale n'est vivante et affective que dans la mesure où sont vivantes les intuitions particulières, les pensées affectives dont cette intuition globale est l'unification psychologique dans notre conscience centrale. C'est par l'Office bien récité, revivifiant chaque jour et plusieurs fois par jour nos intuitions de détail, que nous pourrons arriver à ces grâces de contemplation facilement accordées à ceux qui savent préparer leur cœur à l'effusion de l'esprit de grâce et de prière promise aux enfants de Dieu, pour le salut de son peuple. *In die illa... effundam super domum David spiritum gratiae et precum* (1). »

* * *

Bref, cette édition vaut son pesant d'or. Eminemment faite pour alimenter le don de piété, elle réconciliera avec le *Bréviaire* et avec les saintes Écritures nombre d'âmes qui s'en étaient désaffectionnées. Cela, en leur découvrant, pour reprendre l'image de saint Jérôme, la « beauté réelle du corps de l'Écriture : *pulchrum intrinsecus rerum corpus* dissimulée en quelque sorte derrière ces traductions vicieuses qui sont pour la prière « comme un habit de misère : *quasi vestem orationis sordidam* (2). »

« Prends et dévore ce petit livre, disait l'Ange de l'*Apocalypse* au Voyant de Patmos; il sera amer à tes entrailles — *la Parole n'est-elle point le glaive qui transperce?* — mais dans ta bouche il sera doux comme du miel (3). » J'ose en dire autant de l'édition Hugueny. Elle contribuera à sa manière à « briser les sceaux » qui tiennent encore scellé, pour beaucoup de chrétiens, pour la majorité, assurément, le Livre des livres.

Dr DENYS GORCE.
Docteur ès lettres.

(1) Zacharie, XII, 10.

(2) Préface à la traduction de la *Chronique d'Eusèbe*.

(3) *Apoc.*, X, 9.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

L'ESPAGNE DITE DÉMOCRATIQUE

M. Camille Huysmans a toujours cultivé la facétie. Retour d'Espagne, il a chanté les louanges d'un gouvernement constitutionnel dans un pays où existe le suffrage universel, hommes et femmes... Donc, mieux que chez nous, en Belgique! Et il n'a pas craint de comparer la réaction nationale conduite par Franco à ce que serait, ici, un soulèvement militaire contre le gouvernement van Zeeland pour tenter de le renverser par la violence. Voici d'après une importante étude qui vient de paraître dans la Revue des Deux Mondes, sur la Genèse de la guerre civile en Espagne, la description de la « démocratie » célébrée par M. Huysmans :

La très grande majorité des électeurs en avril 1936 furent donc des gens de droite et du centre, antimarxistes résolus. A la majorité de deux cent mille votants, il faut en effet ajouter ceux que la terreur ou la paresse empêchèrent de voter; les autonomistes catalans et les autonomistes basques en majorité bourgeois, les socialistes et les communistes se moquant de l'autonomisme. De plus, de nombreux bulletins de vote furent purement et simplement supprimés par les commissions de recensement, où dominèrent les éléments du front populaire.

Le front populaire était, dans le pays, une minorité, comme les républicains dans les élections municipales d'où était sortie la république. Et dans le front populaire les modérés étaient plus nombreux que les extrémistes, comme le met bien en lumière l'exemple de Madrid, où aucun autonomisme ne vint fausser le sens des élections, où les droits des électeurs furent moins bafoués qu'ailleurs et où les apathiques furent mieux encadrés.

Or, immédiatement, ces extrémistes qui ne représentaient dans le pays qu'une infime minorité prirent, grâce à un extraordinaire concours de veulerie et de complicité, la direction des affaires.

LES RÉVOLUTIONNAIRES S'EMPARENT DU POUVOIR

A Madrid, dès le lendemain matin des élections, alors qu'il n'existait aucune statistique certaine des résultats, les révolutionnaires sachant, et cela leur suffisait, que le front populaire n'avait pas été écrasé, comme tout le monde s'y attendait, prenaient possession de la rue. De tous les pavés, de tous les ruisseaux, de tous les bouges sortaient des bandes de jeunes escarpes de moins de vingt-cinq ans, suant la haine et le vice, et réclamant la libération des prisonniers politiques, avec lesquels il leur plaisait de confondre les criminels de droit commun, qui étaient pour eux des auxiliaires plus sûrs encore.

C'est alors que M. Portela donna sa mesure. La police reçut l'ordre de tolérer la levée en masse de ces individus, et la circulation fut suspendue sur la Gran Via et sur la Puerta del Sol, devant le ministère de l'Intérieur, aussi longtemps qu'il convint à l'armée du crime. Dans les provinces, les gouverneurs civils, qui apparemment connaissaient leur chef, oublièrent immédiatement leur devoir, quand ils n'abandonnèrent pas leur poste. Et le recensement des votes s'acheva, un peu partout, sous la matraque des révolutionnaires; il fallut un certain temps pour mener à bien toutes les fraudes que la situation rendait possibles. La plupart des ministres-candidats, qui ne s'étaient interdit aucune violation des lois ni de la décence, ne furent pourtant pas élus. M. Portela, qui avait prétendu faire élire cent cinquante députés « centristes », ne fut lui-même pas élu; il devait être créé député, à l'heure des invalidations et des validations, par les révolutionnaires reconnaissants.

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉVOLUTION

Les émeutes et les violences qui éclatèrent dès le lendemain des élections étaient de nature à faire réfléchir la masse des

modérés et des sentimentaux qui avaient voté pour un front populaire modéré, et le second tour des élections pouvait très bien transformer en une majorité parlementaire la majorité électorale obtenue au premier tour par les droites et le centre antirévolutionnaire. C'est alors que M. Portela demanda au président Alcalá Zamora d'appeler au pouvoir les chefs du front populaire. M. Alcalá Zamora n'était pas homme à s'opposer à cette manœuvre. M. Portela avait d'ailleurs déjà laissé l'anarchie s'installer.

Pour maintenir autant que possible l'équivoque qui avait fait la fortune du front populaire, les socialistes et les communistes évitèrent de participer aux apparences du pouvoir, et ce fut la fraction bourgeoise du front populaire, sous la conduite de M. Azana, qui fut appelée à continuer la révolution. Pour cette équipe, la révolution était le moyen d'extirper enfin le catholicisme. M. Azana, qui, au cours de sa première étape gouvernementale, avait proclamé que le catholicisme avait cessé d'être la religion de l'Espagne, n'avait pas admis le démenti formel que les faits avaient infligé à cette assertion : le triomphe électoral des catholiques aux élections de 1933, et, ce qui était beaucoup plus dangereux qu'un triomphe électoral, la renaissance ou la naissance d'une quantité d'organisations et d'œuvres catholiques qui, sans se mêler de politique, procédaient à grande allure à la reconstitution morale de l'Espagne.

Mais cette révolution qui, pour la bourgeoisie maçonnique, était un moyen et devait être arrêtée, au moment où elle menaçait ses biens, était pour les révolutionnaires l'objectif final. Malgré tout, les hommes qui étaient au pouvoir, et qui disposaient des instruments de gouvernement reconstitués depuis deux années par les ministres antirévolutionnaires, avaient le moyen d'opérer de profondes et décisives réformes sans tolérer le moindre désordre ni la moindre pression révolutionnaire : M. Gil Robles avait rendu à l'armée la conscience de sa mission, ses cadres, ses chefs; il avait écarté les officiers politiques, incapables et sans conscience professionnelle; la garde civile avait repris sa solidité et même ces « gardes d'assaut », que le premier *bienio* révolutionnaire avait créés, sous ce nom révélateur, pour le service de ses basses besognes, étaient loin d'être unanimes à croire que les révolutionnaires les épargneraient. Ces diverses forces permettaient de porter remède au désarroi qui se manifesta aussitôt après les élections.

On a beaucoup critiqué les gens de droite qui, sans attendre davantage, ont alors abandonné l'Espagne; la critique, juste dans quelques cas, était injuste dans beaucoup d'autres, car s'il subsistait une apparence d'ordre dans la capitale et dans les villes où le désordre aurait pu nuire aux « autorités » elles-mêmes, partout ailleurs la trahison du gouvernement laissait le champ libre aux fauteurs de désordre.

L'Espagne vécut alors des journées terribles. Et, lorsque M. Azana prit le pouvoir au nom du front populaire, s'il avait eu l'étoffe d'un homme d'Etat, s'il avait, avec les moyens surabondants dont il disposait, rétabli l'ordre détruit par MM. Alcalá Zamora et Portela, les trois quarts des électeurs antimarxistes auraient vu en lui un sauveur et n'auraient même pas pensé à lui tenir rancune de la façon dont, cette fois encore, il était parvenu à satisfaire sa passion du pouvoir. Assurément, les révolutionnaires l'auraient considéré comme un renégat, — pour n'avoir pas trahi sa mission de chef de gouvernement, — mais ces révolutionnaires étaient dans le pays une très petite minorité, et M. Azana aurait pu leur ôter tout prétexte à récriminations en opérant des réformes sociales profondes, brutales même. L'Espagne est un pays en grande majorité agricole, et une grande réforme agraire, même au prix de confiscations, aurait satisfait une majorité paysanne aux dépens d'une faible minorité de possédants, dont les uns n'avaient pas de titres de propriété réguliers, et dont les autres avaient eu tant à craindre au lendemain des élections qu'une confiscation partielle, si injuste qu'elle pût être, leur serait apparue comme le moindre mal. Jamais la réforme profonde que l'Espagne attendait n'aurait provoqué le soulèvement dont nous avons été les témoins. Elle n'aurait frappé qu'une minorité pour laquelle personne n'aurait pris les armes et cette minorité se serait en grande partie résignée : les Espagnols, même dans les classes riches, ont été accoutumés au système rotatif, où le parti arrivant au pouvoir donne toutes les places à ses partisans, au détriment des vaincus. Enfin, il y avait chez les catholiques de la C. E. D. A. un programme vaste et précis, un mouvement puissant en faveur de

réformes sociales généreuses, impliquant des sacrifices de leurs propres promoteurs.

Malheureusement, cette solution qui assurait le salut de l'Espagne avait le tort de rendre superflu le Grand Soir, objectif des francs-maçons et des bolchéviks. Au lieu d'agir, M. Azana préféra savourer sa vengeance : il lui était doux, pour démontrer aux conservateurs qu'ils avaient eu tort de lui reprocher les meurtres de Casas Viejas, de laisser le brigandage impuni. Depuis les élections qui servirent de prétexte à l'installation des révolutionnaires au pouvoir, et malgré les vellétés de M. Moles, jamais l'ordre n'a été rétabli en Espagne : M. Azana acceptait évidemment la coopération des bandes armées pour entretenir ses adversaires dans la terreur. Jamais non plus le sort des humbles n'intéressa M. Azana, qui négligea complètement les grandes réformes et d'abord la réforme agraire que l'Espagne attendait. Déjà, dans l'été de 1933, lorsqu'il était apparu que les principales récoltes allaient être splendides, les révolutionnaires avaient mis tout en œuvre pour propager la grève agricole, puis, ayant échoué, pour faire incendier les récoltes, ce qui demande moins de peine que d'organiser des grèves.

Le gouvernement révolutionnaire, escomptant les effets de désespoir que produirait l'appauvrissement des campagnes, rendu plus pénible par les promesses qui le précédaient, travailla activement à cet appauvrissement et, comme toujours, on sacrifia surtout la classe moyenne. Cette œuvre révolutionnaire fut poursuivie par des procédés qui sont en apparence des procédés de gouvernement, et cependant jamais gouvernement prétendant ne pas être sous la dictature marxiste n'a édicté de mesure aussi foncièrement révolutionnaire que celle du gouvernement Azana obligeant les services publics et les entreprises privées à reprendre à leur service les employés, ouvriers congédiés et souvent condamnés par les tribunaux pour faits de grève, propagande et action révolutionnaires, réintégration supposant le renvoi des employés et des ouvriers qui avaient respecté la loi et fait leur devoir, car aucun budget privé ni public ne peut entretenir de telles équipes, dont l'une inutile. De plus, les employés et ouvriers réintégrés devaient toucher leur salaire depuis la date de leur renvoi, ce qui équivalait à décréter la mort de toutes les entreprises moyennes, les petites entreprises pouvant se sauver quand la proportion du travail familial y était forte, et les grandes pouvant également se sauver, moyennant le concours du gouvernement.

Une seule note comique au milieu de ces tragédies qui ruinaient tant de familles : le président Alcalá Zamora fut chassé de la présidence, comme ayant abusé de son pouvoir de dissolution du Parlement, par ceux qui lui devaient la possibilité de leur triomphe. Et ces derniers avaient raison, sauf peut-être sur une question de procédure : M. Alcalá Zamora n'était pas foncièrement révolutionnaire; il ne l'avait été qu'accidentellement, pour satisfaire sa jalousie. Son besoin d'intrigue ne pouvant plus s'exercer qu'aux dépens des vainqueurs du jour, ceux-ci se débarrassèrent de lui.

M. Azana prit la présidence de la République, ce qui était du moins une solution franche, et son complice de Casas Viejas, M. Casares Quiroga, sectaire impitoyable, reçut, avec la présidence du Conseil, la mission de saper l'armée reconstituée par M. Gil Robles.

LA GUERRE CIVILE

On fut donc en Espagne, au lendemain des élections d'avril, en guerre civile; sans doute aucun pouvoir responsable n'avait déclaré cette guerre, mais beaucoup d'irresponsables, complices des gouvernants, l'avaient proclamée comme une guerre sainte et commencée en guerrilleros, avec d'autant plus de bravoure que l'adversaire ne réagissait pas. Au surplus, le gouvernement prenait les mesures les plus sévères pour désarmer les victimes, et les victimes exclusivement. Quelques semaines avant la révolte qu'il attribue à quelques fascistes, ce même gouvernement préparait la réquisition de toutes les automobiles, même appartenant à des étrangers, pour une guerre qui n'était certainement pas une guerre étrangère. Enfin, on ne peut oublier que M. Azana, ayant senti durant sa première période gouvernementale le pouvoir lui échapper, avait immédiatement entrepris l'armement, au moyen d'armes de guerre fabriquées par les fabriques de l'Etat, des ouvriers révolutionnaires. Cet armement n'avait pas suffi, en décembre 1933 et en octobre 1934, le gouvernement,

l'armée et la police ayant fait leur devoir, soutenus par toute l'Espagne. Il s'agissait donc de faire mieux en 1936, et ce fut le gouvernement lui-même qui participa à la révolution.

Même ainsi conçue, l'opération était encore risquée, tellement risquée qu'elle n'aurait pu être tentée par de véritables Espagnols; mais les révolutionnaires et le gouvernement n'étaient que l'instrument de Moscou.

D'autre part, les principaux chefs de l'armée nationaliste sont d'authentiques républicains; aucun d'eux n'est un « réactionnaire ». Si le général Mola fut directeur de la Sûreté sous le gouvernement Berenguer, il exerça ces fonctions avec une mansuétude que certains lui ont vivement reprochée, ce qui ne l'empêcha pas d'être longuement et iniquement emprisonné lorsque les révolutionnaires eurent saisi le pouvoir. Quant au général Franco et au général Goded, celui-ci républicain avant la république, ils avaient reçu à plusieurs reprises de hautes missions de confiance que justifiaient leur talent et leur loyalisme. Bien mieux encore : le général Cabanellas un de ceux qui, avec le général Goded, avaient contribué à libérer l'Espagne du cauchemar du Maroc, avait reçu du gouvernement cette marque suprême de confiance : le commandement de toute la garde civile; la garde civile est en Espagne la principale force et le rempart de tout gouvernement. Enfin, le général Queipo de Llano, qui commande aujourd'hui en Andalousie, était un si fervent républicain qu'il se dressa au péril de sa vie contre la monarchie en décembre 1930 et que, après la proclamation de la République, il fut choisi comme chef de la maison militaire du président Alcalá Zamora.

On peut se demander comment une infime minorité d'extrémistes, si bien armée qu'elle fût, a pu se lancer dans une entreprise qui devait inévitablement provoquer la réaction de tout ce qu'il y avait d'espagnol en Espagne. La réponse est simple : l'entreprise a été menée, dès 1931, et bien plus clairement encore en 1936, par des étrangers qui connaissaient très mal le caractère espagnol et les réalités espagnoles, mais qui, au surplus, ne considérant l'Espagne que comme un instrument, s'inquiétaient peu de voir l'instrument se briser entre leurs mains, si, en se brisant, il leur permettait d'infliger la plus grave blessure à l'ennemi qu'ils visaient. Le courage de l'armée espagnole, la sagesse des chefs militaires, l'abnégation de toute la population ont déjoué cet abominable calcul et permis d'éviter une guerre européenne, qui n'aurait pas manqué d'éclater, si l'armée n'eût pas tout de suite affirmé sa supériorité.

L'épreuve est faite maintenant, et les leçons qui s'en dégagent sont probantes. Le gouvernement, de rétrécissement en rétrécissement, est passé aux purs révolutionnaires et même aux révolutionnaires étrangers, siégeant en Catalogne soviétisée.

LES ALLEMANDS AU MAROC

Mr. B. Simonesco s'en fut « à la recherche des fantassins allemands au Maroc espagnol ». Candide publie le résultat de son enquête. En voici les conclusions :

Et maintenant, que reste-t-il donc de toute cette campagne de fausses nouvelles qui a failli nous amener la guerre?

Cette enquête a été menée sur place sérieusement par quelqu'un qui connaît le Maroc pour y avoir vécu des années. Mes investigations m'ont conduit à l'ogier à Larache, à Ceuta, à Tétouan, à Melilla et dans tous les principaux ports militaires du bled. J'ai vu, j'ai interrogé, j'ai contrôlé, j'ai noté. M^{me} Tabouis peut-elle en dire autant?

Le débarquement de troupes allemandes au Maroc est une fable, les fortifications de Ceuta et Melilla sont une invention. Les constructions de casernes sont un mensonge.

Mais les faits demeurent les faits. Ce qui paraît certain, c'est que l'aviation espagnole est aux mains des Allemands et que tout le commerce tend à y passer. Ce qu'on devra également noter, c'est qu'en regard de cette indéniable prospection économique, une intensive propagande morale et politique se donne aujourd'hui libre cours auprès des indigènes contre les Français. Il faut le dire parce que cela est dangereux et parce que cela est vrai. J'en parle ici comme quelqu'un qui connaît le bled, qui a interrogé celui-ci dans sa maison, celui-là sous sa tente, au cours d'interminables parties de thé à la menthe. Pour le moment, cette propagande allemande n'est pas encore très grave parce qu'elle se borne surtout à des distributions d'objets, de gravures

et aussi à la parade de belles unités navales tout au long des côtes marocaines; mais on sait que ce système prend toujours auprès des populations musulmanes, pour qui la force et l'anti-sémitisme comptent plus que tout.

Le fait demeure certain que, pour tenir le Maroc dégarni de troupes, le général Franco a été amené à faire des promesses inconsidérées aux protégés espagnols. L'autonomie leur a été promise solennellement et le khalifat de Tétouan a été dressé contre la maghzen; si bien qu'on peut affirmer qu'il y a aujourd'hui bel et bien deux Marocs et que celui de Tétouan a complètement cessé à appartenir à la souveraineté du sultan. Le khalifat de Tétouan a désormais son étendard et son ordre, signe et promulgue les dahirs en son nom, ne fait plus dire la prière dans les mosquées au nom de son maître.

Certes, la responsabilité de cet état de fait n'incombe pas entièrement au général Franco, dont le seul but demeure de sauver l'Espagne par tous les moyens. Quand le gouvernement français, interdisait le trafic avec la zone voisine, il coupait déjà le Maroc en deux. Enfin, si les autorités actuelles de Tétouan favorisent le nationalisme marocain, il ne faut pas oublier qu'en 1935 M. Rico Avello, haut-commissaire de la République espagnole, déclarait aux chefs nationalistes de Tétouan : « Espagnols et Marocains sont frères de même race. Nous vous donnerons l'autonomie et la zone française sera obligée d'en faire autant. »

De telles promesses seront-elles tenues? La France s'est posé le point d'interrogation, car il y va de sa sécurité. Quant à l'Allemagne, il est indéniable qu'elle veut profiter de la situation et qu'elle se tient prête à pêcher en eau trouble. La situation politique du Maroc demeure donc plus que jamais à l'ordre du jour.

Le 9 janvier, il est maintenant indéniable qu'on a cherché un incident qui nous permettrait d'envahir le Maroc espagnol et de prendre Franco à revers en lui coupant toutes ses bases de départ. Cela, c'était la guerre totale. La manœuvre a échoué grâce au sang-froid et à la souplesse du colonel Begbeder. Cela nous a permis de mettre au point la fable des Dix-Mille et de rétablir objectivement les faits. Leur importance n'échappera à personne. J'avais promis la vérité au colonel et aux lecteurs de *Candide*. La voilà.

L'ESPAGNE MARTYRE...

Dans l'épreuve et dans la persécution, l'Espagne éternelle a retrouvé ses traditions héroïques et son magnifique visage. Voici une lettre, publiée par l'Echo de Paris, écrite à ses enfants, le jour même où il a été fusillé à Bilbao, par le capitaine Ramos.

Bilbao, le 18 décembre 1936, à 12 h. 45
au Saint-Hôpital Civil de Basurto.

Mes très chers enfants,

En ces moments qui sont les plus transcendants de ma vie, je vous écris pour vous donner les conseils d'un père sur le point de mourir, c'est pour cela qu'il faudra que vous les suiviez au pied de la lettre, et qu'ils vous servent de norme toute votre vie.

J'ai eu trois grands amours : Dieu, la Patrie et cette Maman qui vous reste parce que Dieu l'a voulu ainsi pour qu'elle vous serve d'exemple constant d'amour, de tendresse, de sacrifice et d'abnégation constante. Pour ces amours si purs, j'ai toujours travaillé avec acharnement et avec foi, j'ai beaucoup prié, j'ai toujours lutté pour l'Espagne jusqu'à offrir ma vie et mon sang, et entre toutes les femmes, j'ai adoré cette petite Maman qui a été l'amour de mes amours.

Aujourd'hui je vous quitte alors que vous êtes encore des enfants, alors que vous ne vous rendez pas compte que vous perdez le père, le conseiller, l'éducateur, mais Maman qui est si bonne me remplacera, et du ciel je prierai pour elle et pour vous. Travaillez beaucoup, faites-vous hommes, le seul chemin étant celui de la persévérance et du travail, n'oubliez jamais comme chose primordiale la foi en Dieu qui sauve les âmes, but pour lequel nous venons au monde.

Soyez de bons catholiques et les plus fervents possible, rejetez tous les respects humains pour ce qui a trait à Dieu, confessez-le avec orgueil, en public et en privé, comme votre bien le plus précieux. Je vous laisse peu de fortune, elle n'est pas très nécessaire pour vivre bien avec Dieu, le contraire peut-être vous por-

terait préjudice, car de la privation et du sacrifice naît toujours la vertu.

Vous avez l'exemple en votre Mère qui vous servira de modèle vivant d'économie et de travail domestique; elle sut administrer le peu que nous avions avec une telle maîtrise qu'il y eut toujours assez dans le foyer que nous fondâmes ensemble, et dont Dieu dispose maintenant la destruction. Toute la tendresse que vous aurez pour elle ne sera jamais suffisante, les sacrifices que vous ferez pour elle ne devront jamais vous paraître suffisants, et je vous demande mes chers petits de me remplacer quand vous serez grands, de l'aider et de la soutenir, et si Dieu promet qu'elle arrive à un âge avancé, les trois réunis serez son soutien et le bâton de sa vieillesse.

Je ne veux pas de rivalités ni de disputes entre vous, l'aîné, toi, José Luis, qu'à cette date j'appelais Puchito, en souvenir de cette petite sœur que j'irai rejoindre bientôt si Dieu le veut, tu devras parfois céder ton droit au bénéfice des plus petits, du devras me remplacer dans la mission de chef de famille, et toujours guidés par les conseils de votre Mère, sois sûr que vous vivrez heureux. Vous autres, Juan, Ignacio et Evaristo, vous obéirez à votre frère car il a ma représentation, et tous ensemble vous devrez défendre votre Mère, en tout et pour tout, avec ou sans raison, avec et sans motif valable, pendant toujours que la raison suprême est celle d'être votre Mère.

Quand vous deviendrez jeunes gens, conservez-vous purs d'âme et de corps, tenez compte de ce que vous vous trouverez en face de mille dangers, et de ce que si vous y tombez, vous en sortirez l'âme souillée et le corps pourri. Fuyez les femmes publiques, elles ne vous donneraient qu'un remords de conscience et un arrière-goût détestable et peut-être même une maladie qui vous laisserait un souvenir pour toute votre vie, et que vous pourriez, ce qui est pire, transmettre à vos enfants. Si par malheur, et que Dieu ne le veuille pas! vous commettiez le péché de luxure et que vous soyez la proie de la maladie, ayez immédiatement recours au médecin en avouant votre faute, il vaut mieux rougir une fois que souffrir mille.

L'honnêteté la plus scrupuleuse sera votre règle, l'accomplissement du devoir votre nord, quelle que soit la discipline que vous choisissiez, travaillez toujours avec acharnement, la pensée vers le Ciel, car Dieu rend cent pour un.

Si des revers de fortune vous placent en situation précaire, les trois comme un seul homme devrez accourir et secourir votre Mère; le plus grand orgueil d'un fils est de pouvoir compenser sa Mère de tous les sacrifices qu'elle a faits pour nous, au berceau, pendant l'enfance, la jeunesse et toute notre vie. Vous devrez la vénérer pour toutes les vertus qu'elle possède et qu'elle m'a démontrées pendant le peu d'années que Dieu a voulu que nous soyons l'un à l'autre : elle a toujours lutté à mon côté, et quand quelquefois je faiblissais, elle couvrait la brèche avec son corps, et continuait la lutte. Moi, mes enfants, je suis mort pour la consolidation de la foi catholique, et pour la grandeur de l'Espagne, et la seule chose que je regrette, est que mon sacrifice n'a peut-être pas été aussi fécond que mes illusions l'espéraient.

Je n'ai reculé devant aucun sacrifice pour l'Espagne, et bien que maintenant ce soient de ses enfants qui me font perdre la vie, vous, vous restez là pour offrir la vôtre trois fois, pensant que votre père qui vous aime avec folie n'hésita pas un moment lorsqu'elle, la Patrie, l'Espagne chérie, eut besoin qu'il lui offre la paix, la tranquillité, tout ce qu'il possédait, la vie elle-même, pour vous laisser une Espagne catholique et grande comme aux temps où le soleil ne se couchait pas sur l'Espagne! Je meurs martyr de ces devoirs, et en proclamant comme ma plus grande gloire que j'ai été catholique, apostolique et romain jusqu'au dernier instant de mon existence, et que si Dieu le permet, je mourrai en criant : *Vive le Christ-Roi! et Vive l'Espagne!*

Je pardonne à tous mes ennemis, mais vous devrez tenir compte que la Justice devra se faire, sans vengeances, sans haines, et ne tachant pas ce qui doit être un fidèle reflet de celle de Dieu par l'effet d'une passion inassouvie. C'est cela qui me mène à la mort; il n'y a pas eu au cours du procès auquel j'ai été soumis de plus grande injustice que celle de me déclarer traître à l'Espagne, alors que je sacrifie ma vie et tout ce que j'ai pour sa grandeur, pour sa délivrance des griffes des sans-Dieu, des sans-Patrie, des Juifs et des francs-maçons qui, alliés, prétendaient la détruire pour toujours. Je suis sûr que l'Espagne renaîtra de ses cendres, et que le soleil luira de nouveau pour elle : j'ai cru et je crois en les vertus raciales de son armée, fidèle représentant en ces moments

de ce que veut et doit être l'Espagne, et moi je demande à Dieu que vous jouissiez des bénéfices qu'il voudra vous donner, et que mon sang répandu pour Dieu et pour l'Espagne féconde la terre, amour de mes amours. N'entrez jamais dans la politique, en général c'est une réunion d'ambitions démesurées qui aveuglent et ne permettent pas d'atteindre le seul but pour lequel elle a été créée et qui est la Patrie même en soi et uniquement la Patrie.

Pour toi, et en dernier lieu; car tu es tout pour moi, est aussi cette lettre ma Candelas adorée; j'ai rencontré des femmes brillantes au cours de ma vie, très bien douées, mais entre toutes tu as été l'élue de mon cœur, et Dieu m'a amplement récompensé, de mon choix; aucune femme ne fut plus chrétienne, plus modeste, plus dévouée, plus pure, et je l'ai aimée avec folie jusqu'à mes derniers instants, et la seule obligation que je vous impose c'est que vous la récompensiez avec votre tendresse et votre adoration constantes de tous les sacrifices qu'elle a faits pour moi, luttant jusqu'au dernier moment pour obtenir une grâce qui m'aurait laissé plus longtemps à ses côtés, mais peut-être m'aurait séparé de ceux de Dieu pour l'éternité.

Je voudrais t'écrire davantage, ma chère Candelas, te laisser davantage de moi-même pour te consoler, mais je t'assure que si Dieu le permet, là-haut, au Ciel où je crois aller, car la foi sauve toujours, je serai ton chevalier, j'intercéderai pour toi, je demanderai et interposerai tout l'amour que j'ai eu pour toi devant le trône de Dieu pour qu'il te remplisse de tous les dons qu'il pourra te concéder.

A vous autres grands-parents et frères, à tous mille remerciements pour tous vos soins, vous avez remplacé mes parents lorsqu'ils m'ont manqué, et j'ai eu pour vous la même vénération que pour eux; je vous demande pardon si j'ai peut-être parfois manqué à mes devoirs envers vous, et je ne vous demande pas de veiller sur mes enfants car je sais que vous le ferez.

Et maintenant, devant Dieu, en présence de qui je vais aller dans quelques heures, je proclame que j'ai été et que je suis catholique, que je meurs content de donner ma vie pour Dieu et pour l'Espagne, et que toi, ma Candelas adorée, tu as été le plus grand amour de ma vie terrestre.

Adieu mon amour, adieu mes petits enfants adorés, soyez toujours bons envers Dieu et votre Maman, et toi, âme de mon âme, amour de mes amours, épouse modèle, femme forte comme celles de la Bible, reçois en mon dernier instant l'assurance de ce que tu m'as rendu heureux.

Vive le Christ-Roi! Vive l'Espagne!

Adieu ma chérie, jusqu'à l'éternité.

LA PRÉPARATION ÉCONOMIQUE DE L'ALLEMAGNE A LA GUERRE

Qu'y a-t-il derrière les discours du Fuehrer? Avant tout une formidable préparation à la guerre. Voici sur le côté économique de cette préparation les conclusions d'une étude de M. Paul Maquenne dans la Revue des Deux Mondes :

ABONDANCE ET DISETTE

On pourrait ainsi multiplier les preuves que les approvisionnements de l'Allemagne en denrées essentielles sont suffisamment assurés.

Et pourtant, on peut lire et entendre dire tout le contraire. Les gouvernants nazis adjurent sans cesse la population de prendre en patience les restrictions qui lui sont imposées pour pouvoir réarmer.

Le moindre voyage outre-Rhin permet de se rendre compte que l'abondance n'y règne pas, que la frugalité est de règle un peu partout.

Les statistiques confirment que, nonobstant une augmentation du chiffre de la population d'un peu plus d'un million (imputable surtout au rattachement de la Sarre en 1935), la consommation d'articles d'alimentation, bien qu'en progrès, reste encore aujourd'hui inférieure à ce qu'elle était en 1928. Si l'on prend pour chiffre de base celui de 1928, les quantités d'articles d'alimentation fournies par le commerce de détail sont, pour 1936, de 94 % pendant le premier trimestre, de 98,3 % pour le deuxième trimestre et de 99,5 % durant juillet-août. En particulier, tandis

que le beurre manque, la consommation de viande donne l'impression d'être anormalement réduite. Celle-ci, pour les quatre trimestres de 1935, a été respectivement de : 994, 758, 708 et 1,025,000 tonnes; pour les deux premiers trimestres de 1936 de 980,000 et 733,000 tonnes.

Ainsi donc, nous voici en présence d'une situation difficilement explicable, sinon paradoxale, qui résulte des premières conclusions qu'impose le rapprochement des différentes observations qu'on vient de faire :

1° Grâce à la « bataille pour la production » (*Produktionslacht*), grâce surtout à l'assainissement financier de la propriété rurale, aux disciplines imposées par les nazis aux cultivateurs, aux encouragements accordés à certaines cultures, à la « bonification » de terres réputées incultes, on peut estimer que l'Allemagne trouve sur son propre sol de quoi couvrir intégralement ses besoins alimentaires pour les plus essentiels de ceux-ci, sauf les graisses.

Les graisses mises à part, l'insuffisance officiellement constatée pour les produits comme les laitages, les œufs, les légumes, la viande ne devrait pas excéder 10 à 20 %.

Nous sommes entièrement d'accord avec M. Darré, ministre de l'Agriculture du Reich, lorsqu'il écrit, dans la *Nationalsozialistische Parteikorrespondenz*, qu'en Allemagne « personne ne doit craindre d'avoir faim ».

2° Si les importations d'objets d'alimentation pris dans leur ensemble tendent à diminuer en valeur absolue et relativement au chiffre global du commerce d'importation, toutefois les achats à l'étranger d'articles essentiels et de *conservation facile* n'ont pas été réduits, mais *augmentés*.

Le fléchissement constaté n'intéresse que les objets non indispensables ou réputés de luxe, ou encore ceux dont la production sur place a été suffisamment poussée pour satisfaire à la demande.

3° Les exportations alimentaires de l'Allemagne pouvant être considérées comme négligeables (elles sont d'ailleurs en régression), on est en droit d'estimer que la somme des quantités produites dans le pays et des quantités importées atteint un chiffre parfaitement normal, supérieur à celui de certaines années antérieures où il n'était pas question de disette et dont on peut remarquer qu'il tend très certainement à s'améliorer.

Il faut donc que nous pensions que toutes les denrées, que tous les approvisionnements *qui pourraient être à la disposition de la population allemande ne sont pas effectivement livrés à la consommation*.

Nous avons signalé plus haut que l'importation de certains objets d'alimentation de *conservation facile* était en progrès; nous avons produit des chiffres établissant que c'était le cas pour la viande et le poisson. Nous n'oublierons pas, non plus le beurre.

Mais alors la conclusion générale qui s'impose, semble-t-il, est celle-ci : *les Allemands auraient de quoi manger à leur faim s'ils ne mettaient pas en conserve, pour une éventualité qui pourrait être la guerre, une partie substantielle de leurs repas*.

Connaissant tous les chiffres qui viennent d'être cités, on ne peut réellement pas admettre qu'il y ait disette en Allemagne, mais l'ordre est de s'y serrer la ceinture.

De quelle autorité émanerait donc cet ordre barbare, si ce n'était du grand état-major qui, seul, peut faire semblant d'ignorer que la « question sociale est une question d'estomac ».

LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE EN ALLEMAGNE

Le christianisme, le catholicisme surtout sont persécutés en Allemagne de manière bien plus dangereuse, pensons-nous, que dans l'Espagne rouge. Etudiant longuement dans les Etudes de Paris les forces en présence, — Catholicisme, Hitlérisme, Bolchevisme, — le comte Robert d'Harcourt examine successivement les thèses nazistes : « les confessions religieuses, principe de dissolution nationale »; « le confessionnalisme doit disparaître »; « laïcisation de l'école »; « décret d'incorporation de toute la jeunesse dans les cadres de la « Jeunesse hitlérienne ».

Il conclut comme suit sur « l'attitude des pasteurs et la mentalité des fidèles » :

ATTITUDE DES PASTEURS. MENTALITÉ DES FIDÈLES

« Usez, disent quinze jours avant le décret les évêques aux fidèles, usez de tous les moyens permis pour maintenir vos enfants en dehors de toute influence hostile à la religion. »

Quels sont ces moyens? Quels sont les « moyens licites » d'enfreindre une loi? seront en droit de se demander et de demander les parents. La loi nous oblige à faire entrer nos enfants à la H. J. L'Eglise nous fait un devoir de conscience de les en écarter. Car, que ce soit la « Jeunesse hitlérienne » qui, sans être nommée, soit visée sous l'expression de « puissantes organisations », que cette même « Jeunesse hitlérienne » réalise très exactement le milieu d'« influences hostiles à la religion » dont la parole épiscopale prescrit aux parents de préserver leurs enfants, c'est ce qui ne fait pas matière à discussion.

Le dilemme entre le devoir de conscience et la contrainte d'Etat est posé dans le plus brutal éclairage. Il n'apparaît pas soluble autrement que par la lutte ouverte ou l'abandon. La marge des atermoiements est usée en même temps que l'ère des combats d'approche est terminée. L'heure que depuis tant de mois nous voyions inéluctablement approcher, l'heure du choc est venue. L'épiscopat allemand se trouve aujourd'hui devant une situation qui, par tout le caractère de brutalité dans la résolution du Reich nouveau, dépasse infiniment en pathétique les jours du *Kulturkampf* bismarckien. Tous les masques sont jetés. Du côté hitlérien, on ne se gêne plus avec le Concordat. La défense de retransmettre l'émouvant message pontifical de Noël, dont seule entre les nations l'Allemagne aura été privée par la volonté de ses maîtres, est une preuve nouvelle de la décision de rupture avec toute atmosphère de conciliation.

Du côté hitlérien et particulièrement du côté des Jeunesses hitlériennes, on crie : *Partie gagnée*. « Ils ont raison de parler de jeunesse perdue, écrit la *Hitlerjugend*, organe de la « Jeunesse hitlérienne » : oui, elle est bien perdue pour eux. Mais pour l'Allemagne éternelle elle est éternellement gagnée. Et cela seul importe. Les piliers d'une véritable religion, ce n'est pas dans le royaume international des confessions cultuelles que nous les voyons, mais dans la vénération du sang et de la race, de la terre et du pays. »

Mais à quoi bon revenir sur les bulletins de victoire hitlériens? Nous savons de reste que l'Etat raciste, avec l'énorme appareil de forces dont il dispose, a la partie belle. C'est l'autre côté, celui des faibles, qui nous intéresse. Nous avons entendu la voix des pasteurs. Que nous dit celle du troupeau?

Nous ne consulterons pas les feuilles publiques : nous savons qu'elles sont bâillonnées. C'est un témoignage privé que nous voudrions mettre sous les yeux du lecteur. Nous trouvons, dans l'excellent répertoire des *Deutsche Briefe* publié en Suisse, une lettre qui nous paraît situer avec exactitude la position morale de beaucoup de parents catholiques. Position de vaillance désespérée, si l'on peut joindre ces deux mots. On en a assez des guérillas plus usantes — matériellement et moralement — que les vraies batailles. Avant tout sortir de cette atmosphère d'attente, d'angoisse, de piétinement. La résignation ou le combat, mais une situation nette. On aspire à un mot d'ordre ouvert de bataille qui sera reçu comme une libération.

Etant donné la difficulté qu'a l'étranger à se faire une juste idée de ce que signifie pour les familles chrétiennes d'Allemagne l'incorporation obligatoire dans la « Jeunesse hitlérienne » aujourd'hui officiellement décrétée, je vous serais reconnaissant de faire connaître autour de vous ce qui suit. Vous n'ignorez pas que, jusqu'à ces jours, 10 % environ de nos enfants d'Allemagne étaient par leurs parents, par des parents respectueux des instructions précises et formelles de l'épiscopat allemand, tenus loin des cadres de la H. J. (Jeunesse hitlérienne). Vous n'ignorez pas non plus que les élèves de nos écoles supérieures qui jusqu'ici se refusaient à entrer dans la H. J. étaient exposés de la part du corps enseignant à se voir traités — nous dirions plus exactement maltraités — d'une façon spéciale. Tout particulièrement au cours des journées dites « Journées de la jeunesse d'Etat », où tous les moyens de pression étaient bons pour les contraindre à entrer dans cet organisme de sans-Dieu.

Vous n'ignorez certainement pas non plus que les adolescents et les jeunes gens que l'on incorpore aujourd'hui de force vont à

l'avenir être traités en jeunes hitlériens de seconde classe (Hitlerjungen zweiter Klasse). Mais vous faites-vous une exacte idée de ce que cela représente? Les chefs, les jeunes garnements qui, depuis des années, s'efforcent vainement de faire entrer dans leur groupe-ment de H. J. les éléments sociaux distingués, ceux qu'on appelle les garçons chic (die feinen Kerle) et qui chaque fois ont dû constater en grinçant des dents que précisément cette élite sociale et morale restait fidèle à l'étendard du Christ, ces mêmes galopins reçoivent aujourd'hui carte blanche et toute-puissance sur notre meilleure, sur notre plus fidèle jeunesse maintenant livrée à leur bon plaisir et qu'elle va être libre de brimer à son aise. Savez-vous quelles seront les conséquences pratiques? Conséquences d'une nécessité psychologique à laquelle seront impuissantes à rien changer toutes circulaires éventuelles de ménagement et d'apaisement de la part de la direction de la jeunesse du Reich, au cas où, au dernier moment, les chefs responsables concevraient quelque scrupule devant le saccage moral de l'élite de notre jeunesse allemande. Cet état de choses doit avoir nécessairement pour conséquence un effroyable calvaire pour cette malheureuse jeunesse abandonnée et trahie, non moins que pour ses parents. La cruauté naturelle à l'adolescence, cruauté systématiquement cultivée par l'éducation nationale-socialiste, se jettera sur ces malheureuses victimes comme sur une proie naturelle...

Devrons-nous accepter cela? Beaucoup d'entre nous, en cette heure où la menace prononcée dès 1933 par Adolf Hitler de prendre aux parents leurs enfants est devenue une tragique réalité, beaucoup d'entre nous s'interrogent pour savoir s'ils s'expatrieront. Mais combien petit est le nombre de ceux qui pourront réaliser un tel plan! A cette heure solennelle, nos regards se tournent vers nos évêques. N'est-ce pas à eux, dont nous avons suivi les avertissements, de tirer maintenant les conséquences dernières de leur attitude et de fortifier notre position (Uns den Rücken zu stärken, littéralement : assurer le dos), à nous autres parents qui n'entendons sacrifier notre devoir paternel à aucun péril quel qu'il soit, en formulant une défense ouverte d'appartenance à cette organisation de sans-Dieu? Beaucoup de ces parents auxquels leurs enfants ont déjà été arrachés et qui tous les jours sont à même de constater les résultats de l'éducation raciste éprouveraient un sentiment de reconnaissance le jour où un interdit épiscopal leur permettrait enfin d'engager la lutte ouverte avec l'Etat-Moloch qui dévore les enfants.

Une résistance ouverte nous souderait, nous autres parents, en un front unique et sans fissure et nous permettrait de sauver l'âme de nos enfants, de les arracher à ce nouveau massacre de Bethléem! C'est le Sauveur, c'est l'Enfant-Dieu lui-même que l'on veut tuer dans la personne de ces petits. Ah! comment passerons-nous les fêtes de Noël de cette année?

* * *

Il est des citations que l'on tennit en les commentant. Il nous semble que l'on déflorerait celle-ci en insistant sur la fierté de cœur qui s'y révèle, sur l'émuovant accent de ce cri de soldat impatient de l'heure du combat.

Nous avons entendu la voix du soldat. Nous ne connaissons pas encore la décision dernière des chefs. Que ceux-ci, que les pasteurs de l'Allemagne catholique ne se fassent point d'illusion et envisagent toutes les conséquences d'une évolution rapide et décisive de la lutte depuis longtemps engagée, c'est ce qui ressort à l'évidence des termes de la lettre pastorale du 15 novembre, qui dessinent à l'avance les positions. Positions pouvant comporter le martyre. Les allusions sinettes aux « suprêmes sacrifices » à la « nécessité de souffrir pour la foi » ne laissent place à aucun doute.

Cette disponibilité héroïque des cœurs, cette correspondance totale et joyeuse au sacrifice, n'est-ce pas exactement la résonance que les évêques rencontrent auprès de fidèles comme celui dont nous avons entendu le témoignage?

L'épiscopat allemand lancera-t-il le mot d'ordre de bataille? Epuisera-t-il les dernières chances de la conciliation en exploitant les dernières possibilités d'une stratégie d'utilisation désespérée du terrain, d'un terrain tous les jours plus étroit? Les faits trancheront l'alternative sous peu. Ils auront peut-être déjà répondu quand paraîtront ces lignes. La guerre religieuse allemande, avec de courtes rémissions qui ne pouvaient donner le change à l'observateur averti, a toujours été s'accroissant, sous

un ciel plus sombre de mois en mois. Elle semble aujourd'hui parvenue à ce « tournant » décisif dont parlait, le 18 octobre dernier, le ministre Rosenberg.

Quelles que soient les décisions prochaines de l'épiscopat, souvenons-nous de deux choses : d'abord, de la difficulté extrême qu'il y a pour nous à juger des opportunités au cours d'une lutte en face de laquelle il nous manque cet élément essentiel d'appréciation : être à l'intérieur de la bataille; ensuite, du fardeau écrasant que les événements actuels mettent aux épaules des évêques d'Allemagne. L'héroïsme de la décision froidement arrêtée au poste de commandement dépasse peut-être celui de l'élan sur la ligne de feu, parce qu'il est impitoyablement lucide, parce qu'il mesure l'ampleur des incidences, parce qu'il lui manque la fièvre de l'action. Donner sa vie pèse moins pour une âme généreuse qu'engager des vies. Le combattant de la vague d'assaut ne connaît que la brève angoisse du sacrifice personnel, il ne connaît pas l'angoisse plus lourde des responsabilités. Plus encore peut-être qu'au soldat, la lutte actuelle en Allemagne catholique crée au chef un titre à la solidarité catholique et un droit à nos prières.

L'ÉGLISE SOUFFRANTE EN ALLEMAGNE

Sur le même sujet, M. Robert Pitrou écrit dans le dernier numéro de la Vie Intellectuelle :

Le plus grave, c'est qu'on la mine par la base : en lui enlevant la jeunesse, en lui supprimant tout avenir. La fameuse entrevue entre le Führer et le cardinal Faulhaber, âme de la résistance catholique, aux environs de Berchtesgaden, le 4 novembre dernier, fut sans effet. Ou plutôt, elle a simplement abouti à une aggravation des dispositions existantes : désormais tous les jeunes gens catholiques sont forcés de faire partie des H. J. (Jeunesses hitlériennes), et, comme l'écrit le rédacteur du Bulletin strasbourgeois, qui n'a rien d'un « clérical » : « Désormais, chaque mercredi et chaque samedi après-midi, les traditions religieuses seront bafouées devant des centaines de milliers de jeunes Allemands, à qui l'on expliquera qu'il s'agit là de conceptions périmées et contraires au génie allemand. »

Voilà, certes, le pire. Les autres vexations, comme les moqueries de jeunes exaltés aux fidèles qui entrent ou sortent des églises, les arrestations arbitraires sous le couvert de « la sûreté de l'Etat », le crucifix supprimé en Oldenbourg dans les écoles, l'attribution de deux églises de Stuttgart à un cénacle chrétien-allemand, l'envoi d'une musique régimentaire au Congrès chrétien-allemand d'Eisenach — ajoutez-y tous les faits, toutes les attaques que relate M. d'Harcourt —, tout cela n'est rien encore; mais arracher au clergé tous ses patronages, ses sociétés de sport, ses cercles d'études, lui arracher, en somme, l'âme de la jeunesse catholique allemande : supposez cela en France, et vous réaliserez ce que parler veut dire!

Inutile de mentionner la lutte contre l'école confessionnelle, au profit de l'école unique. Et, comme par hasard, plus violente dans la catholique Bavière que partout ailleurs! Contrairement à la législation observée jusqu'ici, les parents, qui seuls avaient le droit de demander le remplacement du personnel congréganiste par des laïcs, se voient maintenant prévenus qu'à partir de l'année scolaire 1937-1938, les maîtres religieux allaient disparaître progressivement pour faire place à des laïcs — on devine lesquels! Et l'autorité politique de s'incliner bien vite, en assurant que le Concordat était respecté!

Représentons-nous les angoisses de nos frères catholiques, là-bas. Quels qu'aient été, dans le passé, leurs torts envers nous, imaginons la situation de gens qu'on oblige de plus en plus à vivre en marge, à qui on enlève positivement leurs enfants! « La rue contre le foyer », dit Robert d'Harcourt. Cette déchristianisation de l'Allemagne, dont nous signalions l'autre jour qu'elle était depuis longtemps en cours, la voici dorénavant accélérée à une effrayante cadence. Point besoin d'ajouter que le mouvement dit « chrétien-allemand » n'est qu'une immense plaisanterie. Aux yeux d'un Rosenberg, d'un Schirach, le christianisme n'est qu'une religion de la faiblesse. Le Führer lui-même n'a-t-il pas, un jour, laissé échapper qu'il admirait Jésus combattant, Jésus lutteur, infiniment plus que Jésus souffrant, résigné?

Christianisme égale mort, nazisme égale vie. La Haine est réhabilitée, l'Instinct est glorifié, la Joie pareillement, la Joie qui ne veut pas d'entraves. Mieux encore; on s'applique tous les jours à prouver qu'au fond, le vrai croyant, c'est l'adorateur de Hitler et de l'Allemagne par-dessus tout. « Nous sommes en vérité plus pieux que vous, nous avons plus de foi, plus d'intelligence et de honte », assure *Christentum und Hakenkreuz* dans son numéro de novembre 1936. Et déjà, dans des pépinières qui singent nos abbayes, on prépare — à Crossinsee en Poméranie, à Vogelsang dans l'Eifel, à Sonthofen en Bavière, — les chefs qui encadreront un peuple plus que jamais caporalisé. Dans l'éducation donnée à ces jeunes, M. d'Harcourt retrouve avec raison l'anti-intellectualisme, périodique au « pays des penseurs et des poètes », le goût un peu macabre du sacrifice mortel (la Penthésilée de Kleist!), le rejet assez cavalier de toute respon-

sabilité morale (voir les origines de la Grande Guerre!), l'absence totale du sens de l'humour.

Ainsi, la génération qui, à cette heure, mène l'attaque, espère, peu à peu, déloger le christianisme des positions qu'il occupe encore. Mais qu'elle prenne garde! Ce n'est jamais impunément qu'on s'en est pris à l'Eglise de Pierre, même et surtout en Allemagne! Si les autres confessions se laissent grignoter, le roc catholique usera les dents, même des « héros » nationaux-socialistes. Déjà on note là-bas un approfondissement réel de la vie intérieure, stimulé par la persécution. Nos frères se ressaisissent, ils réagissent contre leurs tiédeurs; signe infaillible, jamais l'afflux ne fut si grand vers le sacerdoce, et les séminaires regorgent. Cette fois encore les portes de l'Enfer ne prévaudront pas, si nous savons le demander au Ciel, et qui s'est servi de l'épée périra par l'épée, une fois de plus!

Conférences Cardinal Mercier

18^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

10^e année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 9 février**, à **5 heures** (Salle Patria), par

M. le Comte GONZAGUE DE REYNOLD

SUJET : **Custos, quid de nocte?...**

Lueurs dans la nuit?...

Cartes particulières pour cette conférence en vente à la Maison F. Lauwe-rins, 20, Treurenberg, et à la *Nation Belge*, 50, place de Brouckère.



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines **Krefft**
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15.76.91

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffsheim, 38, Bruxelles;

Rue du Bailli, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

CARBONES :: RUBANS

POUR MACHINES A ÉCRIRE

STENCILS

CHIFFONNABLES et CIRE



ENCRE

POUR DUPLICATEURS

La plus importante fabrique belge

Téléphones : 26.26.47-26.61.73

Produits 'eco' 43, rue J. Delhaize, Bruxelles

D'EXCELLENTES **FARINES**
DE DÉLICIEUSES **BIÈRES**
AUX

MOULINS A VAPEUR

ET **BRASSERIE**

de **MARCHIENNE**

Tél. 10091 - 10092

Renseignements
&
Références

67, Boulevard
E. de Laveleye
Liège



SOLUTIONNE tous problèmes d'ÉTANCHEITÉ

Filature de Laine Cardée
Hauzeur-Gerard Fils

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanelles et sous-vêtements, en pure laine
et en mélange laine et coton
Fils fantasies pour la robe

807

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inklus nappes
pour autels — Purificateurs — Corporaux — Lingerie,
draps, essues, toilettes, nappes serviettes pour couverts
et Institutions

**OUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS
ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES**

FILATURE et TISSAGE de JUTE

PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants
SACS neufs pour tous usages

Spécialité de **SACS** pour **SCORIES, CEMENTS**, ect

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS
16, rue des Récollets
Téléph. 202.23

Société Anonyme des Usines

ROOS, GEBRINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,
imprimées et à la Jacquard pour
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

Pour vos

laines à tricoter

fils de laine

tissus de laine

draps de billard

adressez-vous à la

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS (Belgique)

Maison fondée en 1680

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écru et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

MANUFACTURES DE
COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES

ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS

L A Y E T T E

M O U C H O I R S

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité

340, Chaussée de Gand, 340

Magasins de Vente

23, Rue Philippe-de-Champagne, 23

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols
26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries
12.37.35 Magasin rue Philippe-de-Champagne, 23

Adr. Télégr. Lingeries-Bruxelles — Chèques Postaux 2256.39
Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Pour vos Robes et Costumes

POUR PENSIONNATS

exigez la marque

“COSY”

**ROBES, MANTEAUX,
LINGERIES, COSTUMES,
BLOUSES, CULOTTES,
MOUCHOIRS, ÉCHARPES,
CRAVATES,
SOUS-VÊTEMENTS**

Demandez le passage

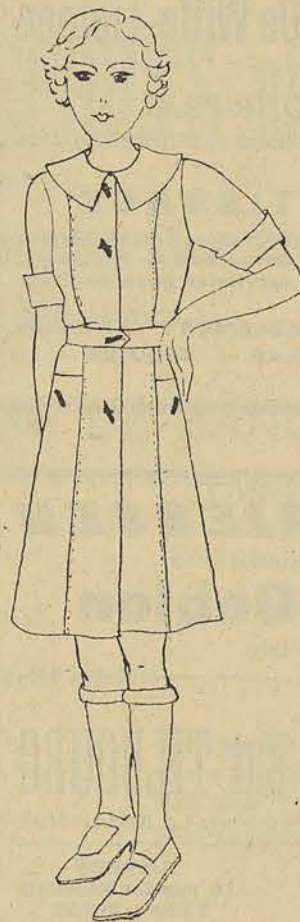
de nos représentants

C. Coster & C^o

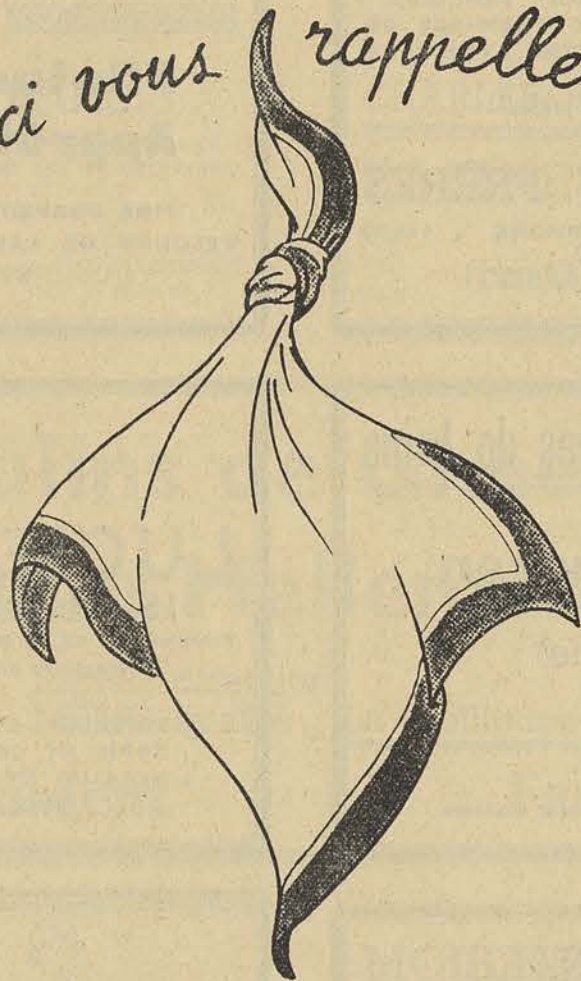
41, rue du Lombard

Tél. : 11.82.63 et 12.41.46

BRUXELLES



Ceci vous rappellera



... qu'une demi-douzaine de Pyramid - le mouchoir préféré de tous - sera toujours un cadeau très apprécié. Ces mouchoirs sont si beaux, se lavent si bien et durent si longtemps! Vous pouvez les acheter par demi-douzaine dans une jolie boîte-cadeau, ou les choisir à la pièce, parmi un grand nombre de coloris et de dessins.

Mouchoirs

PYRAMID

© REGD.
POUR DAMES . . . FR. 5.75
POUR MESSIEURS . . . FR. 9.50

Un produit garanti par Tootal

TOOTAL, 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES



Fabricants de Confections

CHEMISES HOMMES ET GARÇONS. TABLIERS
FEMMES ET ENFANTS. PYJAMAS ET CHEMISES DE
NUIT. LINGERIE DAMES ET FILLETTES. TAIES ET
DRAPS

Production journalière : 2,500 pièces.

F. & G. PLATTEAU FRÈRES

CHAUSSEE D'ANVERS, 77 | TÉLÉPHONE : 115.93
MONT-ST-AMAND (Gand)

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

MOLL (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.
Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49

Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

USINES RÉUNIES BERGENDRIES

Société Anonyme

LOKEREN

Téléphones : 7 et 332.

Compte ch. 2727.10 - 153.55

Adr. télégr. : Bergendries

Filature et tissage de Jute. — Toiles d'emballage. — Toiles
pour tentures. — Toile-tailleur. — Sacs tous genres.
Manufacture de Tapis laine, genre Axminster (chenille).



LA SANTÉ

par

LA CULTURE
PHYSIQUE

L'Appareil à ramer TERRY

L'EXERCISEUR le plus complet

Demandez notice explicative à l'agent général pour la Belgique,
le Congo et le Grand-Duché

H.-J. BOVENS, 59, rue de Ruysbroeck, Bruxelles

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdisables sur Tissus
pour Communautés

Tissage mécanique

Ce nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de
table, couvre-divans, coussins, soleries,
moquettes laine, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme DE BOUTTE Frères

Successeurs : M. DE BOUTTE & C^{ie}

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique :
Deboutte-Ingelmunster

Téléphone :
44 Iseghem

Registre de Comm.
de Courtrai 1612

Moulins de Statte

S. A. à HUY

FARINES SUPÉRIEURES

FARINES SPÉCIALES DE SEIGLE, D'ÉPEAUTRE, etc.
TOUTES LES ISSUES DE MEUNERIE ET FOURRAGES
POUR BÉTAIL.
WAGONS COMBINÉS.

Tél. :
Huy 45 et 821

C. Chèq. Post. :
10123

Reg. de Commerce
Huy 81

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel

S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

BONBONS

NAPOLÉON

24, Rue de la Blanchisserie, 24, ANVERS

Du bon et pas cher
Demandez prix S. V. P.

MOULINS DE SAINT-REMY HUY (Sud)

Valentin TROKAY

Téléphone :
22 & 25

Compte Chèq. Post.
10270

Registre du Commerce
Huy 414

Farine de haute qualité
pour BOULANGERIES et PATISSERIES

Farine de seigle

Les Bonbons Becco

*Vous invitent à venir déguster leurs
friandises, les meilleures qualités du
monde, et fabriquées en Belgique.*

(Demandez prix-courant.)

Namur

Bonbons LE VAINQUEUR

Maison Louis FRANCK

Usines et Bureaux :
23, RUE DE HARLEZ
Téléphone 152.68

LIÈGE

Anciennement :
rue Paradis, 48
Téléphone 152.68

Maison vendant exclu-
sivement en gros

Spécialité NOUGAT

CHOCOLAT MARTOUGIN

Comptoir des Cafés

Victor De Haes

Société Anonyme

Codes used : A. B. C. 5th Edition, Bentley's, Private.

Téléphones : 712.49, 753.00.

Registre de commerce d'Anvers n° 726.

Adresse télégraphique : Caffeehaes.

Compte de chèques-postaux 024.

Rue Comte d'Egmont, 31, ANVERS

Firme établie en 1877.

Importation - Exportation de Cafés crus

GRANDE SPÉCIALITÉ CAFÉS PROVENANT
DU CONGO BELGE

CONSIGNATIONS DE PLUSIEURS PLANTATIONS
ET DE MISSIONS DU CONGO BELGE

Toutes manipulations.
Retraitement complet des cafés crus.

Plusieurs références parmi les planteurs des cafés
du Congo Belge.

La maison s'occupe également de la torréfaction à façon.

Maison RUBBENS Frères

ZELE

fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS :

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen
étiquette bleue

Cognac

Liqueurs de table
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable
PRIX COURANT SUR DEMANDE

CAFÉS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers

Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

"Selecta" SALAISONS DU COURTRAISIS

Société Anonyme

Capital : 650,000 francs

51, chaussée de Courtrai, HARELBEKE

SPÉCIALITÉS

JAMBONS EN BOITES. — JAMBONS CUIITS. — JAMBONS
CRUS. — SAINDOUX DU PAYS. — SAUCISSONS AU JAM-
BON, EN BOITES ET SOUS BAUDRUCHES. — SALAISONS.
— CONSERVES DE VIANDES, ETC.

Tél. Harelbeke 29. R. C. Courtrai 13627.
Compte chèques postaux 188.27.

JAMBONS DU PAYS

Henri ROUFOSSE Fils

Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Ch. Post. 2710.39 Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTÉ

Laboratoires **NOVEX**

Société Anonyme

6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES

Téléphone 37.73.47

Parfums **VINERIO**

Ses Eaux de Cologne

Ses Pâtes dentifrices

CHICORÉES BOSSUT

Successeur **M. CLAEYSSENS**

(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture

Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en **FIXANT QUANTITÉS**

VINS Maison **GIACOMINI, S. A.** Rue des Chartreux, 13, BRUXELLES Téléphone : 11.09.89

Vermouth rouge • Fratelli **GANCIA** et C^o », Canelli.

Vins d'Asti et du Piémont • Fratelli **GANCIA** et C^o, Canelli.

Vermouth • **BELLARDI** », Turin.

Vins de Chianti • **CONTEA D'ORO** », Rufina.

Vins de Porto • **FERROIDAS** et C^o », Oporto.

Grands Vins de **BORDEAUX** et de **BOURGOGNE**.

Champagne • **CH. JACOT** et C^o », Epernay.

Asti Spumante • **GANCIA** ».

Grappa et Liqueur extra-fine de Banane.

Huile d'Olive de Nice (extra-vierge).

Champagnes

ET

Vins Mousseux

FABRICATION GARANTIE
EN PRISE DE MOUSSE NATURELLE

Bureaux & Caves

39, rue de Roumanie, 39, BRUXELLES

Reg. Com. Brux 20.443

Compte Chèques Postaux 3554.64

Téléphone 37.56.44

Les Caveaux Champenois

Anc. **LES CAVES CHAMPENOISES**

U. V. Société Coopérative

(Ancienne Maison : **A. GÉRARD & Fils**, fondée à Ay, Champagne)



Tous vins et liqueurs de marques garantis

DEMANDEZ PRIX COURANT

VINS des **COTEAUX** de l'**HARRACH** des RR. PP. Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

C. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de **BORDEAUX**, **BOURGOGNE**

PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Mon **Albert Leroy-Grégoire**

Le Balcon, **BINCHE**

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

TOUT CE QUI CONCERNE
la VERRERIE

(Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
 Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)
 vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^r C^{ie} Havrenne frères
 Verriers-Coboleries-**JUMET**

Charbons, Cokes, Briquettes, Boulets

◆◆◆

ALBERT BRACKE - CAMPENS

Tél. 106.08

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND

◆◆◆

GROS DÉTAIL

CIGARES & TABACS
J. & J. VAN DEN AUDENAERDE
 Maison fondée en 1880

◆◆◆

Fabrique et Bureaux Dépôt
RUE MERTENS, 44 **MARCHÉ ST-JACQUES, 94**
BORGERHOUT **ANVERS**
 Téléphone : 502.17 Téléphone : 316.64

Demandez notre Prix courant

POÊLES
GODIN
R. RABAUX & C^{ie}
 158, Quai des Usines, à BRUXELLES
 Usine à Guise (AISNE) FRANCE
 MAGASIN D'ÉCHANTILLON A AMSTERDAM, 20 22, AMSTEL

• *À quoi tient l'efficacité toute spéciale des poudres*
LA CROIX BLANCHE

X

Une synergie anti-douleur
 fébrifuge - tonique.
 Maux de tête et de dents - Douleurs
 périodiques - Névralgies - Douleurs
 rhumatismales - Grippe.

L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE" trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres "LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Oùconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés : 11 fr.
 la boîte de 8 poudres : 4 fr.
 " 24 " : 11 fr.
 " 48 " : 20 fr.

En vente dans toutes les pharmacies du pays.

DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS, A SAINT-NICOLAS-WAES

C'EST UN PRODUIT BELGE

DENTYL

DENTIFRICE DÉLICIEUX
 Le Meilleur et le Meilleur Marché

En pâte : le grand tube fr. 4.50
 En savon : la boîte aluminium fr. 4.50
 La boîte carton (rechange) fr. 4.00

Agent Général : Maison E. H. DE VOS
 14, rue de Terre-Neuve, BRUXELLES. Téléphone : 12.40.43

SCHROEDER Frères
 8, rue Simonon, LIÈGE
 Tél. 108.40 (8 lignes) Adr. tél. : LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
 TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

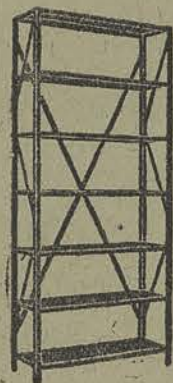
Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
 Diascopes. Episcopes, Cinématographes,
 Appareils, Films didactiques

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

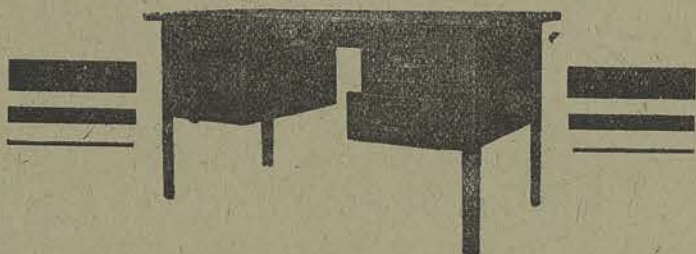
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne **BIEN**

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

910.

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372545 — Téléphone 68

Serges, volles, camelots, draps, coton divers,
tolles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections.

"PATRIA"

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THEATRE PATRIA**

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2. **Salle des CONFÉRENCES**

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3. **Vaste HALL avec buffet**

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

4. **Locaux spacieux et confortables**

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...

Un bouclier pour la santé de vos élèves



DE
L'HYGIÈNE
100 %

En cirant vos parquets, — meubles, — bancs, — etc... avec
BACOCIR, qui cire merveilleusement et désinfecte radicalement
(prix spéciaux pour pensionnats).

BACO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et micro-
bicides de façon permanente, moyennant une dépense né-
gligeable. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie
de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.)

Pour renseignements : Société Anonyme Belge **BACO**
(Les Bactéricides colloïdaux), 192, r. Royale, Brux. Tél. 17.98.98

RAFFINERIE
TIRLEMONTTOISE
Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 4 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en
Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % !
3. Conservation illimitée.

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes
S.O.C. AN. BNE

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807



Elixir de Spa

LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉÉE EN 1858 PAR

SCHALPIN, PIERRY & C^{IE}

FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc
SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac
EXCLUSIVITÉS : Genièvres "Sky" et "Picvert" • Schiedam "Jek."

**OSTENDE-
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin »
vous émerveillera.